FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1966 N°

THÈSE

POUR LE

780

DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ETAT

PAR

Jean BAUDET

né le 25 mars 1935 à PARIS 18e

Interne des Hôpitaux de Paris

Présentée et soutenue publiquement le :

ESSAI SUR LA MEDECINE
ET L'ESPRIT GREC

Président : M. R. WORMS, Professeur.

EDITIONS A.G.E.M.P. — 8, RUE DANTE · PARIS-Ve

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNEE 1966 N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ETAT

PAR

Jean BAUDET

né le 25 mars 1935 à PARIS I8e

Interne des Hôpitaux de Paris

Présentée et soutenue publiquement le :

ESSAI SUR LA MEDECINE
ET L'ESPRIT GREC

Président : M. R. WORMS, Professeur.

EDITIONS A.G.E.M.P. — 8, RUE DANTE · PARIS-Ve

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK - LEIDEN

1/1/1966

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. Alajouanine (T.), Aubin (A.), Bénard (H.), Binet (L.), Bulliard (H.), Cathala (J.), Chabrol (E.), Chailley-Bert (P.), Debré (R.), Fey (B.), Galliard (H.), Gaudart d'Allaines (F. de), Gennes (L. de), Halphen (E.), Hazard (R.), Heuyer (G.), Laroche (G.), Lavier (G.), Lelong (M.), Lévy-Solal (E.), Lian (C.), Marchal (G.), Mathieu (P.), Monod (R.), Moreau (R.), Moulonguet (P.), Pasteur Vallery-Radot, Petit-Dutaillis (D.), Piédelièvre (R.), Quénu (J.), Renard (G.), Richet (C.), Senèque (J.), Strohl (A.), Tanon (L.), Verne (J.).

DOYEN	Georges BROUET.
1er ASSESSEUR	Daniel BARGETON
2e ASSESSEUR	Jean GOSSET

I. — PROFESSEURS

1° CHAIRES DE SCIENCES FONDAMENTALES

a) **Professeurs titulaires :**

	MM.
Anatomie	DELMAS (A.)
Anatomie et cytologie pathologiques	DELARUE (J.)
Anesthésiologie	BAUMANN (J.)
Bactériologie et virologie	TOURNIER (P.)
Biochimie médicale	JAYLE (M.-F.)
—	POLONOVSKI (J.)
Biologie appliquée à l'Education physique et aux Sports	MALMEJAC (J.)
Biologie médicale	FAUVERT (R.)
Biophysique médicale	BUGNARD (L.)
—	DOGNON (A.)
—	DJOURNO (A.)
Cancérologie médicale et sociale	DENOIX (P.)
Chimie pathologique	SCHAPIRA (G.)
Embryologie	TUCHMANN (H.)
Génétique fondamentale	LEJEUNE (J.)
Histoire de la médecine et de la chirurgie	COURY (Ch.)
Histologie	GIROUD (A.)
Hygiène et médecine préventive	BOYER (J.)
Médecine du Travail	DESOILLE (H.)
Médecine légale	DEROBERT (L.)
Microbiologie (Bactériologie et virologie)	FASQUELLE (R.)
Parasitologie	BRUMPT (L.-C.)
Pathologie chirurgicale	LAURENCE (G.)
—	KUSS (R.)
—	VERNE (J.-M.)
Pathologie exotique	N...
Pathologie expérimentale et comparée	MERKLEN (F.-P.)
Pathologie médicale	LAROCHE (Gl.)
—	BRICAIRE (H.)
—	PÉQUIGNOT (H.)
Pathologie respiratoire	TURIAF (J.)
Pathologie et thérapeutique générales	N...
Pharmacologie	CHEYMOL (J.)
—	LEVY (Mlle J.)
Physiologie	BARGETON (D.)
—	PARROT (J.)
Physiologie et pathologie obstétricales	LEPAGE (F.)
Radiologie médicale	DESGREZ (H.)

	MM.
Technique chirurgicale et Chirurgie expérimentale	CAUCHOIX (J.)
Thérapeutique	CONTE (M.)
Thérapeutique appliquée	LAMOTTE (M.)

b) **Professeurs à titre personnel :**

Anatomie anthropologique	OLIVIER (G.)
Anatomie pathologique	NEZELOF (Ch.)
Bactériologie	BARBIER (P.)
Biochimie médicale	DESGREZ (P.) / DREYFUS (J.-Cl.)
Biologie médicale	BOURLIÈRE (F.)
Histologie	COUJARD (R.)
Parasitologie	LARIVIÈRE (M.)
Pathologie expérimentale	LOEPER (J.) / RICHET (G.)
Physiologie	DEJOURS (P.) / ROUCAYROL (J.-Cl.) / SCHERRER (J.)
Physique médicale	KELLERSHOHN (L.) / GOUGEROT (L.) / TUBIANA (M.)
Radiologie médicale	FISCHGOLD (H.)

2° CHAIRES DE SCIENCES CLINIQUES

a) **Professeurs titulaires :**

		MM.
Clinique carcinologique chirurgicale (Necker)		REDON (H.)
Clinique cardiologique (Broussais)		SOULIÉ (P.)
— — (Boucicaut)		LENÈGRE (J.)
Cliniques chirurgicales	Beaujon	LORTAT-JACOB (J.-L.)
	—	N...
	Cochin	LEGER (L.)
	Hôtel-Dieu	PATEL (J.)
	Saint-Antoine	GOSSET (J.)
	Salpêtrière	SICARD (A.)
	Tenon	OLIVIER (Cl.)
Clinique chirurgicale orthopédique et traumatologique (Cochin)		MERLE d'AUBIGNÉ (R.)
— — — (Foch)		PADOVANI (P.)
Clinique de chirurgie infantile et orthopédique (Enfants-Malades)		FÈVRE (M.)
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire (Broussais)		DUBOST (Ch.)
Clinique de chirurgie pleuro-pulmonaire (Laennec)		MATHEY (J.)
Clinique dermatologique (Saint-Louis)		DUPERRAT (F.)
Clinique endocrinologique (Pitié)		DECOURT (J.)
Clinique de Génétique médicale (Enfants-Malades)		LAMY (M.)
Clinique gynécologique (Broca)		HUGUIER (J.)
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques (Saint-Louis)		DEGOS (R.)
Clinique des maladies des enfants (Enfants-Malades)		TURPIN (R.)
Clinique des maladies infectieuses (Claude-Bernard)		MOLLARET (P.)
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Sainte-Anne)		DELAY (J.)
Clinique des maladies métaboliques (Necker)		HAMBURGER (J.)
Clinique des maladies du sang (Broussais)		BERNARD (J.)
Clinique des maladies du système nerveux (Salpêtrière)		CASTAIGNE (P.)
Cliniques medicales	Bicêtre	DEPARIS (M.)
	Broussais	MILLIEZ (P.)
	Cochin	BROUET (G.)
	Hôtel-Dieu	BARIÉTY (M.)
	Lariboisière	SÈZE (S. de)
	Pitié	DREYFUS (G.)
	Saint-Antoine	KOURILSKY (R.)
	Saint-Antoine	BOUDIN (G.)

	MM.
Clinique d'hydrologie et de climatologie (Bichat)	DEBRAY (Ch.)
Clinique médicale infantile et pédiatrie sociale (Enfants-Malades)	MARIE (J.)
Clinique médicale propédeutique (Broussais)	JUSTIN-BESANÇON (L.)
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies de la nutrition (Hôtel-Dieu)	DEROT (M.)
Clinique de neuro-chirurgie (Pitié)	DAVID (M.)
Clinique neurologique (Salpêtrière)	GARCIN (R.)
Cliniques obstétricales — Baudelocque	LACOMME (M.)
Cliniques obstétricales — Saint-Antoine	MERGER (R.)
Clinique obstétricale et gynécologique (Port-Royal)	VARANGOT (J.)
Clinique ophtalmologique (Hôtel-Dieu)	OFFRET (G.)
— — (Cochin)	BREGEAT (P.)
Clinique oto-rhino-laryngologique (Lariboisière)	AUBRY (M.)
Clinique de pédiatrie	MOZZICONACCI (P.)
Clinique de pédiatrie et de puériculture (Saint-Vincent-de-Paul)	THIEFFRY (S.)
Clinique de pneumo-phtisiologie (Laennec)	BERNARD (E.)
Clinique de neuro-psychiatrie infantile (Salpêtrière)	MICHAUX (L.)
Clinique de rhumatologie médicale et sociale (Cochin)	COSTE (F.)
Clinique stomatologique (Salpêtrière)	DECHAUME (M.)
Clinique thérapeutique chirurgicale (Vaugirard)	ROUX (M.)
Clinique thérapeutique médicale (Saint-Antoine)	LEMAIRE (A.)
Clinique toxicologique	GAULTIER (M.)
Clinique traumatologique et orthopédique (R.-Poincare)	JUDET (R.)
Clinique urologique (Cochin)	ABOULKER (P.)
— — (Necker)	COUVELAIRE (R.)
Hygiène et clinique de la première enfance (Trousseau)	LAPLANE (R.)
Séméiologie médicale (A. Chantin)	DOMART (A.)
— — (Lariboisière)	BOUVRAIN (Y.)
— — (Pitié)	RAMBERT (P.)
— — (Rothschild)	WOLFROMM (R.)
Séméiologie et clinique chirurgicales (Broussais)	POILLEUX (F.)

b) Professeurs à titre personnel :

Hématologie	ANDRÉ (R.)
	BOUSSER (J.)
Hydrologie et climatologie	GIBERTON (A.)
Maladies infectieuses	BASTIN (R.)
Médecine	AZERAD (E.)
	BOUR (H.)
	CABROL (Ch.)
	GROSSIORD (A.)
	LAMBLING (A.)
	LAUNAY (Cl.)
	PAYET (M.)
	PERRAULT (M.)
	SIGUIER (F
	WORMS (R.)
Neuro-chirurgie	LE BEAU (J.)
Neurologie	LHERMITTE F.
Neuro-psychiatrie	PICHOT (P.)
Oto-Rhino-Laryngologie	MADURO (R.)
Pédiatrie	POLONOVSKI (Cl.)
	ROYER (P.)
Pneumo-Phtisiologie	KREIS (B.)
	MEYER (A.)
Rhumatologie	DELCARRE (F.)

II. — PROFESSEURS SANS CHAIRE

	MM.		MM.
Anatomie pathologique	GOUYSOU (Ch.)	Hématologie	BILSKI-PASQUIER (S.)
Anesthésiologie	VOURC'H (G.)	Maladies infectieuses	DUPONT (V.)
Bactériologie	CHRISTOL (D.)	Physique médicale	COURSAGET (J.) GREMY (F.)
Biochimie médicale	CARTIER (P.) GONNARD (P.)	Physiologie	GIRARD (Fr.)
Biologie médicale	HARTMANN (L.)	Stomatologie	CHAPUT (Mme A.)
		Thérapeutique	CHASSAGNE (P.)

III. — PROFESSEURS DÉTACHÉS DANS LES UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES

Bactériologie	HAUDUROY (P.) Pr. s. ch
Pathologie chirurgicale	RUDLER (J.) Pr. s. ch.

IV. — PROFESSEUR ASSOCIÉ

Statistique médicale et épidémiologique	SCHWARTZ (D.)

Secrétaire général de la Faculté	M. LENA (J.)
Conseillers administratifs	Mlle CHAINTREUIL (G.) M. FAYE (R.)
Conservateur en Chef de la Bibliothèque Conservateur du Musée d'Histoire de la Médecine	M. le Docteur HAHN (A.)
Conservateurs	Mlles DUMAITRE (P.), LAURENT (H.), LE NOIR (G.),
Bibliothécaires	Mmes CONTET (J.), FORGET (F.), Mlles DUROZOY (M.-F.), ROBERGE (D.), Dr SCHILLER (J.)

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A Sabine

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41544323_0010

A Christophe

A Sophie

A ma Famille

A mes Amis :

Yves BAUDET et Michelle
Alain FERRIER et Chantal
Philippe de SURVILLE et Luciana
Jean-Louis BUSSIERES et Marie-Françoise
Jacques REIF
Jean-Louis RIBADEAU DUMAS et Claude
Jean-Michel PELISSE et Monique
Jean-Pierre et Christine DANIC
Jacques et Jacqueline LEONARD

et à tous ceux que je n'ai pas cités.

A Monsieur le Professeur Robert WORMS

Qui a bien voulu accepter la présidence de cette thèse et en guider l'élaboration.

Il a été pour moi, en toutes circonstances, le maître des auteurs hippocratiques.

Qu'il veuille trouver ici l'expression de mon profond respect.

A Monsieur le Docteur et à Madame Louis FERRIER

A Monsieur le Docteur et à Madame Charles RIBADEAU DUMAS

A Monsieur le Docteur et à Madame GIRAULD.

A Monsieur le Professeur M. LACOMME

A Monsieur le Professeur Agrégé G. LELORIER

Leur enseignement a été pour moi du plus grand profit.

Qu'ils veuillent accepter l'expression de ma respectueuse reconnaissance.

A Monsieur le Professeur Agrégé THOYER-ROZAT

Qui a bien voulu m'initier à la chirurgie gynécologique.

Qu'il me permette de lui associer dans mes remerciements.

A Monsieur le Professeur Agrégé SENEZE

A Monsieur le Docteur BARRIER

Qui m'a initié à l'art obstétrical.

Qu'il veuille accepter l'expression
de ma reconnaissance.

A Monsieur le Docteur Cl. DUFOURMENTEL

Qui a bien voulu m'enseigner les premiers rudiments de chirurgie plastique et réparatrice.

Qu'il veuille accepter ma respectueuse reconnaissance et m'autoriser à lui associer :

Monsieur le Docteur R. MOULY
Monsieur le Docteur BANZET
Monsieur le Docteur DUVERNAY
Monsieur le Docteur TEXIER
Monsieur le Docteur PREAUX

et ceux qui furent, selon la formule consacrée, mes collègues et néanmoins amis :

GOTLIB et LEDUC

A mes Maîtres de la Faculté et des Hôpitaux

Externat :

Monsieur le Professeur R. MONOD
Monsieur le Professeur Agrégé GERMAIN
Monsieur le Professeur BARIETY
Monsieur le Docteur VIGNALOU
Monsieur le Professeur WORMS

Externat en premier :

Monsieur le Docteur EVEN
Monsieur le Professeur Agrégé SORS

Internat :

Monsieur le Docteur GIRAULD
Monsieur le Docteur BARRIER
Monsieur le Professeur Agrégé THOYER-ROZAT
Monsieur le Professeur Agrégé SENEZE
Monsieur le Professeur LACOMME
Monsieur le Professeur Agrégé LELORIER
Monsieur le Professeur Agrégé LEWIN
Monsieur le Docteur DUFOURMENTEL
Monsieur le Professeur Agrégé THOMERET
Monsieur le Professeur Agrégé DUBOST

"La négation du surnaturel
est devenue un dogme pour
tout esprit cultivé".

Renan

INTRODUCTION

" QU'EST-CE QUE L'ESPRIT GREC " ?

Il est impossible de définir la Grèce antique autrement que par sa culture. Ce sont les penseurs, les philosophes, les moralistes, les artistes qui ont forgé cette race d'hommes qui, en l'espace de quelques lustres a su donner une impulsion puissante à la pensée de notre monde occidental.

Le monde grec ne peut se réduire à un facteur géographique ni à un facteur racial : La Grèce n'est pas seulement cette petite péninsule profondément pénétrée par les flots, et où la nature est à la mesure de l'homme. Les cités ont essaimé des colonies dans les îles proches ou lointaines et sur les rivages d'Asie mineure, d'Afrique et d'Europe occidentale. La pensée grecque n'eut pas Athènes comme lieu d'élection. Si la cité de Périclès peut s'énorgueillir d'être la patrie de Socrate, de Platon, d'Aristote, il faut garder présent à l'esprit que Thales vivait à Milet, Archimède à Syracuse, Euclide à Alexandrie, et que les deux principales Ecoles Médicales au Vème siècle avant J.C. se trouvaient à Cnide et à Cos, patrie d'Hippocrate. L'influence du lieu sur la pensée grecque semble nulle si l'on songe que cette grande dispersion géographique contraste avec une profonde unité de pensée qui permet de parler "d'Esprit grec". Il y aurait, de même, beaucoup à dire sur le facteur racial. Existe-t-il une race grecque au sens où l'entendent les ethnologues ? A l'origine, il se fit, à l'occasion d'invasions successives venues du Nord, un brassage de races entre les tribus autochtones et les envahisseurs. Cette fusion des races est attestée par l'étude de

la langue, l'archéologie, la mythologie même, et l'on tenterait vainement de définir la Grèce par les traits physiques de ses habitants : Nous apprenons dans Homère qu'Hélène est blonde comme l'est Aphrodite, la déesse aux cheveux d'or. La "parisienne" de Cnossos a au contraire les cheveux noirs. En outre, son nez, large et retroussé ne ressemble en rien au classique nez droit grec (lequel semble d'ailleurs venir du Nord). Si l'on examine les bustes de Périclès et de Socrate on est frappé par la différence profonde qui existe entre ces deux hommes ; Périclès a un visage qui peut passer pour typiquement grec : nez droit, traits réguliers, cheveux et barbe finement bouclés, physionomie qui a fait donner au maître d'Athènes le surnom "d'Olympien". Socrate, par contre, a un visage grossier, aux traits arrondis, avec un nez large et épaté : Qui, cependant, oserait dire que Socrate n'est pas grec ?

Ainsi ni la géographie ni l'ethnologie ne permettront de définir, de cerner le monde grec :

> "Hérodote a donné le mot de l'énigme : le sont les poètes, les penseurs et les moralistes qui ont fait cette race. Autant dire que ses caractéristiques sont d'ordre intellectuel, moral, esthétique et que le nom de grec, comme l'ont affirmé Isocrate et Périclès, se rapporte à une forme de civilisation" - E.J. CHEVALIER.

oOo

Si l'on veut, d'un mot, définir l'Esprit grec on pourrait dire qu'il représente le triomphe du "Logos". Dans la langue grecque le Logos n'a pas la signification étroite de discours : Le mot exprime à la fois la pensée, ses différents moyens pour aboutir à la connaissance, et son mode d'expression, la parole. Et le Logos est un instrument à la mesure de l'homme, qui sert à interroger la nature pour permettre à l'homme de se servir d'elle à son profit. Connaissance orientée vers l'interrogation de la nature, curiosité scientifique donc, et humanisme : Voilà bien l'Esprit grec.

L'humanisme grec se trouve exprimé dans les textes les plus anciens que nous possédions : Les poèmes homériques. Ulysse descendant aux Enfers interroge Achille sur sa condition dans le triste paradis des Champs-Elysées. L'ombre d'Achille, qui n'est plus "qu'une tête vacillante", lui répond avec une énergie désespérée :

> "J'aimerais mieux être sur la terre, à la clarté du soleil, un simple ouvrier agricole au service d'un paysan pauvre qu'être roi aux enfers".

Les penseurs de la Grèce antique, jusqu'à Platon, ne se sentaient guère concernés par l'existence supra-terrestre dans laquelle ils voyaient une vie diminuée et non la félicité que pensent y trouver les chrétiens. Pour eux, ce qui comptait essentiellement, c'était la vie actuelle avec son cortège de sensations. La conquête du bonheur était pour eux un problème actuel.

> "Voilà bien, écrit André Bonnard, l'antiquité grecque dans son humanisme fondamental. Affirmation de la valeur première, unique, de la vie présente et terrestre, face aux tristes consolations de l'au-delà".

Cet amour de l'homme conduit tout naturellement à une certaine orientation de la pensée : Le problème est la production et la conquête des biens terrestres et l'utilisation de la nature au profit de l'homme. Faut-il en conclure que la volonté de percer les secrets de la nature ne dépassera pas le stade de la mise au point de techniques ? Il n'en est rien. Mais la spéculation intellectuelle d'un Démocrite ou d'un Thales est profondément marquée par l'humanisme. Lorsqu'Hippocrate, dans son traité "De la maladie sacrée" cherche à percer le mystère de la cause de l'épilepsie, il a conscience de servir l'homme. Enfin Archimède, le plus grand peut-être des savants de l'antiquité, ne dédaigne pas de mettre son génie au service de la technique.

Dans le Discours sur l'Acropole, André Malraux affirma :

> "C'est par la première civilisation sans livre sacré que le mot intelligence a voulu dire interrogation. L'interrogation dont allaient

naître tant de conquêtes, celle du cosmos par la pensée, celle du destin par la tragédie, celle du divin par l'art et par l'homme".

Il est en effet important de noter l'absence de livre sacré dans la civilisation grecque. Ce fait particulièrement heureux a permis d'éviter la tyrannie intellectuelle. Chacun des penseurs grecs peut chercher à comprendre le monde, à domestiquer la nature, sans être freiné par l'orthodoxie et l'obéissance aux textes sacrés. Chacun d'eux commence son aventure intellectuelle en toute liberté.

Ainsi le Logos grec, entièrement dirigé vers la conquête du bonheur de l'homme, s'exerce librement. Ce faisant, il manifeste son indépendance vis à vis de l'esprit religieux ou mystique. Mais il entre aussi en guerre avec une autre catégorie d'esprits dangereux : Les imbéciles, gouvernés par le bon sens. "La science, difficile conquête des hommes : Défi au bon sens, objet de dérision du bon sens" écrit A. Bonnard. Et Thalès, qui jeta tant de défis au bon sens l'éprouva bien lorsqu'il fut l'objet des sarcasmes des passants. Il lui était arrivé par mésaventure, de tomber dans un puits alors qu'il scrutait les astres pour connaître les lois de leur mouvement. Méfions-nous du bon sens de ces rieurs : C'est lui qui nous fait sentir que la terre est plate ....

oOo

Esquissons rapidement les principales conquêtes du Logos grec : En politique, en art, en philosophie pure, et surtout dans la pensée scientifique, partout où souffle l'esprit en Grèce s'épanouit cette raison positive qu'est le Logos.

La Grèce est le pays de la démocratie, c'est à dire du gouvernement du peuple par le peuple. Cette notion classique mérite certes quelques critiques : Les hilotes spartiates, ces esclaves n'avaient pas droit de cité. L'aristocratie des Eupatrides se distingue toujours de la masse du peuple, le demos. Mais ce qui compte, en cette matière comme en toutes, c'est ce

qu'a voulu le peuple grec et non ce que l'imperfection humaine lui a permis de réaliser. La démocratie n'a pas existé à Athènes, encore moins à Sparte et André Bonnard démontre aisément que la mort du monde grec est en grande partie due à cet échec et à la persistance, à la croissance de cette lèpre civique qu'était l'esclavage. Il n'en reste pas moins une volonté significative. Les Eupatrides gouvernaient, à l'origine : D'abord par l'intermédiaire d'un roi, puis par le truchement d'un conseil d'Aristocrates : Les Archontes réunis en aréopage, renouvelé tous les ans. Les abus et les scandales de ce mode de gouvernement soulevèrent l'indignation du peuple qui exigea des lois et s'en remit à Solon pour les édicter.

Voilà bien la plus claire manifestation de la raison ! Le peuple demande des lois qui lui permettront de prévoir un jugement, d'orienter son existence et de soutenir ses revendications. Désormais, ainsi que le dit Thucydide "On apprécie un homme en vue du service public, moins d'après sa condition que d'après sa valeur propre". La loi, après la révolution de Solon, représentera pour chacun une garantie et le fondateur de la légalité athénienne l'exprime lui-même :

> "J'ai rédigé des lois égales pour le bon et pour le méchant, fixant pour chacun une justice droite".

Lorsque Périclès vint au pouvoir, il chercha à gouverner par la persuasion et non par la contrainte. Il s'efforça de respecter la démocratie dans son principe sinon dans les faits. Dans son principe, car ce grand orateur avait le don de convaincre : Avec patience et clarté il explique à ses concitoyens les raisons de ses décisions et il met le Logos au service de sa politique et le Logos est véritablement l'instrument de son pouvoir. Pourtant son pouvoir est personnel, ainsi que le constate Thucydide :

> "Ne devant son crédit qu'à des moyens honnêtes, il n'avait pas besoin de flatter les passions populaires ; sa considération personnelle lui permettait de les braver avec autorité. Voyait-il les athéniens se livrer à une audace intempestive, il les terrifiait par sa parole. Etaient-ils abattus sans motifs, il avait l'art de les ranimer. En un mot, la démocratie subsistait de nom ; mais en réalité c'était le gouvernement du premier citoyen".
>
> (Thucydide livre II)

Constater l'échec de la démocratie grecque n'autorise pas à déduire que le peuple grec n'était pas démocrate. L'un des traits les plus frappants de la vie publique est sans aucun doute ce goût pour la justice et ce culte de la loi qui ont fait monter Solon au pouvoir et ont permis la tyrannie de Périclès.

L'une des manifestations les plus éclatantes de ce qu'on a voulu appeler "le miracle grec" est sans aucun doute cette merveilleuse floraison artistique où le Logos s'épanouit en beauté. Après le charme naïf du VIème siècle, apparaît ce que M.W. Deonna désigne sous le nom "d'abstraction idéale du Vème siècle". En fait la recherche esthétique s'adresse à l'homme, reproduit l'homme avec précision et fait du beau avec du vrai. De l'ancienne masse compacte de la sculpture des siècles précédents se dégage la forme humaine et surtout le mouvement : Myron d'Eleuthères, avec son discobole, au début de la domination de Périclès, révèle "l'esthétique émouvante de l'instantanéité". Le geste parfait d'un athlète parfait est reproduit avec une saisissante exactitude : L'artiste, cessant de représenter des dieux aux attitudes hiératiques, met la sculpture à la mesure de l'homme.

L'architecture du siècle de Périclès couvre l'Acropole de statues et de temples et le plus beau d'entre eux, le Parthénon est dédié à Athena que Platon appellera Sagesse et qui représente en fait l'intelligence pure.

"Le Logos brille dans ses yeux. C'est le symbole de l'âme grecque".
(E.J. CHEVALIER)

Certes, la rigueur du nombre d'or s'inscrit dans les proportions de ces édifices, Parthénon, Propylées, Erechtheion, etc .... Mais il serait absurde de croire que seule la froideur d'un raisonnement mathématique a engendré de telles lignes. Les architectes grecs ont imaginé leur oeuvre une fois bâtie et ont conçu des finesses de perspective rigoureusement adaptées à l'oeil humain. Pour n'en citer qu'un seul exemple, les piliers extérieurs d'une façade ne sont pas verticaux, mais légèrement convergents vers le haut afin d'éviter que l'oeil de l'homme ne les perçoive divergents.

"Une réceptivité esthétique superficielle risquerait de trouver ces oeuvres froides et abstraites, alors qu'elles expriment avec une retenue ardente, ce qu'il y a de plus spécifiquement humain, une intelligence attentive au rêve qu'elle poursuit ou à l'oeuvre qu'elle accomplit".

(E.J. CHEVALIER)

- Il est une autre méthode de déchiffrement, d'investigation du monde et de l'homme : C'est la tragédie grecque. Sophocle décrit l'homme face à son destin en entrant en lutte par deux fois ; à quinze ans de distance, avec le mythe effrayant d'Oedipe.

Un homme, Oedipe, déterminé depuis toujours par son destin, tue son père en ignorant que c'est son père et en vient à épouser sa mère. Les dieux le punissent de ses crimes dont nous ne pouvons le juger responsable. Dans Oedipe Roi et Oedipe à Colonne, Sophocle cherche à inserrer, dans cette "machine infernale" (le mot est de Cocteau) qu'est le destin, la réponse de l'homme : Oedipe accepte son destin et va plus loin. Il s'en libère. Il veut ce qu'a voulu le dieu mais il le devance affirmant ainsi sa liberté. Il se crève les yeux et proclame avec l'orgueil d'un homme libre :

"Apollon m'a voué au malheur. Mais moi seul, de ma propre main, j'ai crevé mes yeux".

Si le personnage d'Oedipe "rejoint la troupe des héros qui protègent et défendent la Grèce" (A. Bonnard) et se range ainsi au-dessus du commun des hommes, il est un autre personnage de Sophocle profondément humain, et qui semble plus à notre mesure, c'est Antigone.

"Caractère inflexible, c'est bien la fille d'un inflexible père".

Fille d'Oedipe, elle ira jusqu'à la pendaison pour réaliser son destin absurde qui l'enferme dans le dilemme suivant : Mourir pour donner à son frère vaincu, Polynice, la sépulture qu'elle lui doit, ou vivre en trahissant la mémoire de son frère, mais en conquerrant ainsi le droit d'aimer Hémon, fils de Créon, lequel a condamné Polynice à pourrir au soleil. Antigone ira jusqu'au bout de son destin et mourra. Mais cette âme inflexible

est pourtant une femme aimante et ce n'est pas sans déchirement qu'elle va à la mort. Son amour pour son frère éclate dans ces vers :

"Je ne suis pas née pour partager la haine, mais l'amour".

Si l'amour de son frère Polynice la guide dans sa révolte contre Créon, Antigone n'oublie pas, pour autant Hémon. Il est toute une scène où la jeune fille se désole de mourir sans connaître les joies de la vie et sans "avoir donné le sein à un enfant".

Déchirée par un destin inéluctable, Antigone, la tendre et inflexible Antigone répond comme Oedipe son père en affirmant sa liberté dans la mort.

Même dans ce monde de la fiction poétique où le rêve est roi, le Logos se manifeste, non seulement par la perfection de la forme, mais par la qualité interrogative de la pensée, et la longue recherche d'une réponse de l'homme en face de l'aveugle "machine infernale" du destin.

oOo

S'il est une phase dans l'histoire de la pensée humaine qui mérite l'admiration, c'est bien cette courte période de l'histoire antique qui entoure et comprend le Vème siècle, celui du "miracle grec", où le Logos est souverain.

La pensée grecque, note Bergson :

"porta la pensée humaine à son plus haut degré d'abstraction et de généralité. Elle donna aux fonctions dialectiques de l'esprit tant de force et de souplesse qu'aujourd'hui encore, pour les exercer, c'est à l'école des grecs que nous nous mettons".

L'exemple de la science et en particulier de la médecine grecque est là pour nous remettre en mémoire que, dans notre monde occidental, la connaissance est grecque d'origine.

"Par humanisme, on peut entendre une théorie qui prend l'homme comme fin et valeur supérieure".

J.P. Sartre

- CHAPITRE I -

HIPPOCRATE ET LE MONDE DES CITES

La civilisation grecque est née en périphérie de la Grèce géographique, dans les cités asiatiques essaimées par l'Hellade. C'est dans les villes d'Ionie que l'on vit apparaître les premiers savants, les premières manifestations de l'art, architecture religieuse, statuaire primitive et naïve d'avant le Vème siècle : L'un des plus beaux temples grecs, celui de Poséidon, se trouve à Paestum ....

Quels sont les traits caractéristiques de "ce monde des cités" où vécut Hippocrate, monde qui devait s'effondrer, malgré Démosthène sous les coups de l'impérialisme d'Alexandre ?

I - SOLON ET LA CONQUETE DE LA DEMOCRATIE

Avant qu'Athène devint "l'Hellade de l'Hellade", avant que fut possible la construction du Parthénon, avant que Socrate, Démocrite, Thalès, Hippocrate pussent interroger l'homme et le cosmos, il fallut simplement exister.

Au VIIIème siècle, on trouvait à Athènes ou dans les villes grecques des rivages voisins deux classes : Deux qui possédaient la terre, seul moyen

de production à l'époque et ceux qui ne possédaient rien. Ce conflit social élémentaire, retrouvé à l'origine de presque toutes les sociétés, était encore aggravé par deux faits sociologiques : l'esclavage et l'invention de l'argent monnayé.

La lutte entre les classes possédantes et pauvres reste l'une des constantes de l'histoire de la Grèce des VIIIème et VIIème siècles et la guerre civile est l'état normal de toutes les cités.

Les possesseurs de la terre, les riches s'intitulent eux-mêmes "Kalokagatoi" ce qui sous entend qu'ils sont nobles, beaux, cultivés et que le pouvoir leur appartient de plein droit. Ils veulent dominer les "Kakoi", les pauvres, les misérables, dénués de toute vertu, tout juste bons à gratter la terre des autres pour le salaire misérable que représente un sixième d'une récolte souvent maigre.

Les riches, les Eupatrides avaient seuls accès aux magistratures : Seuls ils pouvaient être généraux, juges, rois .... Seuls ces nobles étaient armés. Aussi malgré la différence écrasante de nombre, pouvaient-ils mâter les révoltes des petits paysans et des travailleurs libres. Cette structure de la société explique bien ce que les historiens modernes désignèrent sous le vocable de "révolutions de droite" succédant aux révoltes sporadiques des affamés.

Ce conflit entre Eupatrides et prolétaires fut encore aggravé par l'intervention à la fin du VIIIème siècle de l'invention de l'argent monnayé. Le commerce par troc, qui convient à une économie familiale est remplacé par la première forme moderne de l'échange. Les cités frappent leurs lingots de métal précieux et bientôt leur monnaie pour en garantir la valeur. Comme il est plus facile de mettre en réserve de la monnaie, denrée non périssable, que des boeufs ou du blé, les gros propriétaires ruraux peuvent accumuler leurs richesses ..... et faire fructifier ces monnaies inertes en prêtant et en spéculant. La "Chrematistique" (le mot est d'Aristote), art de faire produire de l'argent par l'argent amassé, est née et va retentir profondément sur la société.

Retentir de deux manières : D'une part en exagérant la misère de ceux qui ne possèdent rien ou presque rien. Les pauvres, pour échapper aux famines du printemps grec, empruntent à des taux usuraires et se trouvent obligés d'hypothéquer leurs maigres biens pour nourrir leur famille. Le prix des objets de consommation courante, outils comme alimentation est terriblement élevé et bientôt le petit possédant, incapable de payer ses dettes est chassé de sa terre par ses créanciers. Il se trouve acculé à l'esclavage dans lequel il tombe de plus en plus fréquemment. L'état d'homme libre n'est stable que pour celui qui peut se garantir par la richesse .....

A l'opposé, on voit monter une catégorie de "Kakoi" créée par l'invention de la monnaie : Ce sont les petits commerçants, ces parvenus du commerce ont la possibilité de stocker l'argent monnayé et réalisent des bénéfices considérables grâce auxquels ils achètent les terres des pauvres ; ainsi se trouvent constituées des fortunes identiques à celles des nobles. Mais ces "Kakoi" en acquerrant la puissance financière n'entrent pas pour autant dans le clan des Eupatrides qui les méprisent et leur refusent l'accès aux magistratures et aux charges de l'état.

De cette ambition exaspérée des "parvenus du commerce" devait naître cette alliance étrange avec la misère des exploités : Ces deux forces alliées vont ébranler la structure de la cité grecque. Le conflit des classes aboutit ainsi, dans la majorité des villes grecques à la démocratie, ou du moins à ce que la société antique peut entendre par là.

- L'histoire du législateur-poète Solon à Athènes est à cet égard très caractéristique.

Athènes était gouvernée au VIème siècle par les Eupatrides, les "bien nés" premiers possesseurs de la terre. Après avoir subi un gouvernement monarchique, la cité hellène fut soumise à un conseil d'Eupatrides : L'aréopage et à neuf magistrats : Les archontes dont le mandat durait un an.

Le premier sujet de mécontentement du peuple d'Athènes fut la façon de juger des nobles. Exaspérés par l'injustice des tribunaux d'Eupatrides, les athéniens exigèrent des lois écrites et, la guerre civile menaçant, les deux partis s'en remirent à l'arbitrage d'un citoyen de grand prestige, Solon (594).

Le législateur-poète mérite bien d'être inclus dans la lignée des grands maîtres à penser de la Grèce antique. On retrouve dans son oeuvre de légiste et de poète les qualités qui permettent de définir "l'Esprit grec" : Humanisme, raison et sens esthétique.

L'humanisme de Solon se manifeste d'abord et surtout par une grande pitié pour les déshérités et, en particulier les esclaves ou ceux qui sont au bord de la servitude. Sa première réforme consiste en la libération sans réserves des hommes. Il fait remettre les dettes des paysans insolvables tombés dans l'esclavage et leur rend leurs terres libres de toute hypothèque. Plus encore, il s'inquiète des paysans vendus à l'étranger, les rachète, les affranchit et les rétablit dans leurs biens. "J'ai ramené à Athènes, dans leur patrie fondée par les dieux, bien des gens vendus comme esclaves ....". Pour sauvegarder la dignité de l'homme, Solon interdit de prêter en prenant pour gage les personnes empêchant ainsi le retour à une situation déplorable.

Le mot "justice" revient à chaque page de l'oeuvre de Solon. Ce poète épris d'équité, cet Eupatride habité par la pitié entend la voix des petits citoyens d'Athènes et leur donne des lois :

> "J'ai rédigé des lois égales pour le pauvre et pour le riche, fixant à l'égard de chacun une justice droite".

Rien n'est plus éloigné de l'âme de Solon, comme de l'esprit grec que le fanatisme. S'il protégea les pauvres contre les riches, il sut aussi maîtriser la colère du peuple contre les Eupatrides. Il couvre les nobles contre les revendications extrêmistes du peuple écartant ainsi la guerre civile.

> "Je me suis tenu debout, couvrant de mon solide bouclier les deux partis tour à tour et je n'ai permis ni à l'un ni à l'autre de vaincre injustement".

et ailleurs, il ajoute :

> "Je me suis dressé entre eux comme une pierre de bornage entre deux champs contestés".

S'il fut un novateur en matière économique et sociale, Solon fut surtout un réformateur politique et, pourrait-on dire, le fondateur de la démocratie.

La constitution de Solon permet l'accès aux magistratures non aux seuls eupatrides mais à tous les citoyens disposant d'un certain revenu. Cette démocratie censitaire comporte en outre une juste répartition de l'impôt et des charges civiques. Les citoyens les plus pauvres n'ont pas accès aux charges de l'état, mais leurs devoirs en matière d'impôts ou de service militaire sont diminués en proportion. Pourtant ces droits proprement politiques appartiennent également aux pauvres et aux riches. Chaque citoyen a le droit d'exprimer sa position politique en prenant la parole et en votant à l'assemblée. De même le tribunal des Héliastes, tribunal populaire d'Athènes est ouvert à chacun sans distinction de classe.

Ainsi, Fénelon l'affirmera,
"tout en Grèce dépendait du peuple et le peuple dépendait de la parole".

La démocratie, conquête du peuple athénien, arrachée par Solon à l'égoïsme des riches est bien la plus belle manifestation du Logos, de la Raison, en politique.

oOo

Il faut, en conclusion, faire une réserve sur ce que les anciens désignaient sous le nom de "démocratie" : A Athènes il y avait au Vème siècle, environ 130.000 citoyens tous égaux entre eux, 70.000 étrangers et 200.000 esclaves ; esclaves et étrangers n'avaient pas accès aux décisions politiques. La "démocratie" athénienne n'est que le gouvernement par le peuple des citoyens soit un habitant d'Athènes sur deux. Démocratie atteinte par la lèpre de l'esclavage ainsi que le constatera Lénine :

> "Quelle que fut la forme de l'état antique, monarchie, république aristocratique ou république démocratique, l'état de l'époque de l'esclavage fut un état esclavagiste ..... Le fond des choses res-

tait le même. Les esclaves n'avaient aucun droit et demeuraient une classe opprimée". (LENINE)

Il n'en reste pas moins que l'esprit de la démocratie habitait Solon.

Telle est l'ambiance politique du monde grec à l'époque où Hippocrate vivait et créait la médecine, ambiance suscitée par les aspirations de Solon et du peuple grec à la justice et à l'égalité.

oOo

Dans le domaine de la pensée pure, il est trois philosophes, choisis parmi tant d'autres, qui apparaissent très représentatifs de l'esprit grec : Démocrite, Thalès et Socrate chez qui on retrouve aisément une parenté intellectuelle avec le maître de Cos. Les constantes de l'esprit grec président à leurs oeuvres : Curiosité du monde, humanisme, indépendance surtout vis à vis de tout impératif religieux et vis à vis des "idées reçues".

II - LA SCIENCE EST NEE EN IONIE AVEC THALES ET DEMOCRITE

Deux événements sont essentiels dans la vie de Thalès de Milet parce qu'ils montrent l'ouverture d'esprit de ce grand penseur.

- Cet homme qui, distrait par son observation du ciel tomba un jour dans un puits, sut prévoir, une année, que la récolte d'olives serait bonne. Il accapara tous les pressoirs à huile du pays et les sous-loua, le moment venu, avec un bénéfice considérable. Thalès mérita-t-il les sarcasmes de La Fontaine :

"Pauvre bête
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir
Penses-tu lire au dessus de ta tête " ?

Est-il un philosophe qui eut, plus que lui les pieds sur terre ?

- La seconde anecdote a trait à un voyage que Thalès, sur la fin de sa vie, fit en Egypte. Accueilli par le roi Amasis qui protégeait les savants, il put franchir le seuil des temples où les prêtres gardaient jalousement leurs secrets. Il put ainsi apprécier à sa juste valeur des connaissances scientifiques plus que discutables. Mieux même le grec sut en remontrer aux Egyptiens dans le domaine de la géométrie spéculative en mesurant, par le calcul, la hauteur de la grande pyramide de Memphis. L'expérience que fit Thalès de la vanité des prétentions scientifiques des prêtres égyptiens fut sans doute une des causes de l'orientation positive et réaliste de l'Ecole de Milet.

> "Alors on éprouva une grande jouissance à explorer l'arsenal des forces de la nature en expulsant tout relent de sorcellerie".
>
> (Pierre Rousseau)

Sens pratique et recherche spéculative désintéressée : tels sont les deux pôles du personnage scientifique de Thalès.

Les connaissances pratiques de Thalès le conduisirent à explorer de nombreux domaines de l'activité humaine ; il a peut-être médité ce précepte du vieil Archiloque :

"apprends à connaître le rythme de la vie humaine".

et il obéit à des raisons d'utilité ainsi que le fait observer A. Bonnard :

> "Il veut que les navires amènent au port leur cargaison et pour cela il veut savoir pourquoi tombe la pluie, ce que sont les vents, quels sont les astres sur lesquels se diriger, lesquels sont les plus mouvants et lesquels les plus fixes".

C'est encore pour servir l'homme qu'il devint ingénieur militaire au service du roi Crésus de Lydie et qu'il élabora une théorie politique destinée à protéger les villes ioniennes contre une invasion perse en les constituant en état fédératif.

Il semble bien que ce contact avec les choses, cette volonté d'humanisme soit une constante de l'esprit grec. On retrouvera cette confiance

dans le témoignage des sens chez Hippocrate, chez Archimède aussi et cette théorie selon laquelle toute connaissance implique une perception préalable par les sens, sera reprise par Locke et Condillac, et soulèvera l'enthousiasme bruyant de Voltaire.

Cependant Thalès fut autre chose qu'un inventeur de recettes aidant à mieux vivre. Il chercha à comprendre le monde et sa recherche fut désintéressée. Il part, pour expliquer l'univers, de l'eau, élément fondamental d'où naîtront par des processus physiques la terre, dépôt résiduel de l'eau, et l'air et le feu, exhalaisons de l'eau. Cette cosmologie est, certes, un peu fumeuse et les découvertes en astronomie, de l'Ecole de Milet sont sans doute moins importantes qu'on n'a voulu le dire. Ce qui compte dans cet effort spéculatif, c'est la préoccupation du savant de remplacer l'explication mythique par une explication physique ; ce qu'il faut surtout retenir de Thalès, ce n'est pas le petit nombre de ses découvertes mathématiques, c'est sa manière de raisonner en arithmétique et en géométrie qui font du maître de Milet un des précurseurs les plus importants de la science grecque.

Il reste à citer une interprétation donnée par certains modernes qui attribuent à Thalès cette conception que la nature serait à la fois intelligente et inconsciente. Cette vue correspond exactement à l'idée de la divinité telle que la concevait Hippocrate.

Ce matérialisme de la pensée ionienne et de l'Ecole de Milet aboutissait, en définitive, à cette intuition géniale selon laquelle le cosmos serait une masse de matière éternelle et infinie animée d'un perpétuel mouvement.

Le matérialisme dynamique de Démocrite a été combattu par deux écoles : Celle de Parménide qui place sa confiance dans la stabilité et l'absence de mouvement, et par Héraclite pour qui, au contraire, le mouvement de la nature est la seule réalité. Démocrite, répondant à Parménide et Héraclite, développa un système de la nature qui trouve ses racines profondes chez Thalès.

De l'oeuvre immense de Démocrite ("Il avait écrit sur tout") il ne nous reste que des fragments incroyablement courts. On peut penser, avec A. Bonnard que :

"les persécutions dont les manuscrits antiques furent l'objet de la part de l'église chrétienne, persécutions qui durèrent trois siècles VI°, VII° et VIII°, furent particulièrement rigoureuses à l'égard d'un écrivain déjà dénoncé comme le père du matérialisme".

C'est à Démocrite, qui l'a peut-être emprunté à son maître Leucippe, que nous devons un mot qui devait faire carrière: Le mot atome. Il ne s'agit, bien sûr, que d'une hypothèse de travail, mais combien fructueuse ! Le physicien Feinberg met en valeur la découverte, ou plutôt l'intuition de Démocrite en faisant un parallèle avec Einstein :

"Einstein, en 1905, avec seulement du papier, un crayon, et son cerveau, bien des années avant que quiconque ait réussi à désintégrer un atome et à détruire la matière, prédisait que la matière pouvait être détruite et que, quand elle le serait, elle libérerait de terrifiantes quantités d'énergie.

Démocrite, au Vème siècle avant notre ère, avec seulement une tablette de cire, un stylet et son cerveau, bien des siècles avant que la science ait appris à explorer l'intérieur d'une substance, prédisait que toute substance était faite d'atomes".

Le système de Démocrite ne comporte, en dernière analyse, que deux réalités fondamentales : Les atomes d'une part et le vide d'autre part. Chose curieuse, la réalité du vide fut très lente à être démontrée ("La nature a horreur du vide"), mais lorsque Frédéric Joliot-Curie écrit :

"il y a de grands espaces vides dans la matière. Eu égard aux dimensions des particules qui constituent la matière, ces vides sont comparables aux espaces interstellaires",

on peut imaginer que le texte est de Démocrite.

L'intuition de Démocrite apparaît encore plus pénétrante si l'on songe qu'il attribue à ces particules atomiques se mouvant dans le vide une énergie qui leur est propre. Le mouvement est partie intégrante de la matière, il n'est pas extérieur à la matière. La science moderne n'ira guère plus loin que Démocrite en admettant avec Einstein et sa fameuse équation

$E = m c^2$, l'identité profonde de la masse (Démocrite parlerait de matière) et de l'énergie (Démocrite dirait mouvement).

La doctrine de Démocrite, à partir d'une hypothèse de travail d'une exactitude troublante tend vers l'explication du monde sans aucune intervention divine. Ce matérialisme dynamique sera combattu par les philosophes idéalistes : Aristote, Platon, puis la vague des penseurs chrétiens. Mais à la lumière de l'histoire on peut dire, avec Engels :

> "Si, dans les détails, la métaphysique a eu raison vis à vis des grecs, dans l'ensemble les grecs ont eu raison vis à vis de la métaphysique".

Que devient l'homme dans le système atomiste ? S'il n'existe que matière et mouvement, il faut concevoir l'homme comme le résultat d'une longue évolution biologique faisant, au cours de la phylogénèse, d'un agrégat d'atomes agencés par des forces aveugles "un enfant du hasard qui a pris naissance dans l'eau et le limon". Ainsi le problème religieux n'existe pas et Démocrite lorsqu'il l'aborde réagit exactement comme Bertrand Russel de nos jours. Il attribue la croyance en des puissances surnaturelles à la frayeur qui habite les hommes lorsqu'ils contemplent les phénomènes de la nature qu'ils ne comprennent pas ou lorsqu'ils se trouvent en face de la mort.

Au lieu d'inventer des puissances supra-terrestres qui présideraient aux phénomènes naturels, Démocrite cherche à percer les mécanismes de la nature et tente d'énoncer des lois. Il ajoute enfin que la vocation du chercheur est la plus belle et que, s'attacher à donner une explication causale des phénomènes naturels est plus propre à rendre un homme heureux que la possession d'un trône royal.

Nietzsche voit en Démocrite le premier penseur rationaliste, celui qui a exclu avec une rigueur inconnue jusqu'alors, tout élément mythique de sa pensée. Il le définit : Une belle nature grecque, pareil à une statue, froid en apparence, mais plein d'un feu secret. Ce feu viendrait de la certitude d'avoir triomphé à jamais des vaines craintes et des superstitions. S'étant affranchi de toute terreur inspirée par les dieux, il vivait heureux,

comme son successeur Lucrèce, dans la certitude qu'il mourrait complètement. Le matérialisme dynamique de Démocrite était un défi lancé aux mystiques et aux imbéciles. Ses concitoyens l'ont vilipendé : "C'est un fou, disaient-ils, la lecture l'a perdu" et ils prirent le parti de demander une consultation à Hippocrate. L'entretien des deux hommes de génie se serait, paraît-il, soldé par un dialogue de la science et de l'amitié. L'anecdote est fausse, semble-t-il : Ce qui reste certain c'est qu'Hippocrate n'a pu ignorer Démocrite.

III - LE SUICIDE DE SOCRATE

Le "miracle grec" qui se manifesta dans tout son éclat au Vème siècle a été façonné par un long travail préparatoire. Le but essentiel des philosophes pré-socratiques fut de donner une explication aux énigmes de l'univers donc de remplacer les mythes par la connaissance rationnelle. Ce "miracle", s'il existe, consacra le triomphe de Logos .... Il s'épanouit dans la personnalité de Socrate.

Socrate est une énigme pour nous : Il garda aussi son secret à l'égard de ses contemporains. Il est peu de philosophes dont la vie fut plus riche, la parole plus dense. Il est peu d'hommes dont la mort ait été plus lourde de signification .... L'importance historique du personnage commence à sa mort et peu de textes sont aussi célèbres que la relation qu'en fit Platon dans le Phédon :

> "Comme le soleil déclinait, le bourreau lui apporta la coupe contenant le poison ; Socrate la prit avec un grand calme .... ; mais regardant cet homme d'un oeil ferme et assuré comme à son ordinaire :
>
> "Dis-moi, est-il permis de faire une libation avec ce breuvage" ?
>
> "Socrate, lui répondit l'homme, nous n'en broyons jamais que la quantité suffisante"
>
> "Certes, dit Socrate, mais au moins il est permis et il est juste de faire ses prières aux dieux afin qu'ils bénissent notre voyage et le rendent heureux : C'est ce que je leur demande ; qu'ils exaucent mon voeu".

Après avoir dit cela, il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une tranquillité et une douceur merveilleuses. Jusque-là nous avions eu la force de retenir nos larmes, mais en le voyant boire, nous n'en fûmes plus les maîtres ....

"Que faites-vous mes amis, nous dit-il ? N'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes de peur de ces faiblesses inconvenantes ..... Témoignez donc de plus de fermeté".

Ces paroles nous remplirent de confusion et nous retînmes nos pleurs.

Cependant Socrate qui se promenait dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir et il se coucha sur le dos, comme on le lui avait ordonné .... Le corps se glaçait et se raidissait et l'exécuteur, le touchant lui-même, nous dit que, dès que le froid gagnerait le coeur, Socrate nous quitterait. Alors Socrate prononça ses dernières paroles :

"Criton, nous devons un coq à Asklépios, ne l'oublie pas".

"Ce sera fait, répondit Criton, mais vois si tu as autre chose à dire".

Il ne répondit rien et, peu de temps après, il fit un mouvement. L'exécuteur alors l'ayant découvert, son regard était fixe. Criton lui ferma les yeux et la bouche".

(Phédon - Platon)

oOo

Que Socrate ait voulu sa mort, c'est ce qui ressort clairement de l'étude de son procès. En 423 (Socrate a alors 46 ans) Aristophane écrivit "les Nuées", comédie satirique faisant du philosophe une caricature très chargée comportant pourtant une trame de vérité. Dans la comédie d'Aristophane, on retrouve deux faits significatifs de la personnalité du maître de Platon : D'une part il cherche à expliquer les phénomènes de la nature, pluie et orages, non par l'intervention des dieux mais bien par celle des

nuages. Il est donc athée, en quelque sorte et se trouve ainsi dans la lignée de Thalès, de Démocrite et d'Hippocrate.

D'autre part le Socrate des nuées est présenté comme un sophiste, c'est à dire un philosophe capable, par la parole de faire triompher la cause la plus faible. Il offrirait ainsi à la jeunesse un moyen facile d'échapper aux conséquences de ses fautes, en particulier l'adultère.

Convenons que la comédie d'Aristophane est une charge. Mais reconnaissons aussi qu'elle contient suffisamment de vérités pour que le personnage présenté sur scène soit reconnu par le public qui connaît bien Socrate. Et, chose troublante, lorsqu'il fallut faire le procès de Socrate, ses accusateurs qui ne cherchaient pas le rire, retrouvèrent les deux chefs d'accusation : Athéisme et corruption de la jeunesse.

Il y aurait beaucoup à dire sur "l'athéisme" de Socrate : Certes, cet esprit lucide et mordant à qui aucune réalité n'échappait, a cherché, au moyen du "Logos" qu'il pratiquait si bien, à expliquer le monde comme Démocrite a cherché la signification profonde de la matière, comme Hippocrate a cherché et trouvé la cause de l'épilepsie qu'on appellait avant lui "le mal sacré".

Est-ce à dire qu'il n'imaginait pas une divinité ? Il a déclaré toute sa vie que la simple raison nous conduit à reconnaître que nous ne savons rien des dieux. Il rejette les aimables divinités de l'Olympe pour évoquer une providence omnisciente, partout présente. C'est presque le Dieu de Platon et pourtant, il est impossible de trouver dans Socrate la notion d'une divinité vengeresse qui, au cours d'une vie supra-terrestre, récompenserait ou punirait l'homme selon ses mérites terrestres.

Dans Eupalinos, Valéry fait dire à Socrate :

"Le démiurge poursuivait ses desseins qui ne concernent pas ses créatures".

C'est en cela que le Dieu de Socrate diffère du Dieu de Platon ou des chrétiens : A ce dernier on demande le "Paradis". A son Dieu, Socrate ne demande que la "beauté intérieure". Le reste suivra évidemment ..... Est-ce là, la manière de voir d'un athée ?

Socrate accusé de corrompre la jeunesse ? Il a consacré son existence à enseigner le peuple d'Athènes et considérait comme indigne d'un philosophe d'être rétribué pour ses peines. Il se distingua donc déjà des sophistes dont l'enseignement était un luxe que chacun ne pouvait donner à ses enfants. Socrate offrait ses réflexions, le résultat de ses recherches à qui voulait l'entendre. Mais cet esprit mordait, maniait le langage comme une épée ... Enseignant sur la place publique, il ne pouvait que se heurter aux imbéciles pour qui la tradition, les idées reçues, sont toujours préférables à la vérité. Socrate sur la place publique, c'était un défi quotidien à la sottise. Il était sans doute extrêmement difficile de sortir victorieux d'une joute oratoire avec Socrate et sa dialectique incisive était chargée d'ironie cinglante. On imagine qu'un esprit de haute valeur comme Platon, un brave homme comme Criton n'ont retenu de la parole de Socrate que la "substantifique moëlle". Mais combien de sots ont-ils refusé de lui pardonner leur propre sottise ?

En 399, Socrate avait 70 ans. Un politicien nommé Anytos, fort éprouvé des malheurs récents de sa ville, espérait rendre à Athènes sa grandeur en revenant aux valeurs sûres des ancêtres. Estimant la société nouvelle dépravée, souillée par l'enseignement des sophistes, il décida d'y mettre un terme en attaquant celui qui lui semblait le chef de file. Cet esprit borné n'avait peut-être pas de rancune personnelle envers le vieux philosophe. Il était sincère mais la sincérité chez un imbécile fait souvent courir le plus grand danger aux hommes dont il a la charge. Anytos s'assura le concours d'un jeune poète assez médiocre, Mélétos, et fit afficher au portique de l'Archonte-roi une plainte rédigée par le poète, contresignée par un orateur Lycon, dont le texte était ainsi conçu :

> "Socrate est coupable de ne pas croire aux dieux que reconnaît l'état et d'introduire dans la cité de nouvelles divinités. Il est aussi coupable de corrompre les jeunes gens. Peine proposée : La mort".

oOo

Le procès du philosophe était du ressort du tribunal des Héliastes, vaste cohue comportant cinq cents un juges désignés parmi les citoyens par tirage au sort, et siégeant sur la place publique.

Socrate, sûr de son droit, décida d'assurer lui-même sa défense et non de la confier, comme c'était l'usage en ce temps, à un logographe : L'un d'eux, le plus célèbre, Lysias, lui offrit un discours et Socrate, l'ayant lu, lui dit :

> "Voilà un beau discours, mais qui me convient peu ..... Ne sais-tu pas que les belles chaussures et les beaux habits ne me vont guère".

Sa défense, Socrate pensait qu'il l'avait préparée toute sa vie en menant l'existence que chacun à Athènes connaissait. Mais il y avait entre les juges du tribunal des Héliastes et l'accusé un dialogue de sourd : Les juges venaient pour décider de la culpabilité d'un homme accusé d'impiété et de corruption de la jeunesse. Socrate voulut, dans son procès, non pas défendre cet homme qu'il ne connaissait pas, mais défendre sa ville, donner un témoignage, faire éclater la vérité pour laquelle il avait combattu toute sa vie.

> "Si vous me condamnez à mort, ce n'est pas à moi que vous ferez du tort, c'est à vous-mêmes ..... Ce n'est pas moi que je défends en ce moment ; tant s'en faut. C'est vous que je défends".

Socrate aurait pu échapper à son procès : Il ne l'a pas voulu car ce faisant, il jouait le jeu de ses adversaires en se reconnaissant coupable. Il aurait pu solliciter l'indulgence de ses juges ; mais il leur demandait non d'éprouver de la pitié pour un homme, mais de penser juste et droit : Il continua ainsi son oeuvre au cours de son procès ; il voulut pratiquer une dernière fois sa "maïeutique" en arrachant la sagesse que ses juges portaient en eux. Pour cela deux moyens : Tenir le langage de la raison qui eut dû conduire à l'acquittement, ou aboutir à un résultat si absurde que, par son absurdité même, il fasse jaillir le juste droit.

Très vite, sans doute, le philosophe sentit l'impossibilité de toucher la raison d'une foule telle que celle qui composait le tribunal populaire. Il ne renonce certes pas à sa dialectique et se donna le délicat plai-

sir de ridiculiser son accusateur Mélétos. Mais, pour rester ce qu'il avait toujours été, l'éducateur de la cité, il choisit sa propre mort afin que cet exemple tragique soit un enseignement. Il multiplia les insolences et se montra d'une arrogance telle que le tribunal ne put pardonner. Pardonner quoi, d'ailleurs ! Et Socrate ne cessa de provoquer ses juges en leur montrant qu'il est absurde de juger un homme que chacun dans son coeur sait innocent.

Le tribunal des Héliastes devait voter en deux temps : D'abord coupable ou non coupable. Puis décision de la peine appliquée si l'accusé est reconnu coupable.

Par deux cent quatre vingt une voix, contre deux cent vingt, Socrate fut déclaré coupable.

La loi l'autorisait à monter de nouveau à la tribune pour proposer une peine plus douce que celle réclamée par l'accusateur. Il eut été possible, si Socrate l'avait voulu, d'obtenir la vie sauve en proposant l'exil, ou une amende. Mais en acceptant une peine même légère, le philosophe se reconnaissait coupable et il se savait innocent. Ou bien il entrait dans le jeu d'une justice imprécise en tolérant une injustice terrible : punir l'innocence. Le maître de Platon se suicida donc : Lorsque le tribunal l'interrogea pour évaluer son propre châtiment, il réclama l'hospitalité au Prytanée, honneur suprême réservé aux citoyens ayant bien mérité de la patrie.

Cette dernière provocation porta ses fruits et Socrate fut condamné à mort à la quasi-unanimité des voix. Ainsi que le fait observer A. Bonnard :

> "Singulier tribunal où il se trouva de très nombreux juges pour déclarer à la fois par leurs suffrages l'accusé innocent et digne de mort".

Pour que ce jugement démontre, par son absurdité, l'injustice qui rongait la cité, il fallait qu'il fut exécuté. Socrate aurait pu échapper, encore une fois, à sa mort : Tout était prêt pour son évasion et il est vraisemblable que les autorités politiques eussent aisément fermé les yeux. Mais les amis de Socrate le connaissaient si bien, qu'ils hésitèrent pendant plus d'un mois à lui proposer son salut. A Criton qui lui demandait de partir, Socrate répondit calmement :

"Ta sollicitude est louable, si elle s'accorde avec le devoir. Sinon, plus elle est pressante plus elle est fâcheuse".

Son devoir était de rester et de subir sa peine pour porter un témoignage.

Alors que le poison bu faisait lentement son effet, Criton demanda à son vieil ami .... "Vois si tu as encore quelque chose à dire". Socrate ne répondit rien et mourut. Que ce silence ne nous étonne pas ! La mort de Socrate est son dernier enseignement de sage. Il a franchi les siècles pour résonner en nous ..... La mort de Socrate est une démonstration par l'absurde, voulue par le vieux philosophe, de la puissance du Logos.

IV - HIPPOCRATE ET L'ECOLE DE COS

"Tout savoir ne vaut que pour être la description ou la recette d'un pouvoir vérifiable. Dès lors toute métaphysique et même une théorie de la connaissance, quelles qu'elles soient, se trouvent brutalement séparées et éloignées de ce qui est tenu, plus ou moins consciemment par tous, pour seul savoir réel, exigible en or".

(Valéry - Léonard et les philosophes)

S'il est vrai, comme l'écrit encore Valéry,

"que tout SAVOIR auquel ne correspond aucun POUVOIR effectif n'a qu'une importance conventionnelle ou arbitraire",

c'est dans l'oeuvre d'Hippocrate qu'on peut en trouver la démonstration la plus éclatante. Tous les écrits de la collection hippocratique sont, en effet, orientés vers la recherche du bien être de l'homme. L'effort de compréhension et de description de l'Ecole de Cos est dirigé vers la thérapeutique et c'est un abus de langage que d'affirmer, comme on l'a dit, que l'oeuvre d'Hippocrate n'était qu'une longue méditation sur la mort. Ici encore, constater l'échec fréquent de la thérapeutique coaque n'autorise pas à la condamner : Plus que le résultat obtenu, c'est la volonté de recherche qui compte et la méthode.

Il n'est pas question de faire une étude exhaustive de l'oeuvre d'Hippocrate et de son Ecole. D'autres l'ont fait si bien ! Daremberg, Laignel-Lavastine, Baissette, Bourgey, pour ne citer que les principaux auteurs. Le but, ici, est de retrouver ce qui, dans la médecine hippocratique, répond le mieux à "l'esprit grec".

Jusqu'au V° siècle, la médecine était constamment influencée par les mythes et la métaphysique. Contre cette médecine de sanctuaires, nourrie d'ex-votos, les Ecoles médicales du IV° et V° siècles manifestent une réaction. On peut ainsi distinguer, dans la collection hippocratique trois groupes de médecins :

Tout d'abord, les médecins théoriciens ; ces amateurs de spéculations intellectuelles, brillants jongleurs de concepts invérifiés, ont une méthode exactement antiscientifique. Ils partent, pour expliquer la physiologie et la pathologie, des idées énoncées par les philosophes de l'époque. Pour n'en citer qu'un seul exemple, ces iatrosophistes furent très impressionnés par les fumeuses théories pythagoriciennes : Cette philosophie, cette science des nombres aboutit à des considérations aussi péremptoires que fausses sur la prédominance du nombre 7 dans les activités humaines. De là est sortie la théorie des jours critiques des maladies : Il en est resté des bribes de vérité et l'on accorde encore actuellement une certaine importance au neuvième jour de la pneumonie et aux septennaires de la typhoïde. Mais dans le "traité des chairs" et le "traité du foetus de sept mois", suivi du "traité du foetus de huit mois", les auteurs prétendent démontrer que si le foetus est viable à 7 mois puis à neuf mois et dix jours, c'est parce que ces termes correspondent à un nombre exact de semaines, trente et quarante. De même on y apprend que la résistance de l'homme normal au jeûne est de sept jours, que les enfants font leurs dents à sept ans, que les crises des maladies aiguës se produisent au bout d'une demie-semaine, d'une semaine, d'une semaine et demie ou deux semaines. Cette médecine de beaux parleurs, plus ou moins pythagoriciens, est profondément éloignée de la pratique hippocratique.

Il en est de même de la médecine de l'Ecole de Cnide, qui se trouve à l'opposé des médecins sophistes : Les Cnidiens s'attachent à l'observation

avec une prudence telle qu'ils ne tirent rien des faits si ce n'est des classifications plus que discutables. Ainsi les traités "des maladies internes" et "les maladies II" font état de trois sortes d'hépatites, cinq maladies de la rate, cinq sortes de typhus, quatre maladies des reins, trois types d'angines, sept phtisies, cinq maladies oedémateuses et une foule d'affections cérébrales. Ces nosologistes classent les faits observés, de façon très arbitraire souvent, mais se refusent à engager le débat médical. Il existe pourtant des bribes de vérité et c'est un auteur cnidien qui sut distinguer, parmi les affections rhumatismales, le rhumatisme articulaire aigu et la goutte ou podagre. C'est l'auteur des "Lieux dans l'homme", apparenté aux Cnidiens qui affirme :

"La nature du corps est le point de départ du raisonnement médical"

et ceci dépasse de très loin l'empirisme étroit de l'Ecole de Cnide.

Mais à côté des brillants iatrosophistes aux raisonnements creux, et des empiristes cnidiens, timides praticiens, il y a celui qui éleva la connaissance médicale au rang d'une science : Hippocrate.

oOo

Hippocrate naquit à Cos, vers 460 avant Jésus-Christ, contemporain exact de Démocrite et de Thucydide. Il appartient à la véritable dynastie des Asclépiades et la tradition veut qu'il descende d'Asclépios médecin contemporain des temps homériques. Il transmit le savoir qu'il reçut de ses ancêtres (et notamment de son père Héraclide), à ses fils (Dracon, Thessalus) et à son gendre Polybe.

Son éducation fut particulièrement soignée et en dehors de son enseignement proprement médical, le futur maître de Cos reçut les leçons des maîtres à penser les plus réputés du temps, Georgias et Démocrite surtout. A vingt ans Hippocrate devint périodeute selon l'usage du temps et enrichit sa culture déjà vaste en se rendant en Egypte, en Lybie, Asie Mineure, Thrace, Macédoine, Thessalie, dans les îles de la mer Egée et au pays des Scythes

où il rencontra une maladie particulière "L'impuissance masculine" qu'il appela maladie des Scythes. Il connut, de son vivant une grande célébrité. Platon, plus jeune que lui, mais son contemporain au sens large du terme, mit Hippocrate au même rang que les plus grands artistes de son temps : Phidias d'Athènes, et Polyclète d'Argos.

Les oeuvres d'Hippocrate et de son Ecole furent conservées à la bibliothèque d'Alexandrie. Et l'on retrouve, réunies sous le nom de "Collection hippocratique" des ouvrages très variés dont Littré a pu dire que c'était "un amas incohérent où il est très difficile de se reconnaître de prime abord". Cette collection comportait en effet des ouvrages antérieurs au maître de Cos et d'inspiration surtout cnidienne : "La nature des os", "Les 2ème et 3ème livres des maladies", "Le traité des affections internes". On y retrouve aussi des ouvrages postérieurs que l'on peut attribuer aux successeurs d'Hippocrate, en particulier Polybe, auteur probable de "la nature de l'homme". L'exégèse de la collection a permis d'attribuer au maître lui-même ou à ses plus proches élèves certains traités : "Des Airs, des Eaux et des Lieux", "du pronostic", "du régime dans les maladies aiguës", les livres I et III des "épidémies", "les aphorismes", "le traité de la maladie sacrée", enfin, chefs-d'oeuvres de la collection, deux traités de chirurgie "des fractures" et "des articulations".

D'une autre main que celle du père de la médecine, et pourtant digne de lui, l'ouvrage "De l'ancienne médecine" où se trouve définie, comme dans le "traité de la maladie sacrée", la médecine d'esprit positif et rationnel.

Enfin il faut ajouter à cette liste, des oeuvres qui font le point de l'éthique médicale : "Le serment", "la loi", "les préceptes", "la bienséance", "le médecin", etc .... qui feront de la recherche médicale de l'Ecole de Cos un véritable humanisme.

Ainsi il est aisé de montrer comment le "Logos", instrument de travail de Solon, Démocrite, Thalès, Socrate, s'épanouit dans la recherche médicale conçue par Hippocrate. On retrouvera dans l'oeuvre du maître de Cos les traits fondamentaux de l'Esprit grec :

- Indépendance d'esprit vis à vis des idées reçues (l'exemple le plus frappant en est fourni par la neurologie coaque).

- Goût de la connaissance rationnelle qui éclate, en particulier, dans le "traité de l'ancienne médecine" et surtout le "traité de la maladie sacrée".

- Humanisme enfin qui s'exprime dans les oeuvres de tendance éthique.

oOo

Il est une branche de la médecine, où encore actuellement la clinique est reine et l'observation souveraine et où Hippocrate, observateur aigu et clinicien génial fit oeuvre de novateur. Tout ce qui a été dit en neurologie par l'Ecole de Cos est nouveau et manifeste une volonté de réaction contre les fumeuses croyances de la médecine des sanctuaires.

Il faut cependant se garder de la louange excessive et inconsidérée. Le fait qu'une médecine répudie le magique et le religieux dans l'interprétation des faits n'en fait pas pour autant une science : Certes la médecine coaque est rationnelle mais, en dépit de toute sa bonne volonté, le médecin grec a des défaillances bien évidentes. Il serait ridicule de reprocher ces faits à Hippocrate : Il serait malhonnête de les cacher.

Si l'on se cantonne dans l'étude de la neurologie hippocratique on peut constater avec Souques que les connaissances anatomiques sont superficielles et la physiologie à peu près inexistante. Qu'on en juge :

- Les coaques ignorent totalement l'existence des nerfs (ils confondent nerfs, tendons, ligaments, aponévroses) et la description qu'on en trouve dans le livre II des épidémies est des plus vagues. Fantaisiste aussi leurs notions sur la moëlle épinière, qu'ils savent distinguer de la moëlle des os et dont ils connaissent les méninges et les relations avec le cerveau. L'anatomie de l'encéphale est très rudimentaire :

"Le cerveau est double chez l'homme comme chez tous les animaux ; le milieu en est cloisonné par une membrane mince" ("maladie sacrée").

Si les méninges cérébrales sont citées, par contre nulle part n'existe de systématisation cohérente de la vascularisation cérébrale.

- Les médecins hippocratiques ignorent de même la physiologie nerveuse : La fonction des nerfs et de la moëlle épinière leur est strictement inconnue et leurs connaissances se résument à des hypothèses invérifiées sur le fonctionnement de l'encéphale : Le cerveau serait une glande dont le rôle est de débarrasser l'organisme des liquides superflus en attirant les humeurs et en les répartissant dans le corps. Si ces humeurs altérées par la bile ou le phlegme sont retenues dans le cerveau, il en résulte un certain nombre de maladies telles que épilepsie, apoplexies, délires ..... Si elles sont renvoyées dans les diverses parties de l'organisme elles produisent sept catégories de catarrhes ou fluxions selon les parties du corps qui les reçoivent.

Cependant de ces hypothèses que l'expérience ne vient pas étayer, on peut retenir quelques intuitions géniales : En particulier Hippocrate affirme que le cerveau est l'organe de l'intelligence et le réceptacle de la sensation.

Physiologie rudimentaire, anatomie superficielle certes ! Mais les observations cliniques du Père de la médecine forcent encore l'admiration et restent exactes.

Dans sa thèse de doctorat consacrée à la médecine hippocratique, Laënnec affirme :

> "Toute la médecine d'Hippocrate me paraît consister dans l'idée systématique suivante : Parmi les symptômes d'une maladie, il en est qui lui sont propres et la caractérisent, et il en est d'autres qui peuvent se rencontrer dans toutes les maladies".

C'est pourquoi le maître de Cos observe en s'efforçant d'oublier ce qui a été dit avant lui et il semble que cette quête de la vérité clinique l'oppose à chaque pas à ce que Flaubert désignait sous le nom "d'idées

reçues". Hippocrate est un séméiologiste et non un nosographe : Il observe sans grand souci de classer et contrairement aux médecins cnidiens qui décrivaient à l'envie des maladies d'organes, il considère l'organisme malade dans son ensemble. Ce faisant, il en vient pourtant à isoler certaines maladies particulières : Les oreillons (dont il vit une épidémie à Thasos), l'ulcère syriaque ou diphtérie qu'il rencontra sur les rivages d'Asie Mineure et d'Afrique, l'hydropneumothorax, l'épilepsie et bien d'autres encore.

Quelques exemples donneront la mesure de ce talent d'observateur clinicien :

- Dans le 7ème livre des épidémies on lit cette observation :

"Il lui semblait voir briller comme un éclair, dans l'oeil droit d'ordinaire. Au bout de peu de temps, il survenait une douleur violente dans la tempe droite, puis dans toute la tête et dans le cou, à l'endroit où la tête est attachée à la région postérieure des vertèbres. Ainsi, s'il s'efforçait de mouvoir la tête ou d'ouvrir la bouche, il souffrait éprouvant comme une forte contraction. Des vomissements, quand il s'en opérait, détournaient les douleurs sus-dites ou les rendaient plus modérées. Il était soulagé aussi par les saignées".

Voici incontestablement une observation complète de migraine ophtalmique. Tout y est : Le scotome scintillant, la céphalée, les troubles digestifs marquant la fin de la crise .....

- Dans le traité de la maladie sacrée on retrouve cette description complète du grand mal épileptique :

"Le sujet perd toute connaissance ainsi que la voix. Il étouffe, l'écume lui sort de la bouche, il grince des dents, les mains se tordent, les yeux divergent, quelquefois même il y a émission des excréments. Les spasmes se manifestent tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt des deux côtés du corps".

Hippocrate ne méconnaît pas la possibilité de prodromes :

"Les patients qui sont déjà habitués à la maladie pressentent quand ils vont avoir un accès".

- C'est dans le livre V des épidémies que l'on trouve la description de l'état de mal comitial :

> "Il mourut avant de reprendre connaissance. Il avait des spasmes d'abord à droite dans la face et le reste du corps, puis à gauche. Quand il semblait avoir un intervalle de relâche, c'était le coma qui le tenait et il râlait, puis survenait un nouvel accès de la maladie".

- Dans le traité des plaies de la tête se trouvent décrites assez précisément les méningites traumatiques et c'est là qu'est exprimée la notion de troubles neurologiques croisés par rapport au siège de la plaie :

> "Des convulsions s'emparent, chez la plupart, d'un des côtés du corps. Si la plaie est du côté gauche de la tête, c'est le côté droit du corps que les convulsions saisissent. Si la plaie est du côté droit de la tête, c'est le côté gauche du corps".

- Une observation de méningite post-otitique est relatée dans le 7ème livre des épidémies :

> "Un garçon de Cydis, porteur d'une otorrhée purulente, fut pris un jour de frissons, fièvre, douleurs violentes dans l'oreille et la tête. Le lendemain, vomissements. Rémission au 9ème jour puis il tombe dans le coma avec cris, agitation et carphologie ..... La portion du rachis à partir du cou était droite et inflexible".

Si l'on ajoute qu'Hippocrate a ainsi décrit les sciatiques, les polynévrites par carence, les maladies osseuses du rachis, les troubles trophiques et leurs principales causes, les vertiges et céphalalgies, les délires aigus ou non, l'amaurose par stase papillaire et son traitement par trépanation décompressive, les apoplexies cérébrales, le tétanos, les troubles de l'alcoolisme chronique et certaines psychopathies, on aura une notion assez claire de l'immensité de son champ d'observation en neurologie.

Le maître de Cos ayant décrit, a cherché l'explication des phénomènes pathologiques observés. Mais ses déductions ne reposant pas sur des bases solides anatomiques et physiologiques, ses tentatives de recherches patho-

géniques furent à peu près vaines. Il disserte de l'étiologie en divisant clairement la médecine en pathologie externe et pathologie interne :

> "Toutes les maladies proviennent, quant aux choses du dedans, de la bile et de la pituite. Quant aux choses du dehors, de la fatigue, des blessures, du chaud trop échauffant, du froid trop refroidissant, du sec trop desséchant et de l'humide trop humectant".

Et l'on retrouve ici l'influence évidente d'Empédocle, pour qui le corps humain se compose de quatre éléments : le feu (chaud), l'air (froid), l'eau (humide), la terre (sec). L'harmonie entre ces quatre principes induit l'état de santé. La moindre disharmonie entraîne la maladie et cette notion d'équilibre des éléments contraires, facteur de santé, a été émise en premier par Alcméon.

Hippocrate, plus impressionné malheureusement par Alcméon et Empédocle que par le clair Démocrite, tire de ces vieilles hypothèses une fumeuse théorie des humeurs qui prétend tout expliquer et ne représente en fait qu'un assemblage de mots plus ou moins brillants :

Il existe dans l'organisme humain quatre humeurs dont le mélange constitue la crase :

- le sang, circulant dans les veines (et non dans les artères qui contiennent de l'air) correspond au feu d'Empédocle. Sa qualité est le chaud.

- la bile, venue du foie répond à la terre et sa qualité est le sec.

- l'atrabile venue de l'estomac et de la rate répond à l'eau, humide.

- la pituite venue du cerveau correspond à l'air d'Empédocle et sa qualité est le froid.

Parfois ces quatre humeurs réalisant un mélange parfait, qualitativement et quantitativement : La crase est normale et c'est la santé. L'équilibre de la crase est assuré par :

- La bonne qualité de l'alimentation et des boissons (et ici, Hippocrate suggère les maladies par pléthore).

- Un exercice corporel mené sans excès.

- Enfin une action bien réglée du milieu ambiant. Hippocrate, à qui Georgias et Démocrite ont donné des notions d'astronomie et de météorologie, envisage l'action du milieu ambiant comme un fait prépondérant dans la vie des hommes. Il va plus loin et affirme, bien avant que Montesquieu ne le développe dans "L'Esprit des lois", le rôle des climats sur le physique, le moral et même les institutions des hommes. (Traité des Airs, des Eaux, des Lieux, qui insère l'homme dans un strict déterminisme du milieu très exagéré).

Lorsque l'une de ces humeurs se trouve en excès ou en défaut ou que ses qualités sont altérées, il en résulte une dyscrasie se manifestant en clinique par la maladie. Il est clair que cette théorie humorale hippocratique, qui plus ou moins remaniée aura la vie dure, n'est pas le plus haut titre de gloire du maître de Cos.

oOo

Le goût de la connaissance rationnelle, retrouvé à chaque ligne, ou presque, de l'oeuvre coaque, apparaît à l'évidence dans "le traité de l'ancienne médecine" et surtout "le traité de la maladie sacrée".

L'auteur de "l'ancienne médecine" combat le dogmatisme philosophique qui consiste à raisonner à partir de postulats qui semblent fondamentaux et qui ne sont, pour ce penseur d'esprit positif, que des abstractions dépourvues d'intérêt. La méthode conceptuelle des philosophes est étrangère à Hippocrate. Ces bâtisseurs de systèmes métaphysiques grandioses utilisent une forme de déduction logique partant de faits invérifiés et invérifiables et cette forme de pensée s'épanouira avec Platon, Aristote et la scolastique médiévale de St. Thomas d'Aquin. Hippocrate a cherché à éviter ce traquenard dans lequel sont tombés tant de grands esprits.

"Pour moi, écrit l'auteur de l'ancienne médecine, quand j'écoute ceux qui font ces systèmes et qui entraînent la médecine loin de la vraie route vers l'hypothèse, je ne sais comment ils traitent leurs malades en conformité avec leurs principes. Car ils n'ont pas trouvé, je pense, quelque chose qui soit chaud, froid, sec ou humide en soi et sans mélange d'aucune autre qualité. Et sans doute ils n'ont pas à leur disposition d'autres boissons et d'autres aliments que ceux dont nous usons tous. Mais ils attribuent à ceci ou cela la qualité chaude ou froide ou sèche ou humide. Or l'embarras serait grand s'ils prescrivaient quelque chose de chaud en soi : Le malade leur demanderait aussitôt quelle est cette chose ; et ils seront réduits ou à répondre par du verbiage ou à recourir à quelqu'une des substances connues".

Cette critique d'Empédocle a de quoi surprendre chez un auteur qui a fondé sa théorie humorale en la calquant sur la conception de la matière du philosophe d'Agrigente ..... Cependant la contradiction n'est qu'apparente car les quatre éléments d'Empédocle sont des vues de philosophe en ce sens qu'ils sont des qualités en soi. Hippocrate a attribué à des corps palpables tels que le sang ou la bile, les qualités d'Empédocle et a rendu au concept philosophique sa réalité physiologique.

Plus loin, toujours dans le traité de l'ancienne médecine, Hippocrate s'attaque encore plus clairement aux inventeurs de théories métaphysiques et affirme que l'on ne peut connaître l'homme que par l'observation de l'homme :

"Quelques-uns disent, médecins et sophistes, qu'il n'est pas possible de savoir la médecine sans savoir ce qu'est l'homme, et que celui qui veut pratiquer avec habileté l'art de guérir doit posséder cette connaissance (1). Mais leurs discours tendent à la philosophie, selon Empédocle et d'autres qui ont écrit sur la nature humaine et exposé dans le principe ce qu'est l'homme, comment il a été formé d'abord, et d'où provient sa composition primordiale : Pour moi, je pense que tout ce que les sophistes ou médecins ont dit ou écrit

---

(1) Il s'agit évidemment de connaissance philosophique de l'homme et non d'anatomie et de physiologie, comme le démontre bien la suite du texte.

sur la nature appartient moins à l'art de la médecine qu'à celui de la peinture. Je pense encore que c'est par la médecine seule qu'on arrivera à quelques connaissances positives sur la nature de l'homme, mais à condition d'embrasser la médecine même dans son ensemble, correctement".

Si l'on veut bien remplacer "médecine" par le terme "connaissances biologiques humaines" on saisira mieux la portée philosophique de ce texte qui semble être la première expression de la nécessité d'une méthode expérimentale et positive, fondée sur les faits, rationnelle comme l'a affirmé Robert Joly.

"Nous devons quelque chose à Hippocrate et à la collection hippocratique. Ces oeuvres jouèrent un rôle au XVIème siècle dans la lutte antiscolastique et dans la constitution de la science expérimentale".

S'étant attaqué aux concepts philosophiques, Hippocrate et son école ne pouvaient se désintéresser des mythes religieux. La médecine est à l'origine magique, puis religieuse et la Grèce a connu cette médecine des sanctuaires, des temples, où le rite est strict, l'incantation élevée au rang d'une thérapeutique. Mais, si la magie est souvent privée, la médecine religieuse est beaucoup plus officielle, soutenue ou suscitée par le pouvoir politique : Elle se développe au contact de certains temples et le plus célèbre des centres de guérison fut Epidaure, dont la divinité tutélaire était Asclépios. Là fleurit le miracle attesté par les ex-votos et l'on cite le cas de cette femme enceinte depuis cinq ans qui fut enfin délivrée de sa grossesse à Epidaure et dont l'enfant courut se laver tout seul. Il paraît certain qu'à Epidaure, l'observation méthodique n'a jamais été pratiquée. Le charlatanisme, d'après F. Robert "y fut sans doute la plus constante méthode".

Le "traité de la maladie sacrée" est une véritable ode au positivisme scientifique. On y retrouve une volonté constante et véhémente d'extirper les superstitions et notamment celle qui faisait de l'épilepsie un mal sacré, envoyé par les dieux.

"Voici ce qui en est de la maladie dite sacrée : Elle ne me paraît avoir rien de plus divin ni de plus sacrée que les autres, mais la nature et la source en sont les mêmes que pour les autres maladies. Sans doute, c'est grâce à l'inexpérience et au merveilleux qu'on l'a regardée comme quelque chose de divin. En effet elle ne ressemble en rien aux autres affections. Mais si l'impuissance où l'on est de s'en faire une idée lui conserve un caractère divin, d'autre part ce caractère lui est enlevé par la facilité d'employer le traitement que les gens mettent en oeuvre, traitement qui consiste en purifications et incantations.

Veut-on la supposer divine à cause du merveilleux qu'elle présente ? Mais alors il y aura beaucoup de maladies sacrées et non une seule. Car je montrerai que d'autres maladies que personne ne considère comme sacrées ne sont ni moins merveilleuses, ni moins monstrueuses..

.....

Ceux qui les premiers ont sanctifié cette maladie furent à mon avis ce que sont aujourd'hui les mages, les purificateurs, les charlatans, les imposteurs, tous gens qui prennent des semblants de piété et de science supérieure. Jetant donc la divinité comme un manteau et un prétexte qui abritassent leur impuissance à procurer un remède utile, ces gens, afin que leur ignorance ne devint pas manifeste, prétendirent que cette maladie était sacrée. Avec des discours appropriés, ils établirent un traitement où tout était sûr pour eux, prescrivant des purifications et des incantations, défendant les bains et divers aliments peu convenables à ces malades : En fait de poisson de mer, le mulet, le bogue, le muge, l'anguille (ces poissons sont en effet les plus nuisibles) ; en fait de viande, celles de chèvre, de cerf, de cochon de lait, de chien (ces viandes sont en effet celles qui dérangent le plus le ventre) ; en fait d'oiseaux, le coq, la tourterelle, l'outarde et en général tous les oiseaux dont la viande passe pour être très substantielle ; en fait de légumes verts, la menthe, l'ail, l'oignon (en effet, ce qui est âcre ne convient pas à un malade). Voulant qu'on ne porte pas de vêtement noir (le noir est mortel), qu'on ne couche pas sur une peau

de chèvre et qu'on n'en porte pas, qu'on ne mette pas un pied sur l'autre, une main sur l'autre (tout cela forme autant d'empêchements). Ces observances, ils les imposaient eu égard au caractère divin du mal, se donnant l'air d'en savoir plus que les autres et alléguant diverses causes, afin que si le mal guérit la gloire en revienne à leur habileté et que s'il meurt, ils aient des plaidoyers tout prêts et puissent prétexter qu'ils ne sont en rien responsables, mais bien les dieux ; car ils n'ont rien prescrit à manger ou à boire, ni bains où ils aient ébouillanté les patients, si bien qu'ils ne peuvent être accusés".

Voici un vigoureux plaidoyer contre "les mages, les purificateurs, les charlatans, les imposteurs". Ce qui transparaît le plus clairement de ce texte véhément c'est le mépris dans lequel Hippocrate tient ces soi-disant médecins qui se cachent derrière la puissance divine pour masquer leur ignorance et assurer leur irresponsabilité professionnelle. Ainsi lit-on plus loin dans le même ouvrage :

"Avec ces discours et ces artifices, ils (les charlatans) se donnent pour posséder un savoir supérieur ; ils trompent le monde en prescrivant des expiations et des purifications et ne parlent guère que de l'influence des dieux et des démons".

Or Hippocrate, esprit supérieur, ne peut admettre que la divinité telle qu'il la conçoit vienne souiller le corps de l'homme par une maladie et obéisse, pour guérir, à certaines pratiques ou incantations :

"Pour moi je pense que le corps de l'homme n'est pas souillé par la divinité, ce qu'il y a de plus périssable par ce qu'il y a de plus pur ..... Mais s'il arrive que ce corps reçoive d'autre part souillure ou souffrance, il sera sans doute nettoyé et purifié par le dieu, loin d'en être souillé".

On est loin du dieu vengeur et vindicatif que concevra Platon et du Dieu de colère des chrétiens ! Et revenant à l'épilepsie, Hippocrate reprend :

"Quant à la maladie dont il s'agit, elle ne me paraît pas plus divine que le reste, mais elle a la nature qu'ont les autres maladies et la cause dont chacune dérive. Elle est curable. Elle ne l'est pas moins que les autres affections ..... Elle naît comme les autres maladies, par hérédité ..... La vérité est que le cerveau est à l'origine de cette affection comme de toutes les autres grandes maladies .....".

Ayant affirmé ainsi son positivisme scientifique, l'auteur se lance dans une longue discussion pathogénique qui, soutenue par une anatomie très sommaire et une physiologie balbutiante et fausse aboutit à des conclusions peu claires.

De même la thérapeutique proposée par Hippocrate restera souvent inefficace (pourtant les règles hygiéno-diététiques qu'il prescrit ne sont pas dénuées d'utilité).

L'intérêt de "la maladie sacrée" réside en fait dans cette affirmation que l'homme est indépendant des dieux, qu'il faut agir directement sur les malades par une thérapeutique adéquate et non chercher à obtenir la guérison en suscitant les bonnes grâces de la divinité. La claire raison, le "Logos" brille dans cet ouvrage qui réajuste la médecine à l'homme.

oOo

Connaissance rationnelle, indépendance de l'esprit vis à vis des mythes et des interdits religieux, réaction parfois vive contre les "médecins de sanctuaire", goût de l'observation personnelle, telles sont les aspects les plus saillants de l'esprit d'Hippocrate, fondateur de la médecine laïque. Faut-il affirmer que le maître de Cos fut un athée ?

Sa théorie de la connaissance, qui sera aussi celle d'Aristote et des Alexandrins pourrait le donner à penser. Comment les anciens concevaient-ils la sensation et la connaissance qu'ils se refusent à séparer ?

- Des incitations venues du monde extérieur viennent frapper les organes périphériques des sens : oeil, oreille, nez, langue, peau d'où partent des canaux qui les transportent jusqu'à un organe situé dans le cerveau pour les coaques, dans le coeur pour d'autres et qui se nomme le "sensorium commune". (La doctrine de la spécificité sensorielle est admise puisque chaque sens a sa voie). Les objets extérieurs émettent une effluve qui traverse l'air ambiant et vient emprunter les voies sensorielles. C'est ce "pneuma" qui arrive jusqu'au sensorium commune.

- Le schéma de la sensation, grossier et souvent faux aboutit à une conclusion d'une haute portée philosophique, conclusion qui sera reprise au XVIIIème siècle par Locke et Condillac : Il n'y a pas de pensée sans sensation préalable.

> "Un être qui ne sentirait pas, ne pourrait absolument rien connaître, ni rien comprendre". (Aristote)

Faire de la sensation le support obligatoire de tout concept, de toute pensée, c'est une forme de matérialisme qui rejoint Démocrite.

C'est tout au moins, affirmer que la divinité quelle qu'elle soit n'intervient pas directement sur la pensée de l'homme, donc qu'il n'y a pas "d'Idées" transcendantes à l'homme. C'est nier Platon avant la lettre .....

Il semble que la divinité d'Hippocrate soit la même que celle de Thalès : Une nature, à la fois intelligente et inconsciente, une force qui, sans juger les hommes fait au mieux les choses sans les avoir apprises et sans savoir qu'elle les fait.

> "La nature est le médecin des maladies. Elle trouve par elle-même les moyens et non par intelligence. Sans instruction et sans savoir elle fait ce qu'il convient".
>
> (1er livre des Epidémies)

N'est-ce pas précisément ce que l'on observe dans la formation des cals osseux que le chirurgien ne fait que guider, dans la cicatrisation des plaies que l'on ne fait que hâter par l'antiseptie et le rapprochement des bords, dans la réaction inflammatoire ou dans la fameuse réaction d'alarme de SELYE.

Au Vème siècle avant J.C., aux Indes, Bouddha décrivait la même force de vie aveugle et bienfaisante en la désignant sous le nom de "Tao"....

oOo

Dès lors que la divinité est aveugle, ne punit pas les hommes, on ne peut retrouver de notions morales transcendantes à l'homme. La nécessité d'un humanisme se fait sentir de façon aiguë, et la loi doit être : C'est le sens des traités déontologiques d'Hippocrate. Il a écrit, plus qu'aucun médecin, sur la morale médicale et, par delà les siècles, cette éthique nous est parvenue, toujours actuelle. Morale, humaine, édictée par l'homme pour l'homme et dans aucun texte à tendance éthique on ne peut déceler d'allusion à la divinité.

Il est vrai que le plus célèbre de ces écrits, Le Serment, commence par une invocation à Apollon, Esculape, Hygie et Panacée. Mais Le Serment, conservé dans la collection hippocratique semble bien être très antérieur au Vème siècle et il est plus que probable qu'il a été adopté par l'Ecole de Cos et que nul n'a osé changer les termes de ce texte vénérable.

Quoiqu'il en soit, Le Serment exprime, en un condensé saisissant, une morale médicale de haute tenue :

> "Je jure, par Apollon médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivant :
>
> Je mettrai mon maître en médecine au même rang que les auteurs de mes jours, je partagerai avec lui mon avoir, et dans la nécessité, je pourvoirai à ses besoins. Je tiendrai ses enfants pour des frères et, s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement.
>
> Je ferai part des préceptes à mes fils, à ceux de mon maître et aux disciples liés par un engagement et un serment suivant la loi médicale, mais à nul autre.

Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice.

Je ne remettrai à personne du poison si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une telle suggestion. Semblablement je ne remettrai à aucune femme un pessaire abortif.

Je passerai ma vie et exercerai mon art dans l'innocence et la pureté.

Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille même sur ceux qui souffrent de la pierre ; je la laisserai aux gens qui s'en occupent.

Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves.

Quoi que je voie ou entende dans la société pendant l'exercice ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui ne doit jamais être divulgué, le regardant comme un secret.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes. Si je le viole et que je me parjure puisse-je avoir un sort contraire".

Tout a été dit, comme commentaires, sur Le Serment. Contentons-nous d'admirer l'admirable densité de ce texte qui résume en quelques lignes, un code de déontologie. La morale élevée qui y est prescrite a encore cours de nos jours .....

Il est d'autres écrits ("Du Médecin", "De la Bienséance") qui représentent plus des guides pour bien réussir et prodiguent des conseils raisonnables pour celui qui veut conquérir et garder une large clientèle : Mais ces remarques ne sont jamais déplacées ni indécentes et l'intérêt du malade est toujours respecté.

Il reste enfin un point essentiel à souligner : Il est un préjugé profondément enraciné selon lequel l'amour du prochain serait une création

chrétienne. Rien n'est plus faux et dans "Les Préceptes" l'auteur hippocratique (sans doute postérieur au Maître de Cos) fait montre d'une charité qui, pour être païenne, n'en est pas moins admirable.

> "Y-a-t-il lieu de secourir un homme étranger ou pauvre ? C'est de telles gens qu'il faut surtout aider".

Dans toute la collection, on ne retrouve aucune allusion à la différence de condition entre l'homme libre et l'esclave : Tout homme a droit aux soins et à la sollicitude du médecin et dans le Vème livre des Epidémies, A. Bonnard a constaté que :

> "Sur cent malades, dix-neuf et peut-être davantage (il est souvent difficile d'en décider) sont assurément des esclaves (douze du sexe masculin, sept femmes). Plusieurs ont été soignés à Larissa de Thessalie durant le séjour assez long qu'y fit le médecin périodeute qui rédige le livre V. Tous paraissent avoir bénéficié de soins vigilants et souvent prolongés".

C'est l'époque où Platon, philosophe "idéaliste" insiste sur l'intérêt du maître à bien traiter son esclave car celui-ci n'est qu'une simple "brute" et il ne faut pas que cette brute se révolte contre une condition servile qui, selon l'élève de Socrate, résulte d'une inégalité naturelle. Aristote dira, assimilant l'esclave à l'outil de travail :

> "De l'outil il faut prendre soin dans la mesure qui convient à l'ouvrage".

A la philosophie "idéaliste" de Platon et d'Aristote, on ne peut s'empêcher de préférer l'humanisme athée des auteurs hippocratiques pour qui "Là où est l'amour des hommes est aussi l'amour de l'art".

ooOoo

- CHAPITRE II -

DE LA CITE A L'EMPIRE

I - L'AGONIE DU MONDE DES CITES

La civilisation du monde des Cités ne survécut pas au "siècle de Périclès" : Athènes et Sparte, les deux villes les plus puissantes du monde grec entrèrent en conflit et ce fut une guerre effroyable de vingt-sept ans (431 - 404) qui aboutit à la capitulation d'Athènes : La ville dut abattre ses fortifications, livrer presque toute sa flotte et devenir l'alliée de Sparte. La paix ne fut pas acquise pour autant : Pendant qu'Agésilas, le roi boiteux, commençait la conquête de l'Empire Perse dont l'expédition des Dix Mille avait révélé la fragilité, une coalition se forma en Grèce contre Sparte : Thèbes et Athènes s'étaient liguées pour abattre leur rivale. Les Spartiates, menacés de partout, décidèrent d'offrir la paix aux Perses et ce fut le traité d'Antalcidas par lequel Sparte reconnaissait la suzeraineté Perse sur les villes grecques d'Asie (387) : Les divisions des Hellènes avaient abouti à la perte du bénéfice des guerres médiques .....

La suprématie de Sparte en Grèce ne dura guère : En 362, Epaminondas réussit à écraser l'armée spartiate réputée invincible. Le chef thébain fut mortellement blessé en pleine victoire et personne ne put cueillir les fruits de ses succès. Thèbes avait détrôné Sparte sans prendre sa place .....

Les villes grecques, épuisées par ces longues luttes, se trouvaient à la merci d'un prince barbare, Philippe de Macédoine .....

oOo

Philippe devint roi de Macédoine en 360 : Sa culture grecque n'empêchait pas les Athéniens de le considérer comme un barbare, et dans toute son existence, on pourra retrouver ce contraste entre le Grec cultivé, raffiné même, et le barbare impulsif et violent. Emmené comme otage à Thèbes, le prince macédonien y apprit l'art militaire, les lettres et la philosophie. Il attira auprès de lui des artistes et des poètes et voulut qu'Alexandre fut élevé par Aristote. Devant les Athéniens, il se présente comme un "philhellene convaincu" et sut faire illusion. On raconte que sa puissance de séduction était telle que Démosthène fut pris sous le charme, Démosthène lui-même. Mais Philippe fut aussi et avant tout un macédonien : Impulsif, violent, d'une bravoure folle dans le combat, il était rusé dans la diplomatie. Il savait à merveille duper ses adversaires et son mépris pour les hommes lui enseigna le pouvoir de la corruption "Aucune ville ne résiste devant un mulet chargé d'or", disait-il. Cet esprit cultivé régnait sur un peuple de paysans rudes et avait à sa disposition une noblesse mal dégrossie. A sa Cour de Pella, il tolérait des usages ancestraux assez étranges : Celui qui n'avait pas tué un sanglier de sa main ne pouvait s'asseoir à la table du roi. Celui qui n'avait pas abattu d'ennemi à la guerre portait autour de la taille une cordelette le désignant au mépris de ses pairs.

Dès son arrivée au pouvoir, le roi de Macédoine convoite la Grèce et il comprend que l'on ne possède pas la Grèce sans Athènes. Mais, loin de s'attaquer directement à la ville, ce qui n'était guère dans son caractère de rusé diplomate, Philippe décide d'affaiblir Athènes en s'attaquant à ses vassaux : Il se tourne donc vers la Thrace et la région des Détroits qui, comme l'écrit A. Bonnard, "n'assurent pas seulement la respiration d'Athènes, mais sont devenues les gages de sa grandeur .....".

Alors devant Philippe se dresse Démosthène défenseur de la liberté Athénienne, Démosthène qui a compris le but du roi de Macédoine, seul d'entre

les Grecs : Ses premiers discours avaient fait rire ou s'irriter ses auditeurs. Il devient bientôt l'un des orateurs les plus écoutés de l'assemblée, malgré sa disgrâce physique (il était chétif), son souffle court, ses tics, son défaut de prononciation qu'il réussit à corriger.

Pendant 10 ans, Démosthène dénonce avec clairvoyance l'ambition effrennée du roi de Macédoine, désignant en lui le liquidateur du monde des Cités, le futur maître de la Grèce enfin unie, mais sous son sceptre. La guerre n'était pas, habituellement, ouvertement déclarée entre Athènes et la Macédoine : Mais Démosthène s'emploie à mettre à jour la ruse de Philippe qui utilise la paix comme machine de guerre. En 341, dans l'un de ses discours contre Philippe, il s'écrie devant l'assemblée :

> "Considérer comme un état de paix une situation qui permettra à cet homme, une fois qu'il aura mis la main sur tout le reste, de venir nous attaquer chez nous, c'est de la folie ; de plus, c'est ne parler que d'une moitié de paix : La paix que nous lui consentons, mais non pas celle qu'il nous laisse".

Mais l'auteur des Philippiques ne réussit pas à "guérir les oreilles des Athéniens".

En 338, Philippe sent que le fruit grec est mûr et décide brusquement de marcher sur l'Attique : Affolement à Athènes qui sent enfin le danger lorsqu'il est à sa porte. Dans un suprême effort, Démosthène rassemble les courages et propose de demander l'alliance de Thèbes, ennemie traditionnelle d'Athènes : On le croit. On le délègue de toute urgence à Thèbes. Il s'y rencontre avec les ambassadeurs de Philippe venus offrir le partage du butin si les Thébains donnent le passage aux armées macédoniennes. (Philippe esprit réaliste, a toujours préféré acheter que conquérir une ville .....). L'éloquence de l'Athénien met en échec la diplomatie de Philippe et Thèbes entre dans l'alliance Athénienne.

Mais il est trop tard : Le choc de l'impérialisme de Philippe et du défenseur de la démocratie Athénienne se produit en 338 : Le désastre de Cheronée marque la fin du monde des Cités : Les troupes alliées sont écrasées, le 1er Septembre 338, par la cavalerie macédonienne que commandait Alexandre, fils de Philippe.

II - ALEXANDRE ET LE MIRAGE DE LA FRATERNITE

> "L'ancien monde hellénique se mourait dans l'effondrement de la Cité. Alexandre n'a pas tenté, comme Platon, comme Aristote et d'autres de restaurer les vieilles structures chargées de gloire, réparant tant bien que mal l'habit devenu trop étroit. D'un seul coup son action, non dénuée de réflexion a créé pour ses successeurs une nouvelle façon de rassembler les hommes et de gouverner les communautés : C'est l'état moderne avec son Prince".
>
> (A. Bonnard)

Si, comme on le verra, Platon constitue un tournant dans la forme et les buts de la pensée antique, Alexandre réalise une véritable révolution politique : Par lui, le monde antique passe de la Cité à l'Empire .....

Il n'avait que vingt ans à la mort de son père : Il prétendit conquérir le monde connu et ne fut arrêté dans son avance que par la terreur superstitieuse de ses soldats.

A ce génie impétueux auquel rien ni personne ne pouvait résister, le monde démocratique des Cités grecques ne put survivre : En quelques années un petit roitelet d'un pays barbare devenait le maître absolu du monde méditerranéen oriental et du proche Orient. Quels furent les moyens d'Alexandre ? Ridiculement faibles en face de ceux de Darius III : Trente mille fantassins et cinq mille cavaliers dont les mille huit cents nobles macédoniens qui, commandés par Alexandre en personne, décidèrent souvent du sort de la bataille. Le Grand Roi disposait d'armées immenses (selon Arrien, il aurait réussi à réunir six cent mille hommes !). Mais que signifie le rapport des forces en présence ? Cette longue campagne ne fut que le duel de deux hommes : Darius III d'une part, homme de grande valeur certes, courageux, mais dont le royaume se désagrégeait. Les Satrapes étaient devenus de véritables rois dans leur gouvernement et tombaient promptement dans la trahison si leur intérêt les y poussait. Le Grand Roi, ébranlé par la défaite du Granique, rassemblait ses forces sans plus croire à la victoire et ne fournissait son énergie que par sursauts désespérés. En face de ce prince décadent, Alexandre, sa force résidait dans la certitude de vaincre. Le prince macédonien n'était

qu'une volonté tendue vers un but. De cette fureur de conquérir naquit, sur les cendres des Cités, l'Empire .... C'est l'Empire qui va dominer l'histoire du monde antique après le règne d'Alexandre : Le but de chacun des généraux, à la mort de leur maître, fut de reconstituer la puissance du descendant d'Achille et certains réussiront à créer une dynastie durable : Séleucus en particulier, mais surtout Ptolémée dont le dernier descendant Cléopâtre, s'effondrera sous les coups d'une autre volonté impérialiste, celle de César.

Outre cette nouvelle forme de pensée politique, Alexandre a tenté d'apporter au monde de son temps la fraternité : Ce prince macédonien qui n'était qu'un barbare pour les Athéniens, a voulu absorber les peuples conquis par lui. Pour cela il confirma souvent certains Satrapes dans leurs gouvernements. Il épousa la fille de l'un d'eux. Il prit les coutumes perses, s'habilla comme le Grand Roi et voulut que ses compagnons agissent comme lui. C'est ainsi que Clitos le Noir, qui ne comprenait pas le dessein de son maître, encourut la colère du roi, qui le perça d'une lance.

De cette soif de conquête associée à la volonté de considérer les peuples égaux entre eux, devait naître le fait le plus important peut-être de l'épopée d'Alexandre : La rencontre du monde Grec et du monde d'Extrême-Orient, c'est à dire de deux humanismes : Celui de Socrate et celui de Câkya-Monni qui devait devenir le sage par excellence, le Bouddha. "Ainsi se frolèrent aux Indes, lors du passage d'Alexandre, la sagesse grecque et la sagesse hindoue" (André Bonnard).

On retrouvera enfin l'influence de cet état moderne inventé par Alexandre le Grand dans les destinées des grands maîtres de la médecine d'Alexandrie : Alors qu'Hippocrate était un chercheur rigoureusement indépendant de toute autorité politique, Hérophile et Erasistrate seront des savants appointés par l'Etat, au service des Ptolémées.

oOo

III - PLATON ET L'ORIENTATION NOUVELLE DE LA PENSEE ANTIQUE

Avec Platon se manifeste, pour la première fois dans le monde grec cette inquiétante résurgence du mysticisme qui devait aboutir à la stérilisation de l'esprit scientifique au Moyen-Age.

Pour Protagoras "L'homme est la mesure de toutes choses" et ne peut rien savoir qu'humainement. Cette position n'est pas différente de celle de Démocrite ou d'Hippocrate qui refusent l'existence de choses ou d'essences transcendantes à l'homme. Ce matérialisme scientifique va subir avec Platon des assauts vigoureux dont l'élève de Socrate sortira vainqueur.

Pour Platon, ce qui est humain, ce qui est perçu par les sens de l'homme est faux et ce poète philosophe donne, pour exprimer sa pensée, la célèbre allégorie de la caverne :

Imaginons une caverne profonde dans laquelle les hommes sont enchaînés, le dos à la lumière de telle sorte qu'ils n'aperçoivent que la paroi du fond de la grotte. Une source lumineuse située hors de la caverne projette une tache de lumière sur le mur que contemplent les hommes : Des objets passent devant la source de lumière de telle sorte que leurs ombres se projettent sur le fond de la caverne. Que voient les prisonniers ? Ils voient se profiler et défiler comme sur un écran les seules ombres des objets réels. Pour les prisonniers, ces ombres constituent les seules choses réelles. Et pourtant, ce ne sont que des apparences, déformées et sans couleur, sans volume, de la réalité. Qu'entendent ces prisonniers ? Un écho des sons et des voix réels. Mais la vérité leur échappe.

Pourtant, supposons que l'on délivre un de ces malheureux prisonniers, il sera d'abord ébloui par la lumière puis, ses sens s'accoutument à la réalité, il verra non plus les ombres mais les objets réels, non plus l'apparence mais l'essence des choses. Il cessera de prendre le phénomène pour l'être. Il reviendra vers ses anciens compagnons d'infortune pour enseigner ce qu'il a vu, et pour les pousser sur "ce chemin rude et escarpé" par lequel il a atteint la connaissance des réalités. Mais qui le croira ? On se moquera de lui et peut-être ses anciens compagnons s'empareront-ils de lui pour le mettre à mort, sort qui fut réservé à Socrate .....

Voilà, très sommairement l'allégorie dans laquelle le poète philosophe résume la connaissance du monde et de la réalité. Comment faut-il, à la lumière des autres textes de Platon, interpréter ce mythe poétique ?

Tout d'abord, le sentier rude et rocailleux qui conduit le prisonnier hors de la caverne n'est autre que la méditation philosophique : Loin de se fier au témoignage des sens, Platon veut que la vérité vienne de la partie la plus élevée de notre âme, la raison, qui nous permettra de déceler, après de longs efforts, l'essence sous l'apparence. Cette dialectique platonicienne nous amènera à connaître les modèles, les formes parfaites, à l'image desquels sont faites les choses sensibles que nous prenons pour des réalités.

Ces formes parfaites échappant à nos sens sont les "Essences" ou "Idées" et constituent la clef de voûte de la pensée platonicienne. Il ne s'agit pas de constructions de notre imagination, de concepts mais bien de réalités transcendantes à l'homme, êtres parfaits, non créés et éternels, inaltérables, accessibles échelon par échelon à la connaissance dialectique. Ainsi l'âme contemple les Idées de la même manière que, dans la théologie chrétienne, les élus, après leur mort, contemplent la face divine.

Loin de penser comme ses prédécesseurs que "la vie est un pont jeté entre le néant et le néant", Platon imagine une vie éternelle antérieure et postérieure à la courte illusion terrestre. Dans sa vie antérieure, l'âme a eu le privilège de vivre en présence de ces êtres célestes avant de tomber dans le tombeau qu'est le corps ignorant et périssable.

On commence ainsi à percevoir la révolution que constitue, au coeur de la pensée antique, la philosophie platonicienne. Pour Démocrite la seule réalité était la matière, divisée en atomes et inséparable de l'énergie : Tout le reste n'était que concepts de philosophe. Pour Platon, il faut distinguer nettement la matière et l'Esprit. La matière, c'est le monde sensible, c'est le corps de l'homme, entachée de multiples imperfections. L'Esprit c'est le monde des Essences, des Idées, monde des Formes Idéales, seule réalité. Ce dualisme de l'Esprit et de la Matière est nouveau : Tout au plus pouvait-on le retrouver chez les Pythagoriciens ..... Mais il aura la vie dure et subsiste encore de nos jours pour nombre de penseurs. C'est cette

pensée dualiste qui fait de Platon le philosophe pré-chrétien par excellence : Repris par Plotin puis St. Augustin, il sera le fond même de la théologie chrétienne médiévale.

Dans une autre allégorie, cette parenté apparaît à l'évidence ; on la retrouve dans le Phèdre :

Les Idées résident au-dessus de la voûte céleste qui limite le monde : Dans cette voûte s'ouvre un passage qui conduit dans "l'au-delà" du monde et les âmes qui franchissent cette ouverture peuvent contempler les Essences et s'en nourrir. Toutes les âmes, celles des dieux comme celles des hommes sont comme des chars attelés de deux chevaux ailés. Ceux des dieux sont de bons chevaux. Ceux des hommes représentent le bien et le mal : En effet, l'un est blanc, épris de gloire, de vertu, de vérité. Il représente nos instincts nobles, notre effort vers ce qui est beau et bien. L'autre cheval est inélégant, noir, laid : Il a le goût de la violence et obéit mal à la raison. Il figure nos passions les plus basses, celles qui nous entraînent à l'injustice, à la violence, au mal enfin. Le cocher de cet attelage symbolique, c'est la partie la plus élevée de notre âme, la raison qui doit guider le char vers les régions célestes où se tiennent les Idées éternelles. Lisons un passage du Phèdre :

> "Chaque fois que le cortège s'élève pour aller participer au banquet divin, il faut passer à travers des régions escarpées qui mènent au plus haut point de la voûte céleste. Toujours en équilibre, les chars des dieux, faciles à diriger, y accèdent sans effort. Ceux qui les suivent, par contre, ne gravissent l'espace qu'avec peine. Le coursier doué d'une nature rétive alourdit l'attelage et tire vers la terre le cocher qui n'a pas pris soin de le dresser. Là est la dure épreuve, là est la joute suprême qui s'offre à l'âme de l'homme. Les âmes qui reçoivent le nom d'immortelles, parvenues au sommet du ciel, passent de l'autre côté de la voûte et se dressent alors sur le dos même du ciel. Et tandis qu'elles y demeurent, la révolution céleste les emporte et elles contemplent les réalités qui sont au-delà du ciel".

Mais, nombreuses sont les âmes qui échouent dans cette difficile conquête de l'absolu. Ayant aperçu un instant la Vérité, la Beauté, la Sagesse, la Justice, véritables elles retombent, entraînées par le mauvais coursier et à l'issue de cette chute, entrent dans le tombeau d'un corps humain : c'est la naissance. Mais l'âme emprisonnée se souvient de ce qu'elle a vu :

> "L'homme, en effet, qui aperçoit la beauté sur la terre se ressouvient de la beauté véritable. Son âme prend alors des ailes et brûle de s'envoler vers les hauteurs. Dans son impuissance, elle lève, comme l'oiseau, ses regards vers le ciel ; et, négligeant les soins d'ici-bas, elle se fait accuser de folie, mais ce transport qui l'élève est le plus beau des délires. Toute âme d'homme a donc, par nature, contemplé les Essences. Autrement elle ne serait point entrée dans le corps d'un homme".

Cette distinction rigoureuse de l'esprit et de la matière, cette opposition entre le corps et l'âme, ces images répétées où le corps est représenté comme le tombeau de l'âme, le mythe de la chute de l'homme qui aboutit à l'incarnation ..... ne croirait-on pas lire un auteur chrétien ? On retrouve même dans le Gorgias le mythe du jugement dernier où Platon affirme sa foi dans la justice divine qui châtie le coupable et récompense l'âme du juste :

> "Lors donc que les morts comparaissent devant leur juge, par exemple ceux d'Asie devant Rhadamante, celui-ci les faisant approcher examine l'âme de chacun, sans savoir de qui elle est. Et souvent, mettant la main sur le Grand Roi ou quelque autre prince ou potentat, il constate qu'il n'y a rien de sain dans son âme ; il la voit toute lacérée et balafrée de parjures et d'injustices, gravée en elle comme au fer chaud par les actes de sa vie ; il voit que tout y est tordu par le mensonge et par la vanité et que rien n'y a poussé droit, parce qu'elle a grandi hors de la vérité. Et qu'enfin la licence, la débauche, l'orgueil et l'incontinence l'ont remplie d'une monstrueuse laideur. Sitôt vue, il l'envoie à la prison ignominieuse où elle aura à subir les châtiments appropriés.....
> .....

D'autres fois, voyant une âme qui a vécu saintement et dans la vérité, âme d'un simple citoyen ou de tout autre, mais surtout si je ne me trompe, âme d'un philosophe uniquement occupé de son office propre, et qui durant sa vie ne s'est pas dépensé en vaines agitations, Rhadamante en admire la beauté et l'envoie aux îles des Bienheureux. Eaque en fait autant de son côté. Tous deux jugent, une baguette en main. Seul Minos, qui surveille les jugements a un sceptre d'or, comme l'Ulysse d'Homère l'a vu, "un sceptre d'or en main rendant la justice aux morts". Pour ma part, j'ajoute foi à ces récits et je m'étudie à paraître devant le juge avec une âme irréprochable. Dédaigneux des honneurs que prisent la plupart des hommes, je ne vise qu'à la vérité et je veux employer toutes mes forces à vivre en homme de bien et à mourir de même lorsque mon heure sera venue".

Ce texte est remarquable à plus d'un égard. Plus qu'un autre, sans doute, il exprime ce tournant de la pensée antique sous l'influence de Platon. Avant le poète philosophe, la pensée antique n'était guère dirigée vers la mort : La pensée d'un Thalès, d'un Démocrite, d'un Hippocrate surtout, était fondamentalement humaniste. La divinité était, pour ces auteurs pré-socratiques, une sorte de force aveugle à laquelle l'homme ne devait aucun compte, qui ne jugeait pas l'homme ..... L'homme était préoccupé de l'homme et non d'une hypothétique vie supra-terrestre.

Avec Platon, la divinité devient créatrice consciente du monde (par l'intermédiaire d'un démiurge) et l'homme comparaît, à sa mort, devant un juge qui apprécie ses mérites terrestres et décide de son sort dans la vie éternelle. Ces âmes pures de Platon que Rhadamante envoie à l'île des Bienheureux et admet à la contemplation des Idées, on les retrouve dans la théologie chrétienne : Ce sont les élus qui sont placés à la droite du Père et goûtent le privilège de contempler la Face divine.

Lorsqu'on lit cette opposition entre le prince terrestre qui est châtié pour sa vie de débauche, et le simple citoyen récompensé pour sa pureté on se croit en présence d'un texte chrétien : "Les premiers seront les derniers, les derniers seront les premiers". Et ce "philosophe uniquement

préoccupé de son office propre et qui durant sa vie ne s'est point dispersé en vaines agitations", ne préfigure-t-il pas ces religieux chrétiens qui consacrent leur vie terrestre au service de Dieu ?

L'immortalité de l'âme est présentée par Platon avec une assurance tranquille. Avec un long acharnement il cherche à prouver ce à quoi il croit : Il en donne de multiples preuves ..... La multiplicité même de ces preuves avancées devrait nous conduire au doute et il semble bien que Platon ne se soit guère convaincu lui-même. Il affirme sa foi (encore un mot chrétien !) dans la 7ème lettre :

> "Il faut ajouter foi à cette ancienne et sainte doctrine que l'âme est immortelle, qu'après sa séparation d'avec le corps elle trouve des juges et des châtiments sévères et que, par conséquent c'est un moindre mal pour nous de souffrir les plus grandes injustices que de les commettre".

Pascal dira :

> "Dieu sensible à l'âme et non à la raison".

C'est le même Pascal qui écrira :

> "Platon pour disposer au christianisme".

Comment s'en étonner si l'on se souvient que le fameux pari de l'ascète de Port-Royal a été exprimé avant lui par Platon. Parlant de l'immortalité et du jugement dernier, le philosophe écrit :

> "La chose vaut la peine qu'on hasarde d'y croire. C'est une chance qu'il est beau de courir, c'est une espérance dont il faut s'enchanter soi-même".

Voilà bien la première étape du christianisme ! Avec Platon se trouve planté le premier jalon d'une pensée qui ne sera désignée sous le vocable de "chrétienne" que plusieurs siècles plus tard. Mais c'est le même esprit mystique qui anime Platon et qui animera plus tard Plotin puis St. Augustin.

Transformation profonde : La croyance à l'immortalité de l'âme, la pensée platonicienne en général, trouveront un écho dans les coeurs de ces

hommes désemparés des siècles pré-chrétiens. C'est une consolation efficace à laquelle va s'accrocher le désespoir de l'homme qui ne croit plus en lui-même. La même situation politique qui aboutit à l'impérialisme d'Alexandre, conduit l'homme grec du IVème siècle à croire à son éternité par ce qu'il ne pense plus trouver sur terre ce qu'il était en droit d'y espérer. L'humanisme athée de Démocrite s'effondre sous les coups de la guerre et de ses atrocités, de la crise économique entretenue par l'esclavage .....

L'un des jugements les plus éclairés sur Platon en particulier et les philosophes en général, a été énoncé par Valéry et nous le donnons en conclusion :

> "De quel oeil lisons-nous les philosophes et qui les consulte avec l'espoir véritable d'y trouver autre chose qu'une jouissance ou un exercice de son esprit ? Quand nous nous mettons à les lire, n'est-ce pas avec le sentiment que nous nous soumettons pour quelque durée aux règles d'un beau jeu ? Qu'en serait-il de ces chefs-d'oeuvre d'une discipline invérifiable sans cette convention que nous acceptons pour l'amour d'un plaisir sévère ? Si l'on réfute un Platon, un Spinoza, ne restera-t-il donc rien de leurs étonnantes constructions ? Il n'en reste absolument rien, s'il n'en reste des oeuvres d'art".

Avec Platon, on s'éloigne, et pour de longs siècles, de ce savoir, "exigible en or" qui doit être "la description ou la recette d'un pouvoir vérifiable". On retrouvera Platon dans la trame de tous les écrits de Galien, sous forme d'un finalisme déiste impénitent.

IV - L'ECOLE D'ALEXANDRIE

Entre la mort d'Hippocrate et le début de la grande Ecole d'Alexandrie, un siècle à peine s'est écoulé, un siècle au cours duquel la médecine grecque commence à décliner. Certes, l'absence de personnalités médicales marquantes peut être retenue à l'origine de cette décadence : On ne retrouve en effet comme noms dignes d'être retenus, que Praxagore de Cos et Chrysippe de Cnide qui furent les maîtres d'Hérophile et d'Erasistrate et ne sont

pratiquement connus que pour ce fait ..... Mais il faut aussi incriminer les remous politiques violents qui ont marqué la fin du monde des Cités et abouti à la défaite et à l'asservissement de la Grèce de Périclès.

Lorsque, à 33 ans, Alexandre mourut, il laissait en 323 un Empire qui ne vivait que par lui : "Le colosse aux pieds d'argile" se désagrégea bientôt et fut l'objet d'un partage entre les différents généraux qui avaient secondé Alexandre dans son aventure de conquête. La prédiction du fils de Philippe à ses seconds : "Vous célébrerez mes funérailles dans le sang" se réalisa et il fallut vingt années de guerre pour que s'installât une sorte de stabilité qui était un ordre nouveau.

Alexandre avait créé une nouvelle forme de gouvernement qui n'était rien moins que l'état moderne dont rêvait Machiavel et que tenta de réaliser César Borgia : Etat où le gouvernement est le "fait du Prince", où l'autorité appartient à celui qui a su ou a pu la saisir. La force repose sur l'armée qui n'est plus, comme autrefois un bouclier levé contre un péril étranger, mais une force permanente qui préfigure les prétoriens des Césars. Les décisions du Prince sont exécutées par "un grand nombre de fonctionnaires qui vaquent à l'administration compliquée, méticuleuse et tracassière de l'état" (A. Bonnard). Mais le fait le plus frappant de cette époque nouvelle est l'effacement du peuple qui ne représente plus rien qu'une foule de sujets. La démocratie est morte sous les coups successifs d'Alexandre puis de ses successeurs, les Séleucides, les Lagides et d'autres encore dont la carrière sera plus brève.

Ptolémée, fils de Lagôs (d'où le nom de sa dynastie) fut le premier, à la mort d'Alexandre à poser la difficile question de la succession et à proposer la seule solution possible : Le démembrement de l'Empire. Il faudra vingt ans de guerres meurtrières (la guerre des "diadoques") pour que le projet de Ptolémée prit corps et entrât dans les faits ; vingt ans pendant lesquels, Ptolémée, roi d'Egypte, mit tout en oeuvre pour éviter la restauration (bien hypothétique d'ailleurs !) de l'Empire et pour maintenir, entre les états issus du partage des conquêtes d'Alexandre, un équilibre qui fut favorable à l'Egypte.

Que deviennent les penseurs, les savants, les artistes dans cette nouvelle forme d'Etat ? Eux qui sont habituellement des isolés, des individualistes même, peuvent-ils échapper à cette rigidité nouvelle des structures sociales ? En fait, leur existence va dépendre étroitement du bon vouloir du Prince qui les utilisera à servir sa gloire ..... Ptolémée Ier, dit Soter, (c'est à dire le sauveur) le comprit fort bien : Ce parvenu intelligent voulut que sa capitale, Alexandrie, prit la succession d'Athènes dans le monde de la pensée et entreprit d'arracher son hégémonie à la cité de Socrate : La fondation du Musée est bien caractéristique de la nouvelle forme de pensée politique. Il n'est pas question de laisser faire le hasard et l'initiative personnelle, comme ce fut le cas pour Athènes à l'époque du "miracle grec". Ptolémée prit les choses en mains et commença à solliciter les chefs des écoles philosophiques de l'époque. Auprès des philosophes, l'initiative de l'état Egyptien aboutit à un échec piteux. Les représentants des grandes Ecoles : Stoïcisme, cynisme, épicurisme se dérobèrent et la prééminence de la pensée philosophique restera à Athènes jusqu'à la fin de l'Antiquité.

Un philosophe péripatéticien, élève de Théophraste, disciple d'Aristote, accepta pourtant les offres avantageuses de Ptolémée : Démétrios de Phalère. Le roi d'Egypte lui accorda sa confiance et lui délégua ses pouvoirs pour faire d'Alexandrie la capitale intellectuelle du monde méditerranéen. Démétrios reprit une vieille idée datant de Pythagore, qui était de créer une maison recevant des penseurs de toutes les disciplines et uniquement consacrée au culte de la pensée. Les confréries pythagoriciennes où l'on pratiquait "le culte des muses" s'appelaient des musées. Démétrios, soutenu par Ptolémée, entreprit de fonder le "Musée d'Alexandrie".

Celui-ci représente la première Université : Ce que l'on connaît du bâtiment d'après les écrivains anciens, permet d'imaginer un immense centre culturel comportant des salles de cours et de travail, des chambres pour les pensionnaires du Musée qui y enseignaient, une salle commune pour les repas, un observatoire, des collections de plantes et d'animaux dans les jardins, réunies par Ptolémée Philadelphe, passionné des choses de la nature, des salles de dissection enfin où, pour la première fois, avec l'autorisation des souverains lagides, on osa disséquer le corps humain. Dans ce cadre

vivaient quelques rares philosophes, des poètes, des savants de toutes disciplines : ils poursuivaient leurs travaux en paix, à l'abri du besoin et de la nécessité de monnayer leur enseignement, grâce à la pension qui leur était versée par l'état.

L'instrument de travail essentiel de tous ces penseurs, la gloire du Musée aussi, fut la bibliothèque d'Alexandrie. Sous l'impulsion des deux premiers Ptolémée surtout, (mais leur oeuvre fut poursuivie par leurs successeurs) la plus grande bibliothèque du monde fut constituée. La petite histoire rapporte que Ptolémée Ier payait certaines oeuvres, leur poids en or. Ptolémée III Evergète emprunta à Athènes, sous couvert d'une caution fabuleuse, l'exemplaire officiel des Tragiques copié à Athènes au IVème siècle et contenant les oeuvres complètes des grands poètes tragiques Athéniens : Puis il abandonna la caution et conserva l'exemplaire ..... Ainsi, par diverses méthodes, la bibliothèque du Musée en vint à réunir toute la pensée grecque d'avant Alexandre : En outre, elle s'augmentait de jour en jour par les oeuvres des auteurs contemporains, toutes déposées au Musée : Cette production était parfois morne et l'on cite le cas de ce philosophe nommé Didyme qui ne composa pas moins de trois mille cinq cents volumes de commentaires. Cette littérature quantitative est peut-être un des meilleurs signes du "déclin" de la pensée grecque.

Quoiqu'il en soit, à la fin du règne de Ptolémée II Philadelphe, la bibliothèque contenait quatre cent mille volumes en comptant les doubles, quatre vingt dix mille sans les compter. En 47 avant notre ère, lors de la venue de César, on comptait sept cent mille volumes. Cet instrument de travail prodigieux, qui aurait ravi l'esprit encyclopédique d'Aristote, était à la disposition de trente ou quarante savants, uniquement préoccupés des choses de l'esprit, parmi lesquels les deux grands médecins alexandrins : Hérophile et Erasistrate.

oOo

La vie des deux grands alexandrins est mal connue : On sait qu'Hérophile et Erasistrate étaient contemporains, et qu'ils vécurent sous le règne de Ptolémée Ier Soter. Hérophile est né en Asie Mineure, dans la ville de Chalcédoine. Il eut pour maître, Praxagore de Cos dont la renommée égalait, à l'époque, celle d'Hippocrate. Erasistrate, probablement un peu plus jeune qu'Hérophile, est né à Cos et eut pour maître, Chrysippe de Cnide. Avant d'être professeur au Musée d'Alexandrie, il vécut et exerça longtemps la médecine à la Cour de Séleucus, roi de Syrie, un des lieutenants d'Alexandre. Souques rapporte à son sujet une anecdote classique : le fils de Séleucus, Antiochus, dépérissait d'une maladie lente sur laquelle la médecine était impuissante ; Erasistrate, demandé en consultation, sut découvrir un amour caché et, en étudiant les réactions neuro-végétatives d'Antiochus devant les femmes du palais, put affirmer que l'objet de cet amour était Stratonice, deuxième femme de Séleucus. Le roi, informé par le médecin, maria Stratonice et Antiochus et obtint ainsi la guérison de son fils. Tels sont les maigres faits certains concernant les deux grands maîtres d'Alexandrie.

L'Anatomie à Alexandrie

L'anatomie est née à Alexandrie : Hippocrate fut surtout un séméiologiste et n'a jamais disséqué le corps humain. L'ignorance d'Aristote en matière d'anatomie est aussi vaste que sa culture dans tous les autres domaines de l'esprit. Comment expliquer que, brutalement, soit apparue à Alexandrie cette nécessité de connaître le corps humain ?

Il existait, dans le monde Grec, un interdit religieux empêchant l'étude de l'anatomie : les morts étaient l'objet d'un culte comportant de nombreux rites. Parmi ceux-ci figurait la nécessité d'ensevelir le corps humain afin qu'il puisse accomplir le grand voyage vers l'au-delà. Etudier un corps en le disséquant, donc lui refuser une sépulture, représentait un sacrilège que nul n'osa commettre et l'on sait que lorsque Créon voulut punir son neveu Polynice, coupable de rébellion, il lui refusa la sépulture : c'est l'argument même de la tragédie de Sophocle, Antigone.

Cet interdit religieux existait pratiquement dans toutes les sociétés de l'Antiquité : en Egypte, même, on respectait le corps humain au point d'utiliser pour le conserver, l'artifice de l'embaumement.

Mais lorsque se fut accomplie la révolution d'Alexandre, lorsque le droit fut le fait d'un seul homme, lorsqu'enfin Ptolémée régna sur l'Egypte avec l'autorité d'un dictateur moderne, aucune tradition ne demeura suffisamment puissante pour contrebalancer l'autorité du prince. Ptolémée autorisa la dissection du corps humain sans qu'aucune puissance traditionnelle put l'en empêcher ..... En outre, dans un pays où l'on incisait le cadavre pour l'embaumer, il devait apparaître presque normal qu'un savant eut la curiosité d'examiner les viscères prélevés.

Comment l'idée d'examiner le corps de l'homme put-elle venir à l'esprit d'Hérophile et d'Erasistrate ? Même si l'on ne tient pas compte du génie personnel des deux grands savants, on peut évoquer plusieurs raisons : d'abord la disponibilité. Ces hommes entretenus royalement par l'état égyptien n'avaient pas à assurer leur subsistance : toute leur activité était naturellement tournée vers la recherche gratuite et ils avaient, plus que les Coaques, le temps de disséquer. Mais il y a plus : l'anatomie était l'étape logique de la médecine après les travaux des auteurs hippocratiques. Ces derniers avaient décrit, sans aucun effort de nosologie, les phénomènes pathologiques. Cette étape clinique étant acquise, plus ou moins complètement, mais au moins dans sa méthode, l'anatomie et la physiologie devaient éclore, très naturellement, pour tenter de retrouver les causes de ces symptômes si clairement décrits.

L'anatomie antique est essentiellement représentée par Hérophile. Erasistrate fut surtout un physiologiste, de même que le domaine d'Hippocrate était la clinique, celui de Galien, l'expérimentation. Les Alexandrins ont bénéficié d'un heureux concours de circonstances qui leur a ouvert la voie de la connaissance du corps humain. Ptolémée Ier Soter, avec l'autorité indiscutée du prince, leva l'interdiction de disséquer le cadavre humain, et protégea les études anatomiques des chercheurs du Musée. Il semble même, si l'on en croit Tertullien qui fut l'un des premiers pères de l'Eglise, que les deux premiers Lagides aient autorisé la vivisection humaine, pratiquée sur des criminels condamnés à mort.

"Cet Hérophile, ce médecin ou plutôt ce boucher, qui disséqua des milliers de corps humains pour interroger la nature, qui haît l'homme pour le connaître, en a-t-il exploré toutes les parties internes de façon à y voir clair ? Je ne sais, parce que la mort change ce qui a vécu, surtout quand ce n'est pas une mort naturelle, mais une mort survenue au milieu des artifices de la dissection".

(Tertullien, cité par Souques)

S'il est difficile d'affirmer l'existence de la vivisection humaine à Alexandrie sur un seul témoignage, il est incontestable que la dissection du cadavre humain fut pratiquée à Alexandrie. Celse, écrivain païen, l'atteste en critiquant la méthode :

"Il n'est pas nécessaire de pratiquer la dissection des morts car cette action, pour n'être pas cruelle, n'en est pas moins honteuse".

(Celse, cité par Souques)

Cette observation minutieuse de la nature par Hérophile, esprit méthodique et besogneux, a porté ses fruits et a permis la naissance d'une anatomie digne de ce nom : Jusqu'à Vésale, l'anatomie d'Hérophile, complétée par Erasistrate et surtout Galien, restera l'anatomie officielle.

Son étude du système circulatoire, bien que très influencée par la théorie Hippocratique du pneuma, l'a mené au seuil de la vérité que découvrira Harvey au début du XVIIème siècle. Hérophile établit une distinction claire entre veine et artère et reconnaît dans ces vaisseaux des conduits contenant du sang ; (pour Hippocrate les artères servaient de conduit au "pneuma"). Lorsqu'il désigne l'artère pulmonaire sous le nom de veine artérieuse il sous-entend clairement la distinction entre sang veineux et sang artériel. Enfin, Hérophile, auteur d'un manuel du pouls, reconnaît le rôle moteur du coeur à l'origine des pulsations et avance que la respiration s'opère aussi bien dans les poumons que dans les organes périphériques. On conçoit qu'il suffisait de peu de choses pour aboutir à un schéma véridique de la circulation.

Hérophile étudia avec précision le tube digestif : Il décrivit le duodénum (et lui donna son nom actuel), la glande hépatique (en précisant

que le foie n'était pas l'origine des veines comme le croyaient Aristote et Platon), les glandes salivaires, le pancréas. Il vit les chylifères sans pouvoir préciser leur rôle. Ses recherches portèrent enfin sur les organes génitaux féminins et masculins, l'oeil et ses enveloppes ..... et surtout sur l'anatomie du système nerveux.

Les anatomistes d'Alexandrie ne savent pas encore distinguer entre un nerf, un tendon, une aponévrose : Ils désignent le ligament rond de la hanche sous le nom de "neurone" ce qui établit bien la confusion et

> "Si l'on en croit Hérophile, il y a des nerfs du mouvement volontaire qui proviennent de l'encéphale et de la moëlle épinière, d'autres qui vont s'insérer, ceux d'un os sur un autre os, ceux d'un muscle sur un autre muscle, d'autres enfin qui attachent les articulations"
>
> (Souques)

Il faudra attendre le IVème siècle pour que Némésius distingue définitivement les tissus fibreux des nerfs en montrant que seuls ces derniers sont sensibles à la stimulation. Pourtant les travaux d'Hérophile, confirmés par ceux d'Erasistrate ont permis d'établir les origines cérébrales ou spinales des nerfs, leur trajet, leur terminaison et surtout leurs fonctions : C'est de l'Ecole d'Alexandrie que date la distinction entre nerfs moteurs et nerfs sensitifs. Ces derniers sont désignés sous le nom de "canaux" ainsi que l'atteste Galien :

> "Les nerfs qui vont du cerveau aux yeux, Hérophile les nomma "poroï" parce qu'ils présentent des cavités distinctes et reconnaissables où chemine l'esprit".

Tout en restant fidèle au pneuma hippocratique, l'anatomiste Alexandrin leur assigne des trajets anatomiques vérifiables par la dissection.

> "Soupçonnant, comme l'écrit Galien, dans les ventricules cérébraux la force qui commande la vie animale et la vie spirituelle",

Hérophile ouvre le cerveau et donne, pour la première fois, une description cohérente de l'organe : Il dissèque les ventricules latéraux où il reconnaît trois crones, le ventricule moyen et surtout le IVème ventricule qu'il appelle

ventricule du cervelet et dont il juge que c'est le plus important : Il donne, en particulier, une description minutieuse du plancher avec son sillon médian terminé en un renflement allongé en pointe qu'il appelle "calamus scriptorius". Ses dissections le conduisent enfin à décrire les méninges cérébrales (Pie-mère et dure-mère), et la vascularisation du cerveau, notamment les veines :

> "Au sommet de la tête, écrit Galien, se trouvent les duplicateurs de la dure-mère qui conduisent le sang dans une place vide, espèce de citerne qu'Hérophile nomme pressoir".

C'est encore sous ce nom que nous est enseigné ce confluent veineux.

Complétant l'étude du cerveau, l'étude de la moëlle : Hérophile établit qu'elle émane de l'encéphale et donne naissance aux nerfs périphériques.

Quant à Erasistrate, il fut plus physiologiste qu'anatomiste. Pourtant il a confirmé les découvertes d'Hérophile en anatomie nerveuse. En outre son étude de la circulation sanguine lui a permis d'approcher de très près de la découverte d'Harvey : Il établit l'origine périphérique des veines et affirme l'existence, en périphérie, d'une anastomose artério-veineuse. (Il faudra attendre Malpighi, au XVIIème siècle, pour que le système capillaire soit vu au microscope) :

> "Le système veineux naît où les artères, s'étant distribuées à tout le corps, ont leur commencement et il s'abouche dans le ventricule sanguin (ventricule droit). Le système artériel, de son côté, naît là où les veines commencent et il s'abouche dans le ventricule pneumatique du coeur (ventricule gauche)".

Malheureusement le schéma est faussé parce que, pour Erasistrate, les artères contiennent non du sang mais le "pneuma".

Ainsi, à Alexandrie, grâce à la rencontre de deux grands esprits et d'un souverain éclairé, l'anatomie est née. Pour Fallope, Hérophile est resté "l'Evangéliste de l'anatomie".

La physiologie à Alexandrie

La physiologie, à Alexandrie, ne fut certes pas l'affaire exclusive d'Erasistrate ; mais il en fut le plus brillant représentant. Esprit très rapide, très imaginatif, il a abordé tous les problèmes qui se posaient à son époque avec un bonheur inégal. On a vu qu'il avait, encore plus qu'Hérophile, approché la vérité dans l'étude du mécanisme circulatoire et de la respiration.

C'est surtout dans le domaine de la physiologie nerveuse qu'il put donner toute sa mesure : Il en arriva même à "des vues prophétiques" (le mot est de Souques) notamment en ce qui concerne le rôle des circonvolutions cérébrales et cérébelleuses.

> "Chez l'homme, écrit Erasistrate, le cerveau est plus riche en circonvolutions que chez les autres animaux parce que l'homme dépasse de beaucoup tous les autres animaux par son intelligence".

C'est là une vue qui nous apparaît un peu simpliste et l'on serait tenté d'approuver les critiques incisives de Galien qui écrit :

> "Les ânes eux-mêmes ont un cerveau très plissé alors que la faiblesse de leur intelligence voudrait que leur cerveau fut sinon tout à fait uni, du moins pauvre en circonvolutions".

Si l'on veut bien se replacer dans l'ambiance scientifique de l'époque, on ne peut que constater la clairvoyance de la conception d'Erasistrate. Placer dans le cerveau l'activité intellectuelle c'était suivre Hippocrate : Mais c'était aller contre les opinions d'Aristote qui plaçait dans le coeur, le siège de l'activité sensitive, motrice, intellectuelle.

C'est avec Erasistrate que, pour la première fois, le problème du rôle du cervelet est posé : Avant lui, Hippocrate en ignorait totalement la physiologie ; quant à Aristote, qui n'avait probablement jamais regardé un crâne humain, il pensait que la fosse cérébelleuse était "remplie de vide". Erasistrate donne du cervelet la première description anatomique cohérente et surtout en devine le rôle :

"Le cervelet est formé d'un grand nombre de circonvolutions variées chez les animaux rapides à la course tels que le cerf, le lièvre, ou tel autre du reste des animaux se distinguant par sa vitesse ; à la rapidité de la course correspond une organisation remarquable des nerfs et des muscles favorables à cette fonction".

Loin de parler de puissance musculaire développée dans la course, Erasistrate envisage l'organisation remarquable des muscles et des nerfs destinés à cette fonction et attribue au cervelet, la gestion de cette organisation. Cette intuition lumineuse concernant le rôle du cervelet dans l'équilibre et la coordination des mouvements est-elle le fruit d'observations multiples ou n'est-elle qu'une supposition sans fondement ?

"Si cette intuition est le résultat d'observations d'anatomo-physiologie comparée, il faut s'incliner devant son génie".

(Souques)

La principale erreur anatomo-physiologique d'Erasistrate porte sur un point où il est en désaccord avec Hérophile : Il donne la dure-mère comme origine des nerfs et fonde son affirmation sur une dissection qu'il fit d'un boeuf blessé à la charnière occipito-atloïdienne. Galien, toujours prêt à relever les erreurs de ses illustres prédécesseurs, démontrera plus tard que la section de la dure-mère dans la région cervicale n'entraîne pas de troubles moteurs.

oOo

Telles sont brièvement évoquées, les conquêtes de l'Ecole d'Alexandrie : Il est possible d'affirmer que les découvertes qui ont fait, pendant plusieurs siècles la gloire et la réputation de l'Ecole Médicale d'Alexandrie, sont l'oeuvre de deux hommes, Hérophile le minutieux anatomiste et Erasistrate le physiologiste à l'imagination puissante. Tant il est vrai que dans l'Antiquité et jusqu'à une époque récente, les grandes inventions étaient le fait des individus plus que des équipes. Mais que de différences d'opposition même entre la personnalité des deux grands Alexandrins. Quel fossé sépare les méthodes de travail de ces deux grands esprits !

Hérophile et Erasistrate étaient contemporains mais le premier était plus âgé que le second : Il avait atteint la gloire et on le comparaît déjà à Hippocrate alors qu'Erasistrate était à peine sorti de l'anonymat. Leur rivalité se matérialisait, pour Erasistrate de façon évidente, donc douloureuse : Hérophile eut toujours plus d'auditeurs que lui .....

Hérophile était un savant circonspect et prudent ; il s'en tenait étroitement à ses observations et se défiait des hypothèses invérifiables. Il aimait voir pour croire et fut surtout anatomiste pour cette raison. Il définissait la médecine comme la science de la santé et de la maladie et continua, en bon élève de Praxagore de Cos, la médecine hippocratique qu'il connaissait à merveille. Comme le maître de Cos, il décrivait trois types de sémiologie permettant de considérer le présent, le passé, le futur : Sémiologie, diagnostique, pronostique, anamnestique. Auteur d'un traité sur les causes morbides, il s'y révéla d'une prudence, d'une honnêteté intellectuelle remarquables : il voulait certes trouver l'étiologie des maladies, leur pathogénie, mais se méfiait de ses propres interprétations et se limitait à des observations lui apportant une certitude dans son raisonnement. Il fut orthopédiste et accoucheur renommé mais il appliqua toujours le vieux principe hippocratique : "Primem non nocere" ce qui explique peut-être son manque d'audace thérapeutique en chirurgie et son goût pour les thérapeutiques naturelles à base de régime et de règles hygiéno-diététiques.

Erasistrate, le fondateur de la physiologie est tout à l'opposé : Esprit brillant, intuitif, donnant libre cours à son imagination, fantaisiste parfois, il aimait les hypothèses hardies, les théories révolutionnaires. Elève de Chrysippe de Cnide, l'Ecole rivale de celle de Cos, il citait peu Hippocrate. Sa passion de la découverte le conduisait, beaucoup plus qu'Hérophile, à considérer le problème si vaste des causes morbides : C'est dans cette optique qu'il en vint à énoncer que la plupart des maladies sont dues à la pléthore et aux excès alimentaires, théorie d'où découlait logiquement ses préférences pour les règles hygiéno-diététiques dans l'acte thérapeutique. Pourtant, restant modeste, Erasistrate écrivait :

> "Si on ne peut pas toujours découvrir la cause spécifique d'une maladie, on peut au moins en découvrir la cause apparente et celle-ci fournit d'excellentes indications pour le traitement".

N'en sommes-nous pas réduits à cette façon de penser aujourd'hui encore, devant de très nombreux faits pathologiques ?

Hérophile et Erasistrate ont créé une anatomie et une physiologie qui sera le fond même de l'enseignement médical jusqu'à la Renaissance. Cette phase brillante, permise par la rencontre d'un prince éclairé et de deux médecins de génie, sera courte et ne durera qu'une ou deux générations.

V - GALIEN ET LE TRIOMPHE DU FINALISME PLATONICIEN

La brillante Ecole médicale d'Alexandrie dura peu : Hérophile et Erasistrate n'eurent pratiquement pas de successeur, excepté l'anatomiste Eudème qui se rendit célèbre par ses recherches sur le squelette et le système glandulaire. La médecine Alexandrine tomba dans une décadence de plus en plus profonde attestée par l'apparition d'un fait nouveau : La spécialisation. Echappant à la tradition hippocratique, qui s'efforçait de considérer le malade comme une organisation biologique devant être étudiée dans son ensemble, les médecins alexandrins devinrent ophtalmologistes, gynécologues, urologues, orthopédistes, diététiciens ..... Souvent mal instruits, ils se partageaient une clientèle dont ils cherchaient à gagner les faveurs plus par des procédés de charlatans ou d'histrions, que par l'efficacité du geste médical.

Cet état d'esprit réussit à contaminer les plus honnêtes et les plus capables de ces praticiens et aboutit vers le milieu du IIIème siècle avant Jésus-Christ, à la création de l'Ecole Empirique.

Celle-ci, qui se voulait de pure tradition Hippocratique, entendait renoncer à la recherche désintéressée pour n'envisager, à partir des faits contrôlables par les sens, que l'efficacité.

Rompant avec la tradition héritée d'Hérophile et d'Erasistrate, les empiriques déclaraient :

> "Ce qui importe, ce n'est pas ce qui produit la maladie mais ce qui la chasse .... Les malades ne guérissent pas par des discours mais par des remèdes". (cité par Bariéty et Coury)

Cette politique à courte vue conduisit les tenants de l'Ecole Empirique à contester l'intérêt de la description anatomique (sous prétexte qu'elle repose sur l'observation du cadavre et non de l'organisme vivant). De même l'impulsion donnée par Erasistrate à la physiologie s'émoussa sur leur scepticisme.

La décadence de l'Ecole médicale d'Alexandrie fut donc bientôt consommée : L'esprit de recherche ne résista pas à l'émiettement de la médecine en multiples pathologies locales, cependant que l'Empirisme médical a stérilisé toute tentative de poursuivre et compléter l'oeuvre des grands ancêtres.

Il n'en reste pas moins qu'Alexandrie demeure un centre culturel et scientifique sans rival et c'est en Egypte que viennent s'instruire tous les médecins de quelque importance : Pourtant, fait significatif, ils ne font qu'y passer et, ayant exprimé les quelques gouttes de connaissance de ce fruit sec, ils quittent la ville des Ptolémées. Certains d'entre eux se dirigeront vers les grandes cités d'Orient, d'autres se fixeront à Athènes. Mais les plus connus de ces philiatres se sentiront attirés par Rome dont la puissance grandissante est le fait politique essentiel de cette époque : Asclépiade, Rufus, Soranos d'Ephèse, se rendront à Rome. De même, c'est dans la capitale de l'Empire Romain que se fixeront Aretée de Cappadoce, le plus brillant des médecins de tradition hippocratique et Galien, le fondateur de la physiologie expérimentale.

oOo

Les Romains, à qui H.G. Wells a reproché de manquer d'imagination, étaient essentiellement des guerriers remarquables et des marchands habiles. Ils furent d'excellents légistes, de bons organisateurs et montrèrent une obstination méritoire dans la construction des ouvrages d'art : Ponts, viaducs, routes, etc .... Certains architectes pensent qu'ils furent de piètres ingénieurs et qu'ils savaient mal calculer la résistance de leurs matériaux en fonction des efforts demandés à leurs édifices.

Leur méfiance pour toute forme d'activité intellectuelle se manifestait par un mépris souverain des praticiens pour tout ce qui n'était pas "activité virile", c'est à dire la guerre et le gouvernement. Pour Caton l'Ancien (234-149 avant J.C.), tout le reste n'est qu'activité décadente.

La médecine à Rome n'existait pas en tant qu'activité locale : Elle fut toujours, comme l'écrivent Bariéty et Coury, "un art d'importation". Hygiénistes, les Romains l'étaient pourtant : Mais l'hygiène publique est un fait de gouvernement et ils étaient là dans leurs éléments ; décider des mesures de protection en cas d'épidémie, constuire le grand égoût de Rome, mettre sur pied un service de santé dans les armées impériales, voilà des activités dignes d'un citoyen romain. Mais réfléchir sur la pathologie, expérimenter, examiner et soigner un malade, c'était déroger .....

L'indifférence de Rome pour la médecine avait réduit cette science à un art domestique, exercé par quelqu'esclave attaché à la maison du maître et chargé d'appliquer des recettes simples et sans danger. Les Romains n'avaient même pas de dieu de la médecine : Le culte étranger d'Esculape fut introduit à Rome en 293 à l'occasion d'une épidémie de peste qui ravageait le Latium.

La profession médicale n'apparut à Rome qu'avec l'arrivée des premiers médecins Grecs vers la fin du IIIème siècle avant J.C. L'hostilité des familles patriciennes fut très vive ; Caton l'Ancien, qui ne trouvait jamais rien à admirer chez les Grecs, écrivait à son fils :

> "Les Grecs ont juré de tuer tous les barbares avec leurs drogues. Et c'est nous qu'ils appellent barbares. Souviens-toi que je t'interdis d'employer les médecins".

Pline l'Ancien (23 - 79 après J.C.) dans l'ouvrage qu'il désigne pompeusement sous le nom "d'Histoire Naturelle", condamne lui aussi les médecins, regrettant :

> "qu'il n'y ait pas de lois pour punir les médecins ignorants et que la peine capitale ne leur soit pas appliquée. Pourtant, ils apprennent par nos souffrances et expérimentent en nous faisant mourir".

Mais quel que fut leur mépris, les Romains n'avaient personne pour remplacer les médecins Grecs venus chercher fortune chez eux. Il fallut donc bien tolérer Soranos d'Ephèse, Dioscoride qui inventa toute la pharmacopée romaine, Rufus, Aretée de Cappadoce, et enfin Galien, le plus grand de tous le plus dogmatique aussi.

oOo

Galien est né à Pergame, en 131 de notre ère, d'une famille relativement riche. Son père était architecte et cet homme juste et bienveillant était affligé d'une épouse acariâtre : Galien semble bien avoir hérité de l'irritabilité de sa mère et au cours de sa vie, attaquera toujours avec une violence non contenue, les médecins et philosophes, ses contemporains ou ses prédécesseurs, qui ne pensaient pas comme lui.

Le père de Galien lui fit donner, après son instruction élémentaire, une solide formation philosophique, stoïcienne d'abord, puis aristotéclicienne. Mais il semble que le philosophe qui a le plus marqué son oeuvre soit Platon dont, on le verra, Galien adopte la pensée en ce qui concerne l'âme.

Il avait dix-sept ans lorsqu'un songe de son père l'orienta vers la médecine. Les songes joueront d'ailleurs dans sa vie un rôle considérable : Extrêmement crédule et superstitieux Galien a toujours cru aux rêves prophétiques, à l'astrologie divinatoire, aux augures et aux prodiges :

> "Il y a des gens, écrit-il, qui croient que les enchantements et les charmes sont des fables de vieille femme et j'ai été fort longtemps moi-même dans ce sentiment. Mais ce que j'ai vu clairement m'a enfin persuadé qu'ils sont au contraire d'un grand effet. J'en ai fait très utilement l'expérience sur des personnes piquées par les scorpions. J'ai vu aussi, par la force de quelques paroles, faire les os arrêtés dans le gosier".

C'est pousser un peu loin l'efficacité de la médecine psycho-somatique. Quoi qu'il en soit, il écrivit un livre intitulé : "Diagnostic des maladies par le moyen des songes" où il distingue les rêves selon qu'ils viennent de notre corps, de notre pensée, ou d'une vertu divinatoire. Cette crédulité, contre laquelle s'est élevé Hippocrate dans "Le traité de la maladie sacrée" est un phénomène très nouveau : Son apparition dans la pensée scientifique est à peu près contemporaine de l'éclosion des premières sectes chrétiennes ..... et annonce les temps médiévaux.

A dix-huit ans, Galien ayant perdu son père, quitte Pergame et, après un court séjour à Smyrne, puis à Corinthe, se rend à Alexandrie d'où, depuis Ptolémée Ier Soter, sortait la fine fleur de la médecine. Mais il voulut toujours mener de front l'étude de la médecine et de la philosophie ; persuadé avec Hippocrate "que le médecin-philosophe est l'égal des dieux", il écrivit un livre intitulé : "Que le bon médecin doit être philosophe". En Egypte, Galien apprit la dissection, non pas du corps humain (elle était abandonnée depuis quatre siècles) mais des animaux. Initié à la vivisection, il s'orienta tout naturellement vers l'expérimentation sur l'animal vivant.

Après un séjour de quatre ans à Alexandrie, Galien revient à Pergame où il devient médecin d'une école de gladiateurs : Il s'assure une renommée vite considérable par ses succès en traumatologie. Mais ce rôle est un peu effacé pour Galien et Rome l'attire : Il décide de quitter Pergame d'autant que la ville est en proie à des troubles politiques qui le poussent à s'enfuir. A 32 ans, Galien arrive à Rome. Il y restera jusqu'à la fin de sa vie sauf lors de l'épidémie de peste qui ravagea la ville et qui fit pousser, chez le maître de Pergame, un brusque désir de revoir son pays natal.

La médecine à Rome, au IIème siècle, est libre ..... et méprisée. L'exerce qui veut, sans que soit exigée la garantie d'un enseignement préalable. Les médecins ou charlatans se réclament de doctrines multiples : Empirisme, Méthodisme, Dogmatisme et Galien, qui n'appartient à aucune d'elle, les combattra toutes. Très vite, il devient le premier médecin de Rome et supplante aisément ceux qu'il considère comme des ignorants satisfaits. Bientôt c'est plus que la renommée, c'est le succès mondain et tout ce que Rome compte d'important se presse pour assister aux démonstrations publiques de physiologie expérimentale du maître.

La rançon de cette gloire, c'est l'hostilité de ses confrères. Mais Galien leur répond en invectives violentes en les traitant :

> "d'ânes thessaliens qui braient, de corbeaux qui croassent, de geais qui crient, de pies qui jacassent, d'esclaves, de charlatans, et même d'assassins".

Et il écrit ailleurs :

> "La perte de quoi que ce soit ne suffit pas à m'affliger, tant que ce n'est pas la ruine de tous mes biens, infortune que je n'ai pas encore éprouvée. Quant à l'estime et à l'opinion, j'ai été exercé par mon père à les mépriser et à n'apprécier que la vérité seule".

Si le maître de Pergame, indifférent à l'opinion, injurie cependant ses contemporains, il n'épargne pas non plus ses prédécesseurs : Il affirme qu'Asclépiade est un menteur. Erasistrate serait, d'après lui, un lâche,

> "qui combat sans rougir le fait évident, contredit non seulement les médecins mais tout le monde".

Erasistrate est d'ailleurs, en outre un menteur et un impudent d'avoir affirmé que le ventricule gauche ne contenait pas de sang. Aristote est traîné plus bas que terre pour ses descriptions anatomiques. Hippocrate pourtant, trouve grâce devant la férocité du maître de Pergame :

> "Hippocrate n'a rien écrit de mauvais ..... Interprétons ses paroles comme sortant de la bouche d'un dieu".

Mais ce disciple du maître de Cos, tout en reconnaissant qu'Hippocrate a ouvert la voie, s'empresse d'ajouter :

> "Comme il est le premier qui l'ait trouvée, il n'y a fait que quelques pas. Il a marché un peu à l'aventure. Il ne s'est pas arrêté aux endroits importants et a négligé certaines indications essentielles, certaines distinctions nécessaires. Voulant être bref, il a été souvent obscur. Il ne dit que peu de choses sur les maladies compliquées. En un mot, il a commencé. Il faut qu'un autre achève".

Cet autre qui doit "achever", et non simplement continuer l'oeuvre d'Hippocrate, qui serait-ce sinon Galien lui-même qui a toujours le sentiment de dire des choses définitives et reste convaincu qu'il aura écrit, à sa mort, des oeuvres complètes ?

Très satisfait de lui, Galien avait une haute idée de lui-même qui nuisait certainement à la qualité de sa perception :

> "Personne n'a donné avant moi, la vraie méthode de traiter les maladies"

écrit-il dans "La méthode de soigner".

Et ailleurs, on lit ces lignes significatives de son manque de modestie :

> "J'ai démontré que je n'étais inférieur à personne pour ne rien dire de plus, dans la connaissance des sectes médicales ..... C'est par les oeuvres de l'art et non par les raisonnements des sophistes que je me suis fait connaître à Rome des principaux citoyens et successivement de tous les empereurs ..... Si quelqu'un veut devenir illustre par les oeuvres de l'art et non par le raisonnement sophistique, il peut aisément et sans fatigue recueillir ce que j'ai découvert après beaucoup de recherches dans le cours de mon existence".

Mais cet homme agressif, impulsif, pusillanime, vaniteux, n'avait pas que des défauts. Il fut un travailleur infatigable : On compte qu'il aurait composé plus de 500 ouvrages de médecine dont 83 seulement sont parvenus jusqu'à nous par l'intermédiaire des auteurs et transcripteurs arabes. Ses ouvrages, écrits en grec, furent traduits en langue arabe puis en latin. Galien a donné de son oeuvre une sorte de résumé, un abrégé intitulé "L'ars parva" qui devint la bible médicale du Moyen-Age.

Enfin, d'autres qualités humaines peuvent être retenues à son actif, les plus importantes peut-être : Il était bon, serviable, désintéressé et s'occupait avec le même soin, la même attention, des pauvres et des riches.

"Il n'est pas possible, écrit-il, de convoiter la richesse et en même temps de cultiver la médecine, le plus noble des arts .... Celui qui apprend son art pour amasser de l'argent et non pour le bien de l'humanité, celui-là ne saurait tendre vers le but que se propose la médecine".

Après 70 ans ou 75 ans d'existence, il achève sa vie à Rome, ou à Pergame. Avec sa modestie coutumière, il fait le bilan de son activité de praticien :

"Ayant exercé la médecine jusqu'à la vieillesse, jamais jusqu'à ce jour je n'ai eu à rougir d'un traitement ou d'un pronostic, ce que j'ai vu arriver à des médecins très illustres".

oOo

La contribution de Galien à la neuro-physiologie est un de ses principaux titres de gloire. Le maître de Pergame peut être considéré comme le fondateur de la physiologie expérimentale et c'est en cela qu'il a innové et que l'on peut accepter les louanges qu'il sut si bien se décerner.

Galien fut anatomiste et en tant que tel il a toujours disséqué depuis son passage à l'Ecole d'Alexandrie. Pour lui, le médecin doit être un homme qui dissèque ..... Mais Daremberg a pu après deux ans de travaux au Muséum d'histoire naturelle, faire la preuve qu'il n'a jamais travaillé sur le corps humain : Il a étudié les animaux de toutes espèces, mammifaires, oiseaux, reptiles et poissons et notamment le singe et le porc. Il en résulte que ses descriptions anatomiques, faites à partir de dissections de l'animal, sont inéxactes souvent lorsqu'on les applique à l'homme. De plus, sa conception générale du système nerveux repose sur une idée, à priori, erronnée et assez bizarre : Il existerait une différence de consistance entre les différentes parties du système nerveux (Le cerveau et les nerfs sensitifs sont mous. Le cervelet, la moëlle et les nerfs moteurs sont durs. Ce qui est mou se laisse facilement impressionner et enregistre les sensations. Ce qui est dur est fort et engendre le mouvement).

Ses études anatomiques furent assez poussées mais aboutirent à des erreurs assez nombreuses dues à l'absence d'observation humaine :

- Galien sait distinguer le cerveau du cervelet mais ignore absolument le rôle physiologique de ce dernier organe, rôle que son grand prédécesseur Erasistrate avait su deviner. Sa description des ventricules cérébraux lui fait énoncer une erreur : Il pense qu'il y a communication directe entre les ventricules et la cavité naso-pharyngée. Son étude de la moëlle est assez superficielle mais il donne une description cohérente et complète des nerfs : Il décrit 7 paires de nerfs crâniens et comme sa 6ème paire groupe le glosso-pharyngien, le pneumogastrique et le spinal, on peut affirmer qu'il a connu toutes les paires crâniennes sauf le moteur oculaire externe, le pathétique et le nerf olfactif. Il compte trente paires de nerfs spinaux, douze dorsales, huit cervicales, cinq lombaires, cinq sacrées. Il connaît leur origine, leur division en deux branches à la sortie des trous de conjugaison, leur trajet, leur plexus, leur distribution et il n'ignore pas les racines motrices et sensitives des nerfs spinaux. Enfin il a disséqué le phrénique dont il connaît l'origine cervicale, le trajet thoracique, la terminaison diaphragmatique.

Mais le fait le plus important dans l'oeuvre médicale de Galien reste l'introduction d'une méthode de travail entièrement nouvelle : L'expérimentation. Dans ce domaine, il s'est révélé un novateur génial et le seul exemple de la neurophysiologie vient donner un échantillon qui témoigne de l'importance de ses travaux.

Très préoccupé par la physiologie du mouvement volontaire et de la sensation il s'efforce, par une série d'expériences publiques, de démontrer que le cerveau est le centre de la sensation et du mouvement, que la moëlle qui émane du cerveau n'en possède pas toutes les propriétés, que les nerfs ne sont qu'une voie de conduction pour la transmission sensitive et motrice :

- Il affirme la distinction entre l'encéphale et les méninges et fait disparaître la vieille croyance selon laquelle les méninges donnaient naissance aux nerfs : Il réalise en public des expériences sur le porc et démontre que la section des méninges seules n'entraîne aucun trouble moteur, alors qu'on ne peut léser l'encéphale sans entraîner de désordres de la motricité.

- En supprimant les connexions entre le cerveau et les nerfs il obtient un animal insensible et paralysé et démontre ainsi la prééminence du cerveau en tant que centre nerveux.

- Son étude de la moëlle donne lieu à une série d'expériences d'une importance considérable. Il aborde la moëlle de l'animal par voie postérieure en faisant une laminectomie et constate la série de faits suivants :

. L'incision verticale sur la ligne médiane ne donne aucun trouble.

. L'incision horizontale provoque une abolition de la motricité et du mouvement dans les régions situées au-dessous de la section, c'est à dire séparées du cerveau.

. L'incision de l'hémi-moëlle entraîne une abolition de la sensibilité et du mouvement du côté lésé et au-dessous de la lésion : Galien n'a pas reconnu le syndrome de Brown-Sequard.

. Enfin, il réalise de multiples expériences de sections étagées lui permettant de reconnaître l'existence de centres bulbaires vitaux et de localiser l'émergence du phrénique.

Mais bien qu'il connaisse fort bien l'oeuvre d'Hippocrate, il ne s'est pas penché sur le problème du siège croisé de l'hémiplégie par rapport à la lésion cérébrale.

- Il démontre enfin le rôle de conducteurs des nerfs par des expériences de section, compression, ligature et affirme :

> "L'incision, la compression, la ligature du nerf, enlèvent au muscle tout mouvement et toute sensibilité ..... Les nerfs jouent par conséquent le rôle de conducteurs apportant les puissances qu'ils tirent du cerveau comme d'une source".

Ce court exposé d'une petite partie des recherches de physiologie expérimentale de Galien donne la mesure de l'immensité de son oeuvre. Comme il l'affirme lui-même, il a continué (sinon achevé) l'oeuvre d'Hippocrate et des Alexandrins.

Ces trois grandes étapes de la médecine antique forment un tout cohérent où se succèdent, dans un ordre d'ailleurs logique, la clinique avec l'Ecole de Cos, l'anatomie et la physiologie avec celle d'Alexandrie, la médecine expérimentale avec Galien.

oOo

Mais plus que l'oeuvre, c'est l'esprit dans lequel elle fut réalisée, qu'il faut découvrir : La démarche intellectuelle d'un Hippocrate rationaliste et d'un Galien platonicien est fondamentalement différente .....

Galien cherche à tirer des conclusions de ses expériences et de ses connaissances. Mais, fait que l'on ne retrouve ni chez Hippocrate, ni chez Hérophile, ni chez Erasistrate, il cherche à faire entrer sa médecine dans un système métaphysique : Celui de Platon. Le maître de Pergame a, de tous les systèmes philosophiques, choisi le spiritualisme platonicien et adopte le schéma de Platon concernant l'âme.

Pour les Platoniciens il y a trois sortes d'âmes occupant trois organes différents :

- L'âme végétative siège dans le foie et préside aux fonctions de reproduction, d'accroissement, de nutrition, de conservation. Le foie, organe où se forme le sang, distribue les principes nourriciers à toutes les parties du corps par les veines caves inférieure et supérieure. (Cette façon de voir sous-entend une ignorance complète du mécanisme de la circulation : On sait que Galien ne sut pas percer le mystère de la circulation et en donna une description fausse).

- L'âme courageuse, ou irascible siège dans le coeur : Le "pneuma" vital est distribué, par l'aorte et ses branches, à tout le corps et y apporte l'énergie.

- L'âme raisonnante ou volontaire se trouve dans le cerveau (et pour les médecins, plus précisément, dans les ventricules cérébraux). Le pneuma

vital qui vient du coeur, y est transformé en pneuma psychique qui va suivre ensuite les "canaux" que forment les nerfs.

Galien, imprégné de la philosophie de Platon, va calquer sa conception de la mobilité volontaire et de la sensibilité sur ce schéma : Deux faits d'expérience très importants l'incitèrent à donner sa description. Tout d'abord, sa démonstration du rôle essentiel du cerveau dans la sensibilité et le mouvement. D'autre part, son observation concernant la section des artères, observation qui lui a montré que les artères contenaient du sang et non ce fluide imprécis qu'est le "pneuma". Ainsi, pour le maître de Pergame, le mécanisme des plus hautes fonctions de l'homme se concevait ainsi :

- L'âme raisonnante et volontaire, celle qui éprouve la sensation et engendre le mouvement, celle qui se souvient, imagine, veut, comprend, pense, se trouve dans le cerveau. Elle exerce son action par l'intermédiaire du "pneuma psychique", sorte "d'esprit" fluide qui chemine avec l'air sans se confondre avec lui.

Erasistrate avait montré déjà que l'air charriant le pneuma était aspiré dans les poumons, à chaque mouvement d'inspiration. Des poumons, le "pneuma" passe dans le coeur grâce à une communication des bronchioles avec certains vaisseaux ; il arrive dans le ventricule gauche où il est transformé en "pneuma vital" aussitôt mélangé au sang. Le sang chargé en pneuma vital passe du ventricule droit dans le gauche par de fins pertuis situés dans la cloison interventriculaire. Cette description fausse de la circulation aura la vie dure et sera admise comme vérité incontestable jusqu'à la Renaissance où Vésale lui-même, cet observateur si aigu, croira découvrir ces pertuis invisibles à l'oeil nu (et pour cause !) dans la cloison interventriculaire.

Le ventricule gauche se contractant, envoie le sang et le "pneuma vital" dans la grande circulation. Une partie de cet esprit vital monte jusqu'au cerveau par les carotides internes et subit dans le "rete admirabilis" des vaisseaux crâniens, une nouvelle élaboration qui le transforme en "pneuma psychique", lequel aboutit enfin aux ventricules cérébraux :

C'est de là que vont partir les ordres moteurs et les mécanismes sensitifs. Le 4ème ventricule distribue le pneuma psychique aux nerfs : Le vermis cérébelleux, considéré par Galien comme le "geôlier de l'esprit", peut obturer ou laisser libre le passage entre le IIIème et le IVème ventricule et s'opposer, dans certains cas, au passage du pneuma psychique dans le IVème ventricule.

Ainsi l'âme raisonnante suscite le mouvement en envoyant l'esprit psychique dans les nerfs moteurs, dont la consistance est dure. Elle éprouve et enregistre les sensations par l'intermédiaire du pneuma psychique conduit par les nerfs mous : Pour Galien, les voies sensitives sont spécifiques et il élabore à grand peine des théories fumeuses pour chaque sens. Mais le schéma galénique reste satisfaisant : Pour qu'il y ait sensation, il faut :

- Une modification du nerf sensitif spécifique,
- une perception cérébrale.

Comment se fait la pensée de l'âme raisonnante ? Ici Galien rejoint ses grands prédécesseurs et admet que la sensation est la condition de toute pensée : Il s'écarte ainsi de la pensée platonicienne pour laquelle il existe des réminiscences possibles qui sont indépendantes de la sensation et qui représentent la projection dans l'esprit de l'homme des Idées Transcendantes.

oOo

L'influence de Platon chez Galien ne se manifeste pas seulement par une identité de vue entre les deux penseurs en ce qui concerne l'âme humaine. Toute l'oeuvre du maître de Pergame est profondément marquée par un finalisme où l'on retrouve la marque indélébile de l'élève de Socrate. Souques écrit à ce sujet :

> "Plein d'admiration et d'enthousiasme, il entonne des dithyrambes en l'honneur de la nature, du créateur ou de la divinité pour leur sagesse et leur prévoyance",

et plus loin, parlant du livre de Galien : "De usu partium corporis humani", Souques déplore ce finalisme impénitent, en ces termes :

> "Quel dommage qu'il soit gâté par des intempérances de langue, des excès de rhétorique et surtout de philosophie qui en font une anatomie fondée sur la doctrine des causes finales".

Les exemples sont légion dans l'oeuvre de Galien, de cette obédience au finalisme platonicien :

- Parlant de la moëlle, il écrit :

> "Pour moi, quand je vois cette moëlle destinée à l'homme se partager en 58 nerfs, sortir de l'encéphale assez forte pour suffire exactement à cette distribution et n'avoir rien de défectueux ni de superflu, je ne puis égaler mon admiration au mérite de la nature".

- S'élevant avec véhémence contre les philosophes qui, comme Lucrèce, attribuent au hasard les dispositions de la nature, il affirme, parlant des masticateurs et du nerf maxillaire supérieur :

> "Un tel travail est celui de la sagesse. Au contraire, le désordre est l'oeuvre du hasard ; si le hasard présidait à l'arrangement du monde, on verrait, comme dit le proverbe, les rivières remonter vers leur source ..... Qu'ils continuent à pérorer ceux qui tiennent un tel langage ; je garde le silence. Mais je persiste dans mon idée et j'ai pitié de leur bêtise".

Et ailleurs, ont lit cette phrase qui pourrait être de Platon où Galien oppose les oeuvres imparfaites de l'homme aux réussites de la nature :

> "C'est admirable de voir la nature réussir presque toujours et se tromper si rarement dans les choses délicates, lorsqu'on voit au contraire nos pères qui nous engendrent et nos mères qui nous nourrissent dans leur sein si rarement bien faire et si souvent être en faute dans l'acte de génération".

(Phrase d'ailleurs assez obscure mais qui semble rejetter sur les parents, la responsabilité d'une infirmité ou d'une maladie congénitale de l'enfant !).

Ces exemples pourraient être multipliés : Ils suffisent à exprimer l'esprit de l'oeuvre de Galien.

Qu'il s'agisse bien du "début d'un déclin", c'est ce que l'Histoire nous a appris par la suite. L'élan de la médecine antique est brisé, avec Galien : La fragmentation géographique, les invasions, la dictature de l'esprit mystique vont, au Moyen-Age, s'unir pour stériliser la pensée scientifique et la recherche médicale. Galien va devenir le seul médecin conforme à l'orthodoxie chrétienne, le seul toléré : Peut-on s'en étonner si l'on songe que, avec St. Augustin, les penseurs chrétiens ont annexé Platon. Le seul médecin profondément imprégné du spiritualisme platonicien était Galien : C'est le seul qui était en accord avec la doctrine chrétienne parce qu'il croyait en une nature divine transcendante à l'homme.

Cependant, quelle qu'ait été la pensée métaphysique de Galien, jamais la perfection de son observation ne fut troublée : S'il introduisit son finalisme déiste dans l'interprétation des faits qu'il observe, jamais il ne refusa le fait expérimental parce que contraire à ses convictions.

ooOoo

"La médecine telle qu'aujourd'hui nous la définissons est une conception moderne et elle n'existait pas au Moyen-Age où elle était indissolublement liée à la philosophie et à la théologie. Dans ce jeu de jonchets spirituels on ne peut tenter d'extraire une discipline sans remuer les deux autres".

(René A. Gutmann, Dante, la médecine et la philosophie de son temps)

- CHAPITRE III -

" LE MONDE DES CATHEDRALES "

I - DE L'EMPIRE ROMAIN AU MONDE FEODAL

La période de la fin de l'Empire Romain et tout le Haut Moyen-Age peuvent être expliqués par un mot : l'insécurité. A l'Empire structuré où règne la paix romaine, fait suite le morcellement géographique et politique.

L'instabilité politique, encore aggravée par les rivalités des petits souverains, devait aboutir à la structure féodale, structure médiévale fondamentale qui devait atteindre sa perfection au XIIIème siècle. Du point de vue de l'état, l'organisation féodale consistait à déléguer un pouvoir administratif sur un territoire à un fonctionnaire héréditaire. Dans le cadre étroit du fief, on assiste à un repli de la société sur elle-même, repli qui répondait à des nécessités de sécurité quotidienne : le seigneur du château protégeait ses vassaux qui, en échange, lui fournissaient les moyens de subsister. La société se réduisait donc à la juxtaposition d'unités économiques

patriarcales et tous les rapports des hommes entre eux sont fondés sur le serment : qui n'est pas chrétien, qui ne peut jurer sur l'Evangile, n'a pas d'existence légale dans le monde chrétien.

Ainsi, les échanges commerciaux et culturels sont réduits au minimum : longtemps, les villes ne seront que d'énormes châteaux-forts fermés à tout courant de pensée venant de l'extérieur.

oOo

La caractéristique essentielle de ce monde en repli est qu'il est chrétien :

"La chrétienté est bicéphale. Elle a deux têtes, le pape et l'empereur".

(Jacques Le Goff - La civilisation de l'Occident médiéval).

Pour la première fois, dans l'histoire du monde, apparaît cette collusion entre le spirituel et le temporel. Cette complicité du pape et du souverain temporel de droit divin ne va pas sans heurts et l'on verra l'empereur romain germanique humilié à Canossa devant le pape Grégoire VII ; inversement, l'empereur Henri III s'était rendu en Italie pour déposer les trois candidats au sacerdoce suprême et imposer le pontife de son choix.

Cette alliance entre les deux pouvoirs conduit à des échanges de bons procédés ; le pouvoir spirituel sacralise le pouvoir temporel en répétant aux fidèles le mot de St. Paul : "Omnis potestas a Deo". Le prince séculier se met au service du pouvoir spirituel dans ses entreprises et ce sont les guerriers du roi de France qui écrasent, dans le sang et dans la fumée des bûchers, l'hérésie Catarrhe. "Ecclesia abhorreta sanguine".

Ainsi au Moyen-Age, l'hérétique est un révolutionnaire et le novateur un hérétique : l'alliance du glaive spirituel et du glaive temporel assure la durée du pape et du prince. On aboutit ainsi au XIIIème siècle à cette vision du monde de St. Thomas d'Aquin dont A. Cresson a pu dire :

"Il en est de ce monument d'idées comme des cathédrales du XIIIème siècle. Il caractérise au suprême chef, une des manières dont les hommes ont à une date de l'histoire, et pensé et senti".

De cette cathédrale d'idées, Dieu représente la clef de voûte d'où découlent en cascades de puissances dépendantes les unes des autres, le pape, l'empereur-roi et les féodaux. C'est dans ce monde des cathédrales que vivront les penseurs du Moyen-Age. Il est clair qu'ils ne purent jamais être autre chose que des philosophes chrétiens orthodoxes prisonniers des a-priori de la théologie officielle.

II - LA DICTATURE DE LA THEOLOGIE

Au début du IVème siècle après Jésus-Christ, Constantin fait placer sur ses étendards la croix du Christ et prend la devise : "In hoc signo vinces". Le premier empereur chrétien prend Rome et, par l'édit de Milan de 313, donne aux disciples du Christ droit de cité. L'Eglise chrétienne devient de plus en plus forte et, déjà menacée par les courants d'hérésie venus d'Orient, prend la décision de réunir à Nicée, le premier Concile oecuménique (325).

Le Concile de Nicée représente, dans l'histoire de la pensée une date capitale : c'est la rupture entre le mode de pensée grecque et la forme de pensée chrétienne. Pour les Hellènes, le Logos est cet instrument de raisonnement qui appartient à l'homme et s'applique essentiellement à l'homme sur terre.

Le Concile de Nicée, en lutte contre l'hérésie arienne a dépossédé l'homme du Logos. Arius avait tenté ce tour de force de concilier le Verbe et l'homme en affirmant la nature humaine du Christ. A Nicée, les Pères conciliaires et en particulier St. Athanase, ont rejeté cet humanisme de la théologie chrétienne. Le Verbe, désormais, le Logos et d'essence divine : c'est le Fils-Verbe, parole du Père (un peu comme notre parole est notre fruit), mais parole parfaite car créatrice ayant une existence divine. Le but de l'homme, dans la pensée chrétienne, sera d'approcher le Verbe, de jouir de la contemplation de la face divine : Mais l'homme ne possède plus le Verbe.

Autant le Grec contemporain de Socrate était peu concerné par la vie supra-terrestre, autant l'Occidental du Moyen-Age se sent peu intéressé par sa vie terrestre. Tout, dans les préoccupations de l'homme médiéval, est orienté vers l'au-delà. L'humanisme est mort, à Nicée, et pour de longs siècles.

Jacques Le Goff dans son livre "La civilisation de l'Occident Médiéval" a parlé de "régression intellectuelle" au Moyen-Age :

> "Il est saisissant, écrit-il, de voir les plus cultivés et les plus éminents représentants de la nouvelle élite chrétienne, conscients de leur indignité culturelle face aux derniers puristes, renoncer à ce qu'ils possèdent encore ou pourraient acquérir de raffinement intellectuel pour se mettre à la portée de leurs ouailles. S'abêtir pour conquérir, tel est leur choix".

Même les plus puissants parmi ces penseurs chrétiens, ne purent être que des théologiens soucieux d'orthodoxie : certes St. Augustin a tenté d'annexer Platon et de l'inclure dans la théologie chrétienne. Mais on a vu combien l'élève de Socrate était proche des chrétiens. En outre, n'est-ce pas St. Augustin qui prescrit d'appliquer sa pensée à "l'étude de Dieu et de l'âme à l'exclusion de toute autre" et qui écrit :

> "(Le vrai chrétien) conserve fidèlement dans son coeur ce précepte de l'apôtre : prenez garde de vous laisser séduire par les raisonnements capiteux d'une philosophie qui attribue tout aux éléments du monde".

Quant à St. Thomas d'Aquin, pour écrire la "Summa theologica" et la "Summa contra gentiles", il renonce à Platon et à son monde fait d'apparence et s'adresse à Aristote pour qui le monde est bien réel. Il serait donc possible d'admettre que le thomisme est compatible avec un raisonnement scientifique. En fait, très vite est affirmée la prééminence de la science sacrée sur les autres : la philosophie et la science ne viennent qu'ensuite et ne peuvent entrer en désaccord avec la théologie fondée sur la révélation divine.

Ainsi, St. Thomas, le rationaliste aristotéclicien, et Saint-Augustin, le mystique platonicien, ne sont guère différents que dans leur forme : leur but est le même. Il s'agit pour l'un et l'autre, moins de persuader la raison que d'orienter la volonté, car pour croire il faut vouloir.

Le Goff tire de cet état de fait, les conséquences suivantes :

"La pensée antique n'a survécu au Moyen-Age qu'atomisée, déformée, humiliée par la pensée chrétienne. Obligé d'avoir recours au service de son ennemi vaincu, le christianisme se vit contraint d'ôter la mémoire à son esclave prisonnier et de le faire travailler pour lui en oubliant ses traditions. Mais il fut du même coup entraîné dans cette a-temporalité de la pensée. Toutes les vérités ne peuvent être qu'éternelles. St. Thomas d'Aquin encore au XIIIème siècle dira que ce qu'ont voulu dire les auteurs importe peu, l'essentiel étant ce qu'ils ont dit et qu'on peut utiliser à sa guise".

Cette dictature de la théologie se fera sentir de façon permanente : tout enseignement est religieux et conforme à l'orthodoxie. Toutes les écoles, à de rares exceptions près, sont dirigées par une autorité religieuse. Les professeurs sont des prêtres. Les élèves sont des clercs et comme tels échappent à la juridiction temporelle pour ne relever que de l'autorité ecclésiastique.

Un seul exemple suffit à exprimer cette dictature, et il concerne la médecine. En l'an 1300, le pape Boniface VII fit paraître une bulle décrétant que, quiconque découperait le corps humain serait excommunié : voilà l'anatomie pétrifiée jusqu'à Vésale. Galien suffira aux médecins par la décision de l'Eglise, jusqu'au XVIème siècle.

oOo

III - LA SCIENCE EN OCCIDENT ET EN ORIENT

Ecrasée sous la dictature des théologiens, la science médiévale risquait de n'être qu'un affreux mélange de Bible, de sorcellerie, d'Aristote, de Platon et d'idées reçues. Pourtant, certains esprits manifestèrent une indépendance remarquable : Roger Bacon est, sans doute, le premier des scientifiques médiévaux. Certes, ce moine franciscain né en 1210 était profondément imprégné des idées de son temps et pensait, avec St. Thomas d'Aquin son contemporain, que "la seule science qui commande aux autres est la Théologie". Mais, à une époque où les physiciens préféraient Aristote aux expériences, où les médecins préféraient Galien à la dissection, Roger Bacon apparaît, selon le mot de E. Jeauneau, comme "un génie quasi-prohétique".

Roger Bacon est persuadé que "toute science requiert la mathématique" et s'attaque à l'étude de ce monde qui lui semble aussi réel qu'à St. Thomas et à Aristote : cette attitude intellectuelle lui vaut bientôt l'hostilité de ses supérieurs, qui lui interdisent de publier et d'enseigner : l'esprit scientifique, au XIIIème siècle avait une forte odeur de paganisme.

Lorsque son protecteur devint pape, sous le nom de Clément IV, Roger Bacon revint à ses chères études : il publie son principal ouvrage "L'opus maïus" où il étudie les causes de l'ignorance humaine, les rapports des sciences profanes avec la Théologie, l'utilité de la grammaire et des mathématiques, la nature de la perspective, de la science expérimentale et de la philosophie morale. Il est le premier à avoir parlé de science expérimentale, terme que dédaigne la Sorbonne de Paris, trop dogmatique et les maîtres d'Oxford qui, bien qu'instruits des sciences de la nature sont surtout des mathématiciens.

Ses conceptions en astronomie lui valurent d'être condamné, après la mort de son protecteur Clément IV. Il passa quatorze ans en prison pour avoir ébranlé l'édifice intellectuel de l'Eglise.

L'exemple de Roger Bacon n'est pas unique : Tout penseur libre, tout esprit scientifique était poursuivi dès que son enseignement entamait l'orthodoxie chrétienne : les penseurs médiévaux furent donc, à des très rares exceptions près, des théologiens traditionnels mais non des scientifiques.

Et pourtant la science n'est pas morte : mais son flambeau a quitté l'Occident pour passer dans les mains des Arabes.

Au VIIème siècle, l'Arabie représentait un désert que les occidentaux croyaient inerte et vide, ou presque : les habitants groupés en petites tribus guerrières ne semblaient guère aptes à jouer un rôle dans l'histoire. Et pourtant vint un homme qui groupa ces forces éparses : ce fut Mahomet (570 - 632). Entre la mort du fils d'Abdallah le Rachemite en 632 et la défaite des Arabes à Poitiers en 732, s'est déroulée la conquête. Les Arabes ont déferlé sur tout le littoral africain de la méditerranée, l'Espagne et l'Asie jusqu'à l'Inde ; "Le paradis est devant vous et l'enfer derrière" : c'est avec ce cri de guerre que les capitaines arabes lançaient leurs légions à l'assaut du monde afin d'y répandre le nom d'Allah et l'enseignement de Mahomet. Si les premiers successeurs de Mahomet se firent remarquer par leur extrême simplicité de moeurs, bientôt les grands califes ressentirent un goût croissant pour le luxe : ne se devaient-ils pas, eux qui étaient "l'image de la divinité sur terre", de vivre dans une "anticipation du paradis" ?

Le premier calife pour qui la culture devint une nécessité fut Al-Mansour (712-775) : sous son règne, Bagdad fut fondée (762) et l'Empire Arabe atteint l'apogée de sa puissance ; le calife conseilla à ses sujets de traduire en arabe, les livres trouvés chez les Grecs. A sa suite, le héros de Mille et une Nuits, Haroun al Raschid développa puissamment cette impulsion donnée à la science : sous son règne, les émirs d'Andalousie pouvaient s'énorgueillir d'universités florissantes où les étudiants, libres de toute contrainte religieuse, étudiaient la pensée d'Aristote. A la même époque, Charlemagne et ses preux n'étaient que des guerriers barbares qui savaient à peine signer leur nom. Avec Al-Mammoun (786-833), la civilisation arabe atteint un degré de raffinement jusque-là inégalé ; le calife, ayant vaincu l'empereur byzantin, Michel III exigea, dans les accords de paix, qu'on lui livra un exemplaire de tous les livres grecs que possédait l'empereur : c'est ainsi que l'on vit paraître une traduction arabe des Eléments d'Euclide en 813.

A cette époque, le mysticisme musulman n'est pas encore profondément marqué ; le mouvement musulman de Mahomet s'est produit sans foi religieuse vraie, et en dehors d'un petit nombre de vrais "croyants" :

"Tout le premier siècle de l'islamisme est marqué d'une lutte acharnée entre ces deux partis : le groupe fidèle de Mohadjir et d'Ansur et le parti opposant représenté par la famille des Omeyades ou d'Abu-Sofyan. Le parti des musulmans sincères avait toute sa force dans Omar ; mais après l'assassinat de ce dernier, c'est à dire 12 ans après la mort du prophète, le parti des opposants triomphe par l'élection d'Othman, neveu d'Abu-Sofyan, le plus dangereux ennemi de Mahomet. Tout le califat d'Othman fut une réaction violente contre les partisans du prophète qui se virent écartés des affaires et impitoyablement persécutés. Les provinces ne pouvaient souffrir que la petite aristocratie des Mohadjir et des Ansur, groupés à la Mecque et à Médine, s'arrogea à elle seule le califat. Ali, le vrai représentant de la tradition primitive de l'islamisme, fut toute sa vie un homme impossible et son élection ne fut jamais prise au sérieux dans les provinces. De toutes parts, on tendait la main vers la famille Omeyade qui contracta à la suite d'habitudes syriennes, l'usage du vin, la pratique des rites païens, ne tenant compte d'aucune tradition du prophète, des moeurs musulmanes et du caractère sacré des amis de Mahomet. De là l'étonnant spectacle que présente le 1er siècle de l'Hégire, tout occupé à exterminer les musulmans primitifs, les vrais pères de l'Islam. Ali, le plus saint des hommes, le fils adoptif du prophète, Ali que Mahomet avait proclamé son vicaire, est égorgé sans pitié. Hossein et Hassen, ses fils, que Mahomet a tenu sur ses genoux et couverts de baisers, sont égorgés. Ibn Zahir, le premier né des Mohadjir, qui reçut le premier aliment, la salive de l'apôtre de Dieu, est égorgé. Des fidèles primitifs serrés autour de la casba, qui continuaient la vie arabe, passent le jour à causer dans le parvis et à faire les tournées processionnelles autour de la pierre noire, ne purent résister aux Omeyades qui finirent par percer leur sanctuaire. Ce fut un étrange spectacle que ce dernier siège de la Mecque où l'on vit les musulmans de Syrie mettre le feu aux voiles de la Caaba et la faire crouler sous les pierres de leurs balistes. On dit qu'à la première pierre lancée contre la maison sainte, le tonnerre se fit entendre ; les soldats de Syrie tremblèrent ; "Allez toujours, dit le

chef, je connais le climat de ce pays ; les orages sont fréquents en cette saison".

(Henri Seronya - La pensée Arabe)

Ainsi Mahomet n'a pas réussi à convaincre l'ensemble de l'Arabie et il n'existe pas dans le monde des premiers temps de l'Hégire, cette alliance fondamentale entre le pouvoir religieux et la puissance du soldat, alliance qui constitue la toile de fond de l'histoire de l'occident médiéval.

"De là, affirme Renan, cette indécision où flottaient jusqu'au XIIème siècle tous les dogmes de la foi musulmane ; de là cette philosophie hardie proclamant sans détours les droits indéfinis de la raison".

Aussi le monde arabe des premiers siècles de l'Hégire est-il riche de philosophes et de savants au savoir immense, tel que les chrétiens les soupçonnèrent d'avoir conclu un accord avec le diable. Ces hommes furent à la fois philosophes, astronomes, mathématiciens, géomètres, architectes, médecins, physiologistes, physiciens, poètes et le furent avec génie.

oOo

Le plus grand d'entre eux fut sans contredit Avicenne, surnommé "le prince de la science" (980-1037). Le monde latin du Moyen-Age a connu de lui deux grandes oeuvres : "Le Canon" et "La Guérison" ; ce dernier ouvrage forme une vaste encyclopédie des sciences philosophiques en 18 volumes. Il écrivit sur tous les domaines de la connaissance et exerça sur la pensée arabe un empire qui devait durer six siècles.

Le Canon fut son oeuvre capitale en médecine : le nom même de l'oeuvre est tiré d'un mot grec signifiant la règle. C'est dire qu'Avicenne, l'écrivant, nourrissait l'illusion de n'exprimer que des choses définitives .... Ce recueil représente en effet, un traité complet composé selon un plan rigoureux, et embrassant toute la science médicale. Il est divisé en cinq livres : médecine théorique et pratique ; médicaments simples ; médecine topographique ; maladies générales ; pharmacologie. Ce Canon écrit en arabe fut

traduit en latin à la fin du XIIème siècle par Gérard de Crémone : ce savant occidental, persuadé qu'il existait des trésors inexplorés dans les oeuvres arabes, passa cinquante ans à Tolède pour y apprendre la langue arabe et donner des traductions des philosophes musulmans. C'est ainsi que l'Occident médiéval connut Avicenne et que sa réputation grandit : non content de le traduire, on le commenta et l'un des plus célèbres de ces commentateurs fut, au XVème siècle, le chanoine Jacques Despars. Ainsi l'influence d'Avicenne sur la médecine fut immense : elle se fit sentir en Europe pendant cinq siècles. En 1482 Pierre Maufer et Nicolas Contengo ont donné à Venise une célèbre édition du Canon suivi du "Liber de viribus cordis" : c'est le plus connu des incunables médicaux d'Avicenne. Mais c'était déjà la huitième édition : la première, sortie d'un atelier inconnu, datait de 1472 .....

oOo

Cordoue, fondée en 736 par un prince omeyade devait, au Xème siècle, devenir un centre culturel plus important encore que Bagdad. Les fastueux émirs d'Andalousie y pratiquaient un mécénat d'une générosité royale et attiraient à eux savants et artistes de toutes nationalités, de toutes confessions pourvu qu'ils fussent habités par la soif de la connaissance. Partout dans le sud de l'Espagne, s'ouvraient des universités, des hôpitaux, des bibliothèques où se retrouvaient côte à côte des penseurs arabes, juifs, et chrétiens exprimant librement les résultats de leurs travaux.

C'est en Andalousie, dont il devait devenir gouverneur avant de connaître la disgrâce, que naquit, en 1120, Averrhoes véritable génie universel : architecte, il fit constuire trois aqueducs et s'efforça d'irriguer la sèche Andalousie. Physicien, il fit de nombreuses expériences sur le magnétisme. Chimiste, il étudia l'action de l'acide sulfurique sur les métaux et créa de nombreux alliages et amalgames. Mathématicien, il écrivit un traité des sections coniques et un ouvrage de trogonométrie. Astronome, il décrivit deux éclipses de Mercure et du Soleil. Philosophe, il traduisit et commenta Aristote et c'est par lui que l'Occident connut le Stagirite.

Médecin enfin, il composa le "Colliget" (le livre de tout) dans lequel il traite des généralités de la médecine et où il subit directement l'influence de Galien. On lui doit en outre d'autres ouvrages dont l'un sur la thériaque, d'autres sur les poisons et les fièvres.

Avec le XIIème siècle, s'éteignit cette extraordinaire flambée de culture : on a pu dire, avec Pierre Duhem, "il n'y a pas de science arabe" et c'est probablement vrai dans la mesure où l'on ne doit aux Arabes aucune grande théorie nouvelle. Sans entrer dans ce débat, on peut constater que le monde arabe des premiers siècles de l'Hégire a sauvé du naufrage, les richesses de la science antique, "ce qui, écrit Pierre Rousseau, est un assez joli titre à notre connaissance". Et Renan d'affirmer :

> "Ce n'est réellement qu'au XIIème siècle que l'islamisme a triomphé des éléments indescriptifs qui s'agitaient dans son sein par l'avènement de la Théologie ascharite et l'extermination violente de la Philosophie".

Et pour Renan, il apparaît déplorable que, par l'avènement d'une dictature de la Théologie, la fine fleur de la pensée arabe en vienne à être stérilisée.

Ainsi le monde arabe a bénéficié d'un sursis de quelques siècles pendant lequel la pensée libre a produit d'immortels chefs d'oeuvre : les grandes Ecoles médicales du monde médiéval, Salerne et Montpellier ont été irriguées, profondément marquées par cet apport oriental.

IV - LA MEDECINE MEDIEVALE

> "La magie est une tentative d'obtenir des résultats déterminés en se fondant sur des rites rigoureusement définis. Elle part d'une reconnaissance du principe de causalité : si les mêmes circonstances antécédentes sont données, les mêmes résultats suivront. La magie est ainsi une proto-science. La religion, elle, jaillit d'une source différente. Par son truchement, on essaie d'obtenir des résultats malgré les processus réguliers ou contre eux. Elle agit dans le domaine du miraculeux qui suppose abolie la causalité".
>
> Bertrand Russel (L'Aventure de la Pensée Occidentale)

Il n'est pas exagéré de dire qu'il n'y eut pas de médecine pendant le haut Moyen-Age. Durant huit siècles, c'est à dire à peu près du Vème siècle au XIIIème siècle, ce qui avait pu être sauvé en Occident de la connaissance acquise par les Grecs, passa entre les mains de l'Eglise. Or l'attitude de celle-ci est fort bien résumée par St. Augustin lorsqu'il affirme :

> "Toutes les maladies des chrétiens proviennent des démons qui s'acharnent particulièrement sur les nouveaux baptisés et même les nourrissons innocents".

Affranchie, depuis Hippocrate, de tout support religieux, la médecine tomba au Moyen-Age entre les mains des moines : ceux-ci ne s'intéressaient guère à un art dont le but est de soulager le corps, objet méprisable considéré comme la prison de l'âme. Plus soucieux de la vie éternelle que de la survie en ce monde, les moines se contentaient de soulager ceux qui venaient implorer leurs soins, comme ils nourrissaient ceux qui avaient faim. De recherche médicale, il n'est plus question. Bien plus, le savoir médical des anciens semble avoir été oublié. Un exemple frappant en est fourni par l'histoire de l'obstétrique : Soranos d'Ephèse avait inventé la version podalique par manoeuvres internes pour soulager les femmes en couches ayant une présentation transversale. Les hommes du Moyen-Age oublièrent totalement cette méthode de traitement : leur souci était tout autre que de sauver la vie de la mère et de l'enfant. L'important pour eux, était d'assurer le salut éternel de l'une et de l'autre : aussi inventèrent-ils une seringue à courbure compliquée permettant le baptême de l'enfant in utero ..... Ce viatique donné, le principal était fait : l'enfant pouvait mourir et l'on envoyait alors quelque barbier ou quelque matrone qui, au milieu d'une effrayante boucherie, tentait d'extraire l'enfant mort, à l'aide d'un crochet. On conçoit que la mortalité obstétricale ait été aussi élevée !

Cette médecine conventuelle, associait à des remèdes trouvés dans les oeuvres de Galien, des pratiques religieuses à base de prières, litanies, médailles, exorcismes, reliques, le tout mélangé à un soupçon d'alchimie et çà et là à l'imposition des mains de quelque saint homme ou d'un personnage comme le roi de France, à qui Dieu avait donné le don de guérir les écrouelles à la sortie de son sacre. Que cette médecine ait abouti à des succès

nombreux, c'est incontestable et la connaissance que nous avons de la médecine psycho-somatique suffit à expliquer le succès des faiseurs de miracles.

Mais à la base de cette médecine se trouvait en fait une grande résignation devant l'épreuve envoyée par Dieu. La maladie était considérée comme un châtiment du ciel. En 1139, le pape Innocent III, craignant que la médecine n'occupe trop les religieux et les conduise à la négligence de leurs devoirs spirituels, réunit un concile : il fut strictement interdit aux prêtres de prescrire des médicaments. Cet édit du pape se révéla lettre morte et trente ans plus tard, à Tours, le pape Alexandre III fit défense aux religieux, d'assister à des conférences médicales : la sanction, en cas de désobéissance, était l'excommunication. Enfin, comme il apparut impossible d'empêcher les moines d'aider leurs semblables malades, il fut décider qu'ils pourraient distribuer des médicaments. Mais l'exercice de la chirurgie leur fut absolument interdit : les prêtres ne doivent pas répandre le sang. Au XIème siècle, St. Bernard, fondateur de l'ordre de Citeaux, alla plus loin encore : certes, il interdisait à ses moines de lire les livres médicaux. Mais, plus que celà, il leur défendait de subir des soins médicaux, car, selon ses écrits, il est contraire à la religion de consulter des médecins. La maladie étant envoyée par Dieu pour punir quelque forfait, la guérison ne saurait être l'affaire des hommes .....

Mais dira-t-on, l'Eglise fondait à l'époque, des hospices, des léproseries, des hôpitaux même : en fait, il s'agissait, non pas de centres de traitement, mais bien des lieux de refuge pour les malades. Les Hôtels-Dieu (celui de Paris, fondé en 829, sera sous la coupe de l'évêché de Paris jusqu'au XVIème siècle) n'étaient que des asiles pour malades, comme il y avait des asiles pour vieillards, pour enfants abandonnés, pour lépreux ..... D'enseignement médical, par la moindre trace.

oOo

"Quant à la médecine, elle passa
les frontières, cachée sous le
manteau de la Philosophie"
(René A. Gutmann)

Il importe, avant d'envisager ce que fut la médecine occidentale à partir des XIème et XIIème siècles, de comprendre que la médecine était alors liée de façon indissoluble avec la Théologie et la Philosophie. L'enseignement de la médecine, pendant longtemps, ne fut qu'une petite partie de l'enseignement philosophique. C'est en ce sens que René A. Gutmann peut affirmer que la médecine n'existait pas au Moyen-Age.

Pourtant l'Occident devait subir à partir du XIème siècle, une véritable révolution culturelle due à l'apport venu d'Orient. C'est par les Arabes que les trésors de la Pensée Grecque sont venus jusque dans les universités européennes selon un cheminement assez tortueux que Gutmann résume ainsi :

"Le rôle des auteurs orientaux a été soumis à un triple mouvement.
Ils ont reçu de Byzance la culture grecque.
Ils l'ont traduite en Arabe ou en Hébreu, parfois en Syriaque ; ils y ont ajouté leurs propres oeuvres, originales, mais surtout grecques arabisées.
Ils ont enfin livré ce trésor à l'Occident qui l'a retraduit en Latin".

L'un des pays qui joua le rôle le plus important dans l'introduction des idées arabes en Occident est certainement l'Espagne méridionale. Pays conquis par les Arabes, reconquis par les Chrétiens, l'Espagne méridionale était le siège d'un brassage de races, d'une fusion des modes de vie, qui en font la charnière essentielle entre le monde Chrétien et l'Empire Arabe. Au temps de la domination Maure, l'Espagne était bilingue : les Chrétiens y parlaient la langue de Mahomet, lisaient l'Arabe, étaient vêtus comme les Musulmans. Il leur était autorisé de persévérer dans leur foi (on les désignait sous le nom de "Mozarabes"). Les Juifs pratiquants étaient, de même, l'objet d'une tolérance qu'ils étaient loin de trouver au sein de la structure sociale chrétienne.

Après la reconquête sur les Maures, les rôles furent inversés : les "Mudejars" arabes ayant refusé la christianisation jouaient le rôle tenu autrefois par les Mozarabes. Malgré la vigilante inquisition, les habitudes de tolérance étaient trop profondément ancrées pour que les Musulmans et les Juifs soient pourchassés. Gutmann cite l'exemple très significatif du conquérant de Tolède : Alphonse VI, après la reconquête du royaume, épousa la fille de l'émir de Séville, gouverna à l'aide de la chancellerie arabe de son prédécesseur et conserva les habitudes de vie de la Cour Maure de Tolède. C'est dans cette même ville que l'archevêque Raymond suscita des équipes mixtes, Arabes, Juives et Chrétiennes, chargées d'exploiter les documents des bibliothèques. De cet heureux état de fait, devaient bénéficier les deux grandes Ecoles médicales médiévales, celle de Salerne et de Montpellier.

L'âge d'or de la tolérance espagnole devait n'avoir qu'un temps : au XVème siècle, l'unification de l'Espagne chrétienne est obtenue par le mariage (en 1469) du prince héritier d'Aragon, Ferdinand, et de la princesse héritière de Castille, Isabelle. Sous l'impulsion de cette dernière, se déroula le dernier épisode de la reconquête, qui prit l'allure d'une guerre religieuse "pour la sainte foi catholique" : en 1492, la défaite de Boabdil aboutit à l'annexion du royaume de Grenade .....

Les "rois catholiques" voulurent alors unifier les pensées religieuses, si diverses dans leurs états, comme ils avaient centralisé l'autorité politique : Isabelle confia à son confesseur Torquemada, la direction de l'Inquisition qui traqua impitoyablement Juifs et Musulmans par les moyens de l'époque : surveillance policière des nouveaux convertis, obligation pour les Juifs de se désigner à la férocité de leurs contemporains en portant une chemise jaune appelée le "San Benito" ; emprisonnement, tortures, bûchers où l'on brûlait ensemble les hommes et les livres.

Le Saint-Office put ainsi revendiquer l'honneur d'avoir détruit, en Espagne méridionale, au moins un million de volumes arabes :

> "Le cardinal Ximenes s'acharna à brûler ces livres, au point qu'il put se vanter, par la suite, d'avoir personnellement lancé cinq mille exemplaires du Coran dans les flammes" (Kenneth Walker).

Malgré cette réaction de l'Inquisition, d'ailleurs tardive, la culture arabe a alimenté les penseurs du Bassin Méditerranéen, ceux de Salerne et de Montpellier, essentiellement.

oOo

Une légende très significative veut que la célèvre "Cité Hippocratique" ait été fondée conjointement à Salerne par un Grec, un Latin, un Musulman et un Juif, portant les noms de Pontus, Salernus, Helinus et Adela. Si l'on se souvient qu'au Moyen-Age, ni les Juifs ni les Sarrasins n'avaient droit de cité dans l'Europe chrétienne, on conçoit l'importance de cette paternité attribuée par la Tradition. Cité située au carrefour des influences romaine, grecque, égyptienne et asiatique, Salerne occupait une position géographique privilégiée par laquelle on a voulu expliquer son influence longtemps prépondérante.

Fait nouveau et unique en ce temps, l'Ecole de Salerne fut fondée par des médecins séculiers qui sûrent demeurer indépendants de l'autorité religieuse et la réputation de la "Cité Hippocratique" s'étendit rapidement pour briller d'un éclat très vif au XIIème siècle. Il semble établi que l'enseignement y fut donné dans la ligne de la Tradition Hippocratique, du moins au début ; après le XIème siècle, vint s'ajouter l'influence juive et arabe .....

Très proche de nos universités modernes, l'Ecole de Salerne avait à sa tête un collège de dix médecins éminents, véritable conseil de faculté. D'eux dépendait l'organisation donnée à l'enseignement et ce collège était présidé par le "praepositus", véritable doyen qui détenait probablement une autorité plus étendue qu'un actuel doyen de faculté.

L'enseignement comportait deux parties : l'une théorique, ex cathedra, à base de cours prononcés par des professeurs. Ceux-ci s'aidaient de manuels résumant les connaissances médicales du temps, livres composés avec des fragments de textes anciens où une large part était faite à la thérapeu-

tique du maître de Cos. Ici encore on retrouve cette référence à Hippocrate et ce retour à la source de la médecine occidentale est encore attesté par le surnom donné à la ville : "La Cité Hippocratique".

Mais un fait nouveau pour l'époque : l'existence d'un enseignement pratique donné à l'hôpital. De même qu'Hippocrate enseignait ses élèves au chevet du malade, de même les médecins salernitains utilisaient, depuis sa création, l'hôpital bénédictin de la ville, fondé par les moines de St. Benoît au VIIème siècle. Ce souci de contrôler les connaissances théoriques et de les appliquer au malade sous la conduite d'un maître n'existait certes pas dans les Ecoles soumises à l'autorité ecclésiastique.

Les étudiants étaient de tous les pays et l'on ne peut s'étonner du nombre considérable d'auditeurs arabes et juifs : la liberté de pensée salernitaine permettait l'enseignement d'une médecine affranchie de toute métaphysique, même avant que l'influence arabe ne se fasse sentir. Le premier des grands noms de l'Ecole de Salerne fut un Italien du nom de Cariopontus. Cet auteur écrivit, en cinq volumes, une vaste encyclopédie médicale, le "Passionarius". Cette oeuvre de compilation fait appel à Galien, aux Alexandrins, mais surtout à Hippocrate. C'est peut-être à Hippocrate et au traité de "la maladie sacrée" en particulier, que Cariopontus doit cette indépendance d'esprit qui habite son oeuvre : On y retrouve en effet, une réaction contre les mythes, les superstitions, et les considérations mystiques qui détruisaient l'objectivité scientifique des oeuvres médicales. Cette attitude mentale évoque irrésistiblement la médecine coaque.

Autre manifestation révolutionnaire de l'Ecole de Salerne : la présence certaine de femmes parmi les élèves et les enseignants de l'Ecole. Un préjugé avait déjà écarté les femmes de l'enseignement médical dans l'Antiquité. On connaît l'histoire de cette jeune athénienne Agnodice, élève d'Hérophile, qui dût se travestir en homme pour exercer son art et fut jugée lorsque sa supercherie fut découverte. Il faudra attendre la fin du XIXème siècle pour qu'une étudiante en médecine ne soit pas regardée comme une bête curieuse. La Tradition veut qu'à Salerne ait enseigné la fameuse Trotula désignée à l'admiration de ses contemporains sous le nom de "Sapiens matrona, mulier sapientissima" ; elle serait la femme du célèbre Jean Platearius qui exerça son art au XIème siècle.

Enseignement théorique doublé d'un enseignement pratique hospitalier, collège dégagé de l'autorité ecclésiastique, ouverture à toutes les races, toutes les religions et aux deux sexes sans distinction aucune ..... Ne sont-ce pas là les caractères d'une faculté moderne ?

On connaît, datant des premiers temps de l'Ecole de Salerne, les noms des auteurs et des ouvrages qui ont résisté à l'oubli : Cariopontus, auteur du "Passionarius" a déjà été évoqué. Mais il est encore possible de citer l'oeuvre de gynécologie et d'hygiène de Trotula : "De mulierum passionibus ante, in et post-partum". Parmi les femmes médecins qui exercèrent à Salerne, on peut retenir Constantia Calenda, Rebecca Guarna et Abbela. A cette dernière est attribué un traité intitulé "De atra bile" et elle serait l'auteur d'un "De natura seminis hominis". Citons encore "La Practica" de Petroncello et un traité d'inspiration galénique "De quatuor humoribus corporis humani" dont l'auteur est un ecclésiastique, Alphanus, évêque de Salerne. Cette abondance de noms et de titres d'oeuvres ne doit pas faire oublier que l'oeuvre des médecins de la "Cité Hippocratique" fut surtout, au début du moins, collective et anonyme, ainsi que le soulignent Bariety et Coury :

> "Il en est ainsi du "Speculum hominis", un poème didactique composé vers le milieu du XIème siècle et de l'antidotarium, un recueil général de matière médicale, modifié plusieurs fois par la suite, notamment en France où il fut connu sous le titre de "Antidotarium Nicolai Praepositi".

Il est un ouvrage célèbre de l'Ecole, lui aussi anonyme : "Flos medicinae vel regimen sanitatis salernitatum". C'est un poème didactique représentant probablement l'essentiel de la médecine pratique salernitaine de l'époque. Une large part y est réservée à la déontologie ce qui suffit d'ailleurs à situer l'oeuvre dans la Tradition Hippocratique. En voici un extrait, cité par Bariety et Coury :

> "Pour guérir un malade, il faut l'expérience,
> Et l'art du médecin, non la vaine science,
> Le parlage ignorant d'un charlatan impur :
> L'un arrache à la mort, l'autre tue à coup sûr.

Conserver la santé, guérir la maladie,
Docteur, voilà ton art, ta sublime industrie.
Consultes la nature et tu verras encore
De ton expérience s'accroître le trésor.
Poursuis ; du médecin la première science,
Découvrira du mal la cause et la naissance :
A ce prix seulement il mérite son nom.
Il sait, multipliant l'investigation,
La porter sur cent points d'où jaillit la lumière
Eclairant tout le mal de couleur salutaire.
Son oeil sûr interroge avec sagacité
Les traits du patient vainement agité.
Dans l'organe malade, il lit avec adresse
La crase des humeurs, sa force, sa faiblesse.
Un coup d'oeil prompt enseigne à sa raison savante,
La marche de la cure, ou plus courte ou plus lente.
L'élève d'Hippocrate en sa pénible étude
Est trop souvent payé de noire ingratitude :
On lui promet un monde à l'heure du danger,
Le malade guéri n'y paraît plus songer.
L'art s'acquiert à grand prix : sur un lit de misère
Qu'il ne se penche pas sans espoir de salaire.
Du médecin le zèle, au salaire pesé,
S'éteindra promptement, s'il n'est récompensé ...
Lorsque son patient de plaintes l'importune,
Le docteur, attentif à sa propre fortune,
Profitant de ses cris, obtient sur le moment,
Quelque gage bien sûr, un bon nantissement,
Ou mieux, argent comptant, fait solder son mémoire.
Du malade sauvé, chétive est la mémoire,
En ennemi l'on sait qu'il traite sans égard,
Le maladroit qui parle honoraires trop tard".

Cette traduction versifiée donne une assez juste idée de l'esprit dans lequel fut composé un tel ouvrage : la référence à Hippocrate est claire et l'on ne peut s'empêcher de penser aux "aphorismes" et aux traités de la

Collection Hippocratique, tels "Le médecin", "La décence". Mais il faut reconnaître que les auteurs coaques faisaient preuve d'une plus haute valeur morale lorsque l'un d'eux écrivait simplement : "Là où est l'amour des hommes est aussi l'amour de l'art".

"Le flos medicinae" n'en connut pas moins un succès prodigieux et ce texte sera l'un des traités fondamentaux de la médecine et ceci jusqu'à la fin du XVIème siècle, aux côtés des oeuvres de Galien en particulier.

Au fur et à mesure que les lustres passent, les auteurs sont mieux connus : il est un autre ouvrage collectif qui semble dû aux plus grands professeurs de l'Ecole : Plactarius, Ferrarisus, Trotula, Bartholomeus, Caphon, Petronius, Afflacius. Il s'agit du traité de pathologie thérapeutique "De aegritudinum curatione" rédigé au XIIème siècle par un rédacteur dont le nom ne nous est pas parvenu. Déjà l'influence arabe y est nette. Au XIIème siècle, il convient encore de citer les noms d'Archimatteus qui écrivit un traité de clinique pratique "De adventu medici ad aegrotum" et les noms de Bernard le Provençal, Richard de Salerne et Romualdus Guarna, archevêque.

Or au XIIème siècle, l'Ecole prit corps à l'occasion de deux évènements :

- D'abord en 1134, Roger II publia une loi sévère réglementant l'exercice de la médecine. Les médecins sont donc protégés contre les charlatans, c'est à dire contre ceux qui n'ont pas été gradués à l'Ecole de Salerne. Les ordonnances de l'empereur Frédéric II confirmant ces lois, vinrent assurer l'assise juridique de la "Cité Hippocratique" : Ecole de fait depuis de nombreux siècles, Salerne devint une véritable faculté de médecine et tout médecin ayant quelque notoriété ne pouvait se permettre au XIIème siècle, d'avoir négligé l'enseignement de Salerne.

- D'autre part, l'influence de la médecine arabe pénètre largement à Salerne dès la fin du XIème siècle. Les Sarrasins, s'ils n'ont guère innové en médecine (encore faut-il faire exception pour le grand Avicenne), ont remarquablement conservé et transmis l'héritage de l'Antiquité qui nous revint par Salerne et Montpellier. C'est un médecin de Carthage, Constantin l'Africain, qui fut le propagateur de cette culture médicale arabe. Grâce

aux traductions des textes arabes que réalisa Constantin, l'Ecole de Salerne "revint à un Hippocrate purifié, débarrassé des interprétations de Galien" et des amputations des copistes médiévaux. Bien que Constantin l'Africain n'ait rien apporté d'original à la médecine salernitaine, il connut un grand prestige et fut surnommé : "Magister orientis et occidentis".

Protégée par les édits de Roger II de Sicile et rajeunie par la pensée arabe, l'Ecole de Salerne connaît son apogée au XIIème et XIIIème siècle. L'un des signes les plus évidents de la prééminence de la "Cité Hippocratique" fut certainement la formation d'enseignants salernitains qui se sont expatriés vers Montpellier ou Paris. Le moine Bénédictin Pierre-Gilles de Corbeil, élève de Salerne, devint professeur à Montpellier. Il fut ensuite appelé à Paris pour y enseigner et devenir médecin de Philippe-Auguste. Ce moine médecin surnommé le "héraut transalpin de la gloire de l'Ecole de Salerne", écrivit un poème didactique en vers latins tout à fait dans la Tradition salernitaine. D'autres élèves de Salerne, éduqués et enseignés dans la Tradition Hippocratique et libérale apportèrent une vie nouvelle aux universités européennes : Mathieu Salomon, et Benvenuto Graffeus qui se rendit célèbre par son habileté à extraire les corps étrangers de la cornée. Il écrivit, à Montpellier, un traité d'ophtalmologie qui fit longtemps autorité. Ruggiero de Parme fut un des chirurgiens les plus célèbres de l'Ecole de Salerne : auteur d'un traité intitulé : Post mundi fabricam" plein de notions nouvelles et fort hardies pour l'époque, il émigra vers Montpellier en 1202, entraînant avec lui de nombreux Italiens chassés de la péninsule par la querelle des Guelfes et des Gibelins.

Le dernier personnage important de Salerne fut Roland de Parme : il écrivit, au XIIIème siècle, un traité de chirurgie qui contribua à la réputation de la Cité Hippocratique.

Cependant, après le siècle de St. Louis, Salerne déclina rapidement. Au XVème siècle, sa renommée avait notablement baissé ; puis ce fut l'effondrement : l'Ecole qui ne subsistait que de nom, fut définitivement supprimée par un décret impérial au début du XIXème siècle. L'importance de cette Ecole ne vient certes pas des nouveautés médicales créées dans son enceinte : l'apport salernitain à la médecine est faible. Mais Salerne mena pendant plusieurs

siècles une campagne de réaction contre les usages médicaux et scientifiques du Moyen-Age : retour à la médecine hippocratique et non exclusivement galénique, libre de tout préjugé mystique, religieux, ethnique ou philosophique. Associant l'enseignement pratique à l'enseignement théorique, les maîtres de Salerne ont créé une Université qui est un peu la préfiguration de nos facultés modernes.

oOo

"Olim caus nunc Monpelliensis Hippocrates".

Telle est la devise de l'Ecole de Montpellier qui, plus heureuse que sa contemporaine Salerne et souvent rivale, continue de nos jours sa tâche médicale : comme l'Ecole italienne, Montpellier est une faculté de tradition purement hippocratique.

Il est curieux de retrouver entre les deux grandes Ecoles du Moyen-Age, des points communs nombreux : comme Salerne, Montpellier est située dans une région méditerranéenne, à proximité de la mer, et au carrefour des influences culturelles et raciales venant du Moyen Orient, d'Egypte, d'Afrique du Nord, d'Italie et d'Espagne. Deux grands courants intellectuels s'y rencontrent et y fusionnent : Italien et Salernitain d'une part, et d'autre part, Espagnol et Judéo-Arabe.

Le destin politique de la ville explique, pour une partie, l'indépendance d'esprit de ses savants et philosophes : dès le Xème siècle, la cité est cosmopolite et très florissante. Guillaume, maître de la ville, accueille avec bienveillance les Maures et les Juifs qui contribuent à la prospérité de la ville. Ce noyau de Montpellierains non chrétiens constitue bientôt un foyer intellectuel où la liberté de pensée n'est pas étranglée par le carcan de la Théologie chrétienne .....

Cet état d'esprit ne se modifia guère dans la suite lorsque la cité passa sous la suzeraineté du pape (au XIème siècle), puis sous celle des rois d'Aragon et de Majorque au XIIème et XIIIème siècle. Devenue française sous

Charles VI en 1382, la ville conserva son indépendance intellectuelle tout au long de l'histoire médiévale. Ce particularisme s'affirma dans une affaire dramatique : l'hérésie cathare. Cette déviation théologique finissant par prendre des proportions inquiétantes, tant pour le pape que pour le pouvoir séculier, une croisade fut lancée qui apporta la solution à cette hérésie, dite des Albigeois, grâce aux bûchers collectifs.

Souci d'objectivité et tolérance religieuse, voilà les caractéristiques essentielles de la faculté de Montpellier et ceci, depuis le haut Moyen-Age. L'opposition que rencontra cette Ecole fut vive, au cours des siècles : la Faculté de Paris, dominée par la Sorbonne, refusa longtemps de reconnaître le titre de docteur conféré par la plus ancienne faculté française.

Au XVIIème siècle, Gui Patin, doyen de la faculté de Paris, considérait les docteurs de Montpellier comme des charlatans et souhaitait leur interdire l'exercice de la médecine à Paris.

La réputation de l'Ecole de Montpellier est fort ancienne : en 1137, Jean de Salibury nous apprend que, de son temps, on se rendait à Salerne et à Montpellier pour y apprendre l'art médical. En 1220, le légat du pape Honorius III fondait officiellement la faculté de Montpellier, consacrant ainsi un centre d'enseignement vieux de plus d'un siècle. Dès les origines apparaît la volonté d'ouvrir l'Ecole à tous sans distinction de nationalité, de race, de confession et ceci place la plus ancienne faculté de France dans la ligne de l'Ecole de Salerne. En 1180, Ghilhem VIII, seigneur de Montpellier, publia une ordonnance dans ce sens :

> "Je ne donnerai à personne la prérogative et le monopole de pouvoir, seul, enseigner et faire des cours à Montpellier dans la faculté de physique, car il est mauvais de concéder et donner à un seul le monopole d'une science si utile. Et pour cela je veux et ordonne que tous, quels qu'ils soient, de quelque pays qu'ils viennent, puissent, sans être inquiétés, donner l'enseignement de la physique à Montpellier".
>
> (Bariety et Coury in Histoire de la Médecine)

La faculté de Montpellier s'organise peu à peu : contrairement à ce qui se passait à Salerne, l'Eglise conservait une haute autorité sur la nouvelle université : mais le pli était pris et la dictature de l'esprit chrétien ne se fit jamais sentir autant qu'à Paris, par exemple. L'enseignement, au début était donné au domicile même des maîtres et les étudiants les rétribuaient directement : puis la faculté se vit doter de locaux au XIVème siècle, par le pape, au XVème siècle, par le roi. Le plus ancien des professeurs-régents est doyen, dès 1242. Puis l'Eglise intervient dans l'administration et, à la tête de la faculté se trouve un chancelier nommé par l'évêque de la cathédrale St. Pierre : Actuellement encore, les professeurs de Montpellier sont, par tradition, chanoines de la cathédrale.

Le type même de l'enseignement donné à Montpellier dénote une volonté de lutter contre le charlatanisme. Comme à Salerne, l'étudiant de Montpellier devait se présenter régulièrement à des examens qui permettaient de vérifier ses connaissances. Après trois ans d'études, un premier examen conférait le titre de bachelier en médecine. L'étudiant commençait alors les travaux qui devaient le conduire à la licence, qui donnait le droit d'exercer l'art médical. (Les chirurgiens maintenus dans une position subalterne jusqu'au XVIIIème siècle, pouvaient en être dispensés). Les épreuves de la licence se déroulaient dans une ambiance de grande solennité, en présence de l'ensemble du collège des professeurs en l'église St. Firmin ou à la cathédrale. A l'issue de ces cérémonies mi-laïques mi religieuses, l'évêque ou le prieur de St. Firmin donnait au candidat heureux "l'inceptio" l'autorisant à exercer l'art médical" hic et ubique terrarum". Cette prétention à l'universalité de la faculté de Montpellier ne sera d'ailleurs pas toujours reconnue, notamment par la faculté de Paris. Quant au doctorat, dernière étape de la carrière, il donnait avec le droit d'enseigner, celui de porter les insignes du plus haut grade universitaire : bonnet noir à houppe cramoisie, anneau d'or et ceinture dorée.

Ces solennités religieuses n'excluaient pas une bonne humeur un peu bruyante : tout se terminait par des festivités, toutes laïques celles-là, auxquelles participaient les maîtres que, selon l'usage, on comblait de cadeaux.

Voici pour les moeurs universitaires ..... Quels furent les hommes et leur doctrine ? Il existe encore à Montpellier, dans le vestiaire des professeurs, les tableaux représentant les anciens maîtres de l'Ecole. On ne saurait en nommer un sans les citer tous.

Il est cependant important de retrouver l'influence salernitaine. On a vu que l'Ecole italienne a essaimé en France et notamment à Montpellier. Pierre Gilles de Corbeil y enseigna quelques temps : mais il eut avec ses confrères une controverse si violente qu'il fut roué de coups : "Ac si esset rusticus vel calcifex". Le fait d'avoir été battu comme un manant a certainement nui à l'objectivité des opinions émises par le moine Pierre Gilles à l'égard des enseignants de la ville. Cette histoire burlesque eut cependant le mérite de nous révéler quelques uns des noms des grands médecins juifs de la fin du XIIème siècle, en particulier les rabbins Nathan ben Zacharias, Yedoudah ben Tibbon.

Venant de Salerne comme Pierre Gilles de Corbeil, on peut citer Mathieu Salomon et l'ophtalmologiste Benvenuto Graffeus, bien d'autres encore.

Faculté ouverte aux étrangers et aux membres de toutes les confessions, Montpellier reçut ainsi des Italiens, des Juifs émigrés d'Espagne (parmi lesquels quelques médecins talmudistes) des Espagnols et même des Anglais. Le plus connu d'entre eux fut certainement le Catalan, Arnaud de Villeneuve : cet homme universel parlait plusieurs langues et aucune activité de l'esprit ne lui était étrangère. Médecin, théologien, philosophe et métaphysicien, épris d'astrologie, d'alchimie et de sciences occultes, il tomba dans les filets de l'Inquisition. Le pape Boniface VIII qu'il avait guéri d'une lithiase rénale disait (peut-être dans l'euphorie qui suit la fin d'une colique néphrétique) "c'est le plus grand clerc du monde". Son habileté de praticien lui valut d'être protégé par la papauté contre les Dominicains Inquisiteurs.

Cet esprit amoureux des incertitudes métaphysiques eut, en tant que médecin, un sens pratique qui rapproche singulièrement son système médical de celui d'Hippocrate : "Je me souviens écrit-il, d'avoir vu un grand maître en tous arts, excellent théoricien mais un médecin incapable de prescrire aucun traitement particulier, pas même un clystère, et guérissant à peine la

fièvre éphémère. Les médecins de Montpellier, comme mon maître et les autres, hommes de mérite, très appliqués d'ailleurs à savoir l'universel, n'omettaient pas la science du particulier, de façon qu'ils s'occupaient plutôt des guérisons particulières, d'enseignement, de véritables expériences, qu'ils ne se retranchaient toujours derrière les universaux".

Arnaud de Villeneuve apparaît comme un esprit indépendant cherchant à concilier les auteurs anciens avec sa propre expérience ; il refuse la dictature de la médecine galénique mais il ne rejette pas en bloc le maître de Pergame comme le fera, plus tard, Paracelse. Ses ouvrages médicaux, parmi lesquels le "Bréviaire" et le "Regimen sanitatis", où il s'inspire de Galien, certes, mais aussi d'Hippocrate et Avicenne, firent longtemps autorité. Au tout début du XVIème siècle, en 1504, ils furent imprimés à Lyon. Son plus haut titre de gloire semble bien d'avoir su découvrir le rôle fondamental du terrain morbide et ceci, écrivent Bariety et Coury, "au point de paraître un précurseur de la biotypologie moderne".

L'apogée de l'Ecole est atteinte, au Moyen-Age, avec Gilles de Corbeil, Henri de Mondeville et surtout le grand Guy de Chauliac, Gilles de Corbeil fut rapidement conduit à quitter Montpellier, on l'a vu.

Henri de Mondeville enseigna longtemps à Montpellier puis devint chirurgien de Philippe IV le Bel et de son fils aîné Louis X, dit Le Hutin. Il écrivit un traité : "La chirurgie" qui connut un succès considérable. Il y étudie avec pertinence les problèmes de l'hémostase, de la suture des plaies, de leur pansement ..... Et ce livre contient des aperçus déontologiques qu'il confronte avec la morale hippocratique.

Pourtant, le plus grand de tous les maîtres médiévaux de Montpellier fut Guy de Chauliac. Henri Mondor lui a consacré une longue étude dans un de ses ouvrages : "Anatomistes et chirurgiens".

Comme Arnaud de Villeneuve, Guy de Chauliac fut à la fois théologien et médecin : il étudia ces deux sciences à Montpellier d'abord, puis à Bologne. Là il eut comme maître, un professeur célèbre en son temps, Alberto Bertuccio, successeur de Mondino. Après avoir voyagé dans toute la France (à Toulouse, Lyon, Paris on retrouve sa trace), il se fixa à Avignon où il

devint le médecin et même l'aumônier du pape Clément VI. Comme il vécut fort longtemps, du moins pour l'époque (1300 à 1367), il conserva ses fonctions auprès des deux successeurs de Clément VI. Sa réputation grandit rapidement et le roi Jean de Bohème eut recours à lui à l'occasion de la maladie qui devait le rendre aveugle.

Vers la fin de sa vie en 1365, Guy de Chauliac écrivit la "Chirurgia magna", où il réunit les expériences de sa longue pratique. Cet ouvrage lui valut une renommée universelle et on le considère comme le prédécesseur d'Ambroise Paré. Certaines de ses inventions sont encore en usage dans nos hôpitaux : c'est lui qui introduisit la méthode de réduction des fractures par extension continue. Il fut le premier à introduire en chirurgie, la position en Trendelenburg .....

A une époque où l'anatomie était enseignée uniquement d'après les descriptions de Galien, il fut le premier à se rebeller contre cette anatomie extrapolée de l'animal à l'homme. Il osa préconiser la dissection du cadavre humain affirmant : "Tout artisan est tenu de savoir ou de connaître le sujet sur lequel il travaille ; autrement, il erre en oeuvrant".

Ce grand savant conserva cependant au moins un des préjugés de son temps. Lorsqu'il parle des femmes-médecins de l'Ecole de Salerne, il n'hésite pas à les placer dans la cinquième et dernière catégorie des chirurgiens. Il ne met pas en doute leur adresse mais leur reproche d'être trop promptes "à abandonner les malades à la volonté de Dieu en établissant leur pratique sur la maxime : Le Très Haut a donné, le Très Haut a ôté, que le nom du Très Haut soit béni". On voit assez mal pourquoi les femmes-médecins seraient plus défaitistes que leurs confrères masculins .....

Les deux Ecoles de Salerne et de Montpellier sont les plus représentatives de la médecine médiévale, médecine embryonnaire soumise à l'influence arabe, perpétuellement en lutte contre les structures universitaires et la scholastique. Cet oasis de lucidité, ces hommes pour qui le principe de causalité n'est pas aboli, représentent le lien fragile entre le monde Grec et le monde de la Renaissance.

ooOoo

- CHAPITRE IV -

LA RENAISSANCE DE L'ESPRIT

"La Renaissance s'est caractérisée par une immense réaction contre la vie sociale, politique, intellectuelle, artistique, du Moyen Age, c'est à dire de l'époque immédiatement précédente. La qualification exacte serait Réaction".

Frantz Funck Brentano

(La Renaissance)

"Hors de cette épaisse nuit gothique, nos yeux se sont ouverts à l'insigne flambeau du soleil".

Rabelais.

Le Moyen Age, que Rabelais qualifie de nuit gothique, exprimant ainsi le sentiment des hommes de son temps, fut une époque organique. Les structures sociales et religieuses puissamment organisées, imprimaient aux hommes, leur mode de vie, leur façon de penser. Nul homme du XIIIème siècle, ne songeait à protester contre la société dont il faisait partie. Personne n'en rêvait une construite différemment et l'esprit de révolte était inconnu, sauf rares exceptions.

La période de la Renaissance est exactement à l'opposé des temps médiévaux. Un seul mot résume l'esprit de la Renaissance : la révolte (Funck Brentano dit réaction). Révolte partout : dans l'art, dans la pensée politique, religieuse, scientifique, et en particulier, révolte contre le dogmatisme stérile des écoles médicales, étroitement fidèles à l'orthodoxie Galénique. Mais cette révolte se veut un retour aux sources de l'Antiquité Grecque et Latine et c'est en ce sens que les historiens ont parlé de Renaissance ; c'est la résurgence de l'Esprit Grec après les siècles "d'épaisse nuit gothique".

oOo

L'art médiéval était presqu'exclusivement tourné vers Dieu, que ce soit l'art Roman des monastères, l'art Gothique des grandes cathédrales ouvertes aux foules. Dans cette architecture sacrée, l'élément décoratif lui-même n'est jamais gratuit. Il résulte d'une nécessité ainsi que l'affirme Viollet Le Duc :

"Dans l'architecture française du Moyen Age, toute nécessité est motif de décoration : les combles, l'écoulement des eaux, l'introduction de la lumière, les moyens d'accès et de circulation aux

différents étages du bâtiment, jusqu'aux menus objets tels que les ferrures, la plomberie, les scellements, les supports, les moyens de chauffage, d'aération, non seulement ne sont point dissimulés, comme on le fait souvent depuis le XVIème siècle dans nos édifices, mais sont au contraire franchement accusés et contribuent, par leur ingénieuse combinaison et le goût qui préside toujours à leur exécution, à la richesse de l'architecture. Dans un bel édifice du commencement du XIIIème siècle, si splendide qu'on le suppose, il n'y a pas un ornement à enlever car chaque ornement n'est que la conséquence d'un besoin rempli".

Ainsi, voilà un art dont le but est la glorification de Dieu et qui, dans ses méthodes, ne comporte aucun luxe inutile de décoration : telle gargouille est une voie d'écoulement de la pluie ; telle sculpture d'un tympan est taillée dans une pierre soutenant une voûte. L'édifice est fonctionnel essentiellement. Sa beauté n'apparaît que comme l'ornement d'une nécessité technique.

L'art Renaissant est profondément différent dans ses buts et dans ses moyens : tout d'abord il devient un art profane et le but poursuivi est de rechercher la beauté, aux dépens souvent, de la valeur fonctionnelle d'un édifice. En outre, on assiste à une véritable explosion d'individualisme dans l'art, en réaction contre le travail d'équipe des maçons des siècles précédents qui travaillaient en une véritable communion, avec le maître de l'oeuvre (l'architecte), les tailleurs de pierre (les sculpteurs) et le maître verrier. Au cours de la Renaissance, les artistes se séparent des traditions populaires qui ont cessé de les inspirer : préoccupés d'imiter, avec plus ou moins de bonheur, les anciens, Grecs et Latins, ils deviennent des exégètes des formes antiques : comme Marsile Ficin est un hellénisant platonicien et recherche avec avidité les textes de l'élève de Socrate, on voit Donatello, en compagnie de Brunelleschi, vêtus d'habits de terrassiers, faire le voyage de Rome pour déterrer des trésors de la statuaire antique. Lorsque, en 1506, fut mis à jour, dans une vigne de la campagne romaine, le groupe du Laocoon, Michel-Ange en personne dirigeait les fouilles : ce fut un évènement sensationnel et le pape fit tonner les canons du château Saint-Ange pour illustrer dignement cette exhumation.

Il n'est pas question de juger ici de la valeur de cet art renaissant, profane et inspiré de l'antique, par rapport à l'art médiéval, populaire et exclusivement destiné à Dieu. Mais on peut affirmer qu'il y eut aux XVème et XVIème siècles une véritable rupture dans la conception artistique de la beauté : L'art plastique renaissant est d'un bout à l'autre une réaction contre l'art médiéval.

oOo

LA REVOLTE POLITIQUE ET RELIGIEUSE

L'esprit de Machiavel anime les hommes politiques de la Renaissance. Ce diplomate florentin écrivit deux grands ouvrages politiques : Le Prince et Les Discours. Dans Le Prince, Machiavel étudie les voies et les moyens par lesquels on peut obtenir et conserver un pouvoir autocratique. Dans ce court opuscule, Machiavel ne cherche pas à justifier la prise de pouvoir par autre chose que la volonté du Prince : il n'est plus question de souveraineté de droit divin ; il n'est pas encore question de bonheur des peuples. Le philosophe florentin ne cherche pas à réunir de pieux conseils sur la façon de devenir un chef vertueux.

> "Le domaine de ses recherches, écrit Bertrand Russel, est au-delà du bien et du mal, tout comme les recherches d'un physicien nucléaire".

Mais il faut reconnaître que "Le Prince" n'est pas non plus une apologie de la fourberie et du crime politique. Simplement, dans cette étude objective comme une dissection, Machiavel reconnaît que le crime peut être utile ou nécessaire à l'acquisition du pouvoir : si l'on veut obtenir le pouvoir, il faut être impitoyable. Que cette méthode se fasse par des moyens criminels, cela ne concerne ni Machiavel, ni les hommes politiques de la Renaissance, dont le type même est César Borgia. Cette pensée politique n'est

pas nouvelle et l'on retrouve aisément une évocation de l'Antiquité grecque et latine : le florentin aurait pu prendre pour modèle Alexandre le Grand, Philippe, Ptolémée, Séleucus, Cléopâtre, Antoine ou César.

Ainsi en politique aussi, on retrouve cette révolte contre le Moyen Age : le Prince ne rend plus de comptes à personne, ni au pape, ni à l'empereur, ni à Dieu puisque la morale est exclue de l'action politique.

François Ier est, à cet égard, très représentatif des princes de la Renaissance, ne serait-ce que parce qu'il ne réalise pas, comme César Borgia, une caricature du Prince de Machiavel. Plusieurs faits politiques soulignent cette parenté : le roi de France créa, en 1530, sur les conseils de Guillaume Budé, le Collège de France ; quel était le motif de cette création ? François Ier voulait qu'il y eut à Paris un centre d'enseignement indépendant de la Sorbonne où fleurissait encore la scholastique médiévale. Mais la raison profonde était de protéger les enseignants du Collège Royal contre l'autorité religieuse de la redoutable Sorbonne. Pour la première fois en France, une partie de l'enseignement était dispensée par des professeurs indépendants de l'Eglise.

En cherchant au Connétable-Duc de Bourbon une querelle d'allemand pour une question d'héritage, le but de François Ier était-il de faire régner la justice dans ses états ? Certes non ! Il s'agissait avant tout d'abattre le dernier grand féodal, survivance dangereuse des temps médiévaux, qui prétendait encore tenir une cour et exercer les droits régaliens de haute et basse justice et de battre monnaie. Lorsqu'il eut poussé le duc de Bourbon à la rébellion et qu'il l'eut chassé de ses états, François Ier put se dire roi en son pays. Mais où était le droit ? : dans l'éthique médiévale, certainement du côté du duc. Dans l'éthique renaissante, François Ier avait agi comme le prescrivait Machiavel. Les deux adversaires ne parlaient pas le même langage .....

Plus qu'en toute autre circonstance, c'est dans l'affaire du Concordat, au tout début de son règne, que François Ier s'est affirmé comme un prince de la Renaissance. L'Eglise possédait en France des biens immenses représentant près du tiers du pays. Voulant éviter que ne se produisit une

véritable hémorragie d'argent vers le Saint-Siège, le roi Charles VII en 1438 avait pris une ordonnance royale dit "La Pragmatique Sanction" de Bourges. La pragmatique réservait l'élection des archevêques et évêques, aux chanoines des chapitres et celle des abbés, aux religieux des différents monastères. Le pape n'intervenait que pour confirmer l'élection et de ce fait se trouvait frustré du droit d'annates, c'est à dire de l'impôt représentant une année des revenus prélevés à chaque changement de titulaire d'un bénéfice ecclésiastique. La Pragmatique Sanction fut abolie par Louis XI qui ne trouvait rien de bon dans l'oeuvre de son père, qu'il haïssait. Malgré de nombreuses tentatives, aucun accord n'était intervenu entre le roi français et le pontife romain. Après la victoire de Marignan, en Décembre 1515, le jeune François Ier et le pape Léon X, un Médicis rusé et cultivé, se réunirent à Bologne pour établir un régime concordataire de l'Eglise de France. Le pape et le roi s'attribuèrent l'un à l'autre des droits et des avantages qui ne leur appartenaient pas : le roi devint le seul dispensateur des biens du clergé. Le pape lui accorda en effet le droit de nommer les évêques et les abbés, droit qui appartenait aux chapitres et aux couvents. En échange, le roi abandonnait à Léon X les annates qu'il convoitait et par lesquelles il espérait renflouer le trésor pontifical mis en faillite par son goût du luxe. En agissant ainsi, François Ier et Léon X se révélaient bien de dignes émules de Machiavel, que n'arrête dans leur progression aucune morale, aucune tradition, aucune loi. Le parlement de Paris ayant refusé d'enregistrer le Concordat, François Ier passa outre en tenant un lit de justice et tout fut dit : pendant près de trois siècles, les rois de France disposeront des biens de l'Eglise pour payer leurs serviteurs, grâce à la pratique ingénieuse de la Commende qui permettait d'attribuer les revenus d'une abbaye ou d'un évêché à un laïc, pourvu que l'administration soit confiée à un ecclésiastique.

oOo

Contre les structures vieillissantes d'une Eglise où les scandales étaient quotidiens, un homme se dressa au début du XVIème siècle, Martin Luther. Cet homme révolté était moine augustin, prêtre, prieur du couvent de Wittenberg, docteur en Théologie et chargé de l'enseignement de l'écriture. Ce mystique, en proie à une crise spirituelle durable, chercha l'assurance du salut dans tous les textes sacrés et enfin dans la Bible qu'il lut, étudia à fond et commenta enfin devant les étudiants.

Ainsi que le souligne Funck-Brentano, le problème du dogme n'eut guère d'importance sur la réforme. On sait que l'un des points où divergent les catholiques et les luthériens est celui de la présence divine ; la parole du Christ :

"Ceci est mon corps, ceci est mon sang"

est prise au propre par les catholiques, qui admettent la réalité de la présence divine dans le pain et le vin consacré. Pour les luthériens, cette parole ne doit être prise qu'au figuré.

Certes, à l'origine, et pour les promoteurs de la réforme comme Luther, il s'agissait de changer l'Eglise à la lumière des textes sacrés, de la faire revenir dans le droit chemin tout en supprimant les scandales de la Cour de Rome, la simonie, le trafic des bénéfices ecclésiastiques, le négoce de bateleur des vendeurs d'indulgence. Mais si le mouvement de réforme n'avait été que cela, Luther, Mélanchton, Calvin, n'auraient été que des révoltés isolés et l'Europe n'aurait pas connu les atroces guerres de religion.

Le germe de la réforme jeté dans la société, trouvait un terrain propice à sa croissance en raison des conditions économiques particulières. La Réforme, comme tous les mouvements révolutionnaires, quel qu'en soit la base métaphysique ou philosophique, allait grouper les mécontents et les dresser contre l'autorité traditionnelle de l'Eglise catholique.

On verra ainsi une ville adopter la religion réformée, dans l'espoir de se délivrer de l'autorité que fait peser sur elle un seigneur féodal soutenu par l'Eglise, ou même le Comte-Evêque de la ville. Ailleurs c'est la campagne qui suit le mouvement par opposition à la ville qui l'exploite. En

Angleterre, le roi Henry VIII rompt avec Rome, qui refuse de couvrir ses caprices sentimentaux. En France, la branche des Bourbons, cadette de la famille régnante, se rallie aux nouvelles doctrines pour manifester son opposition aux Valois qui tiennent le trône.

Les conditions économiques nouvelles créées par la découverte et le pillage du nouveau-monde par les conquistadores espagnols ont provoqué des mécontents. L'énorme afflux de métal précieux a entraîné l'inflation : les prix montent en flèche depuis le début du siècle. La catégorie des hommes possèdant un revenu fixe, voit ses moyens d'existence, amputés de la moitié ou des deux tiers même : ce sont les petits nobles, certains ecclésiastiques, les bourgeois de robe, inquiets en outre de voir se multiplier les charges vénales et par là même diminuer la valeur de la leur et les revenus qui y sont attachés. C'est pourquoi, ainsi que l'écrit Jacques Bainville :

> "Au protestantisme, adhérèrent surtout la bourgeoisie et la noblesse, tandis que la population des campagnes, que la crise économique n'avait pas atteinte, reste indemne".

Ces hommes mécontents suivirent donc, avec une parfaite indifférence pour le dogme, du moins pour la plupart, le bouillant Martin Luther, le triste Melanchton, le fanatique Calvin. Quelle qu'en ait été la cause profonde, (cette cause fut sans doute variable d'un individu à l'autre dans de larges proportions) l'adhésion à la religion réformée représentait une réaction violente contre les structures religieuses en place depuis le Moyen Age.

oOo

LA REVOLTE DANS LE MONDE DE LA PENSEE

Il est un fait de l'histoire de la technique qui aura, au début de la Renaissance, une importance fondamentale : c'est l'invention de la presse à imprimer à caractères mobiles. Cette innovation permet la circulation des nouvelles idées et aida à saper les autorités traditionnelles. La Bible imprimée fut à la portée de tous et chacun put, dans les traductions qui furent établies en langue commune, remonter à la source de la révélation divine sans avoir à passer par les interprétations des pères de l'Eglise : chaque fidèle peut devenir exégète en s'appuyant sur les textes et l'Eglise ne put plus soutenir de manière plausible qu'elle avait la garde des affaires de la foi. En outre, il fut possible de diffuser largement les textes des auteurs anciens et des Arabes, c'est à dire, en définitive, de répandre largement un savoir profane. Les imprimeurs étaient non seulement des artistes jaloux de la beauté de leurs productions, mais encore d'authentiques humanistes, très cultivés, entretenant avec les auteurs qu'il éditaient des relations amicales : le grand éditeur vénitien Alde Manuce lisait le Grec, discutait en Latin avec Erasme qui, dans l'Eloge de la Folie, le désigne sous le nom de "mon ami Alde".

De la diffusion de l'imprimerie, sous l'impulsion de ces hommes remarquables dont Alde Manuce est le modèle, résulta selon B. Russel, un double effet :

> "Etude des classiques renforcée et amélioration du niveau de l'instruction en général".

C'est toute l'histoire de l'humanisme de la Renaissance qui est résumée dans ces deux propositions.

A la question : "qu'est-ce-que l'humanisme ?" Funck-Brentano répond :

"A la fin du XVème siècle, l'époque ou l'humanisme prit son essor, il consista essentiellement dans la culture des sciences qui avaient pour fin le bonheur et le perfectionnement de l'homme, par opposition à la théologie, devenue la scolastique, laquelle se tournait vers Dieu. De cette opposition à la scolastique, l'humanisme a tiré son nom".

J.P. Sartre dira, de façon plus lapidaire et plus générale :

"Par humanisme on peut entendre une théorie qui prend l'homme comme fin et valeur supérieure".

Et c'est en ce sens que l'on peut dire que l'humanisme littéraire du XVIème siècle ne fut pas autre chose que la résurgence de cet humanisme grec, étudié par Bonnard et qui anima Homère, Thalès, Démocrite, Hippocrate, Socrate et, d'une façon générale, la majorité des penseurs Grecs.

Les trois grands maîtres dont s'honore l'humanisme de la Renaissance : Pétrarque, Marsile Ficin et Erasme, furent des ecclésiastiques. Mais Pétrarque et Ficin ne furent jamais des théologiens et leurs dignités écclésiastiques n'étaient qu'un moyen de vivre. Quant à Erasme, bâtard d'un écclésiastique, il entra dans le clergé contraint et forcé et fut relevé de ses voeux monastiques sur sa demande. Aucun des trois ne consacra un instant de sa vie à son ministère de religieux et leurs préoccupations furent constamment tournées vers les auteurs antiques, en réaction contre la théologie traditionnelle d'un St. Thomas d'Aquin. Leur vie fut une révolte d'homme de plume et non d'homme d'action, mais qui s'exprime parfois avec véhémence. Il suffit de lire l'Eloge de la Folie d'Erasme, ce pamphlet corrosif comme du vitriol, qui n'épargne aucune des structures en place. Ce qui fut pris (heureusement pour Erasme !) pour une bouffonnerie, était en fait une critique éclairée et acerbe des traditions du temps.

Qu'on juge par ces extraits :

Parlant de l'armée :

"Ne sont-ce pas des parasites, des débauchés, des voleurs, des brigands, des rustres, des abrutis, des banqueroutiers, des rebuts de

la société, qui exercent cette profession, plutôt que des philosophes minés par les veilles".

Des nobles, il écrit :

"..... Aujourd'hui la noblesse dépend surtout de l'endroit où l'on a poussé ses premiers vagissements ..... Ils étaient partout les images de leurs ancêtres. Ils comptent leurs bisaïeux et leurs trisaïeux, ils citent leurs antiques surnoms, bien qu'eux-mêmes ressemblent à des statues muettes et qu'ils soient plus nuls que les portraits qu'ils exposent".

Enfin le clergé est tout particulièrement visé :

"(Les moines) connaissent les secrets de tout le monde au moyen de ce qu'ils appellent la confession. Il est vrai qu'ils se font un crime de les révéler, si ce n'est quand ils ont bu et qu'ils veulent se divertir par de piquantes anecdotes".

"Peut-être vaudrait-il mieux passer sous silence les théologiens, ne pas remuer ce bourbier et ne pas toucher ce bois puant".

Cette révolte des humanistes, plus ou moins violente dans son expression, apparaît comme la revanche du bon sens sur les interminables arguties des théologiens férus de scolastique.

oOo

La même réaction se retrouve dans la pensée scientifique : l'observation redevient, comme au temps de Thalès ou d'Archimède, le fondement du raisonnement et Copernic modifie la vision du monde. Dans le domaine des mathématiques, de la spéculation pure, Cardan et Tartaglia renouent la tradition des mathématiques de l'Antiquité.

Tartaglia était un mathématicien de génie qui eut son heure de célébrité : il releva un défit lancé par un algébriste du nom de Fiori, qui proposait trente questions de mathématiques à résoudre en un mois. Tartaglia

releva le défi, jeta un coup d'oeil sur les problèmes et les résolut en deux heures : ses rivaux manquèrent étouffer d'étonnement. Le mathématicien avait découvert la règle générale permettant de résoudre les équations du troisième degré. Jérôme Cardan voulut connaître le secret de Tartaglia car il était en train d'écrire un livre intitulé : "L'ars magna de rebus algebraicis".

Ce Jérôme Cardan était un individu aussi peu recommandable que grand mathématicien : vagabond perpétuel, il sema en sillonnant l'Europe en tous sens, les dettes, les bâtards et les duels sur son passage, débauchant les femmes et pourfendant les maris irascibles. Lui-même, de patience assez courte, il ccupa les oreilles de son fils dans un mouvement d'humeur. On ne peut s'empêcher de penser à Benvenueto Cellini. Mais s'il eut une existence agitée, elle fut féconde. Améliorant la formule de Tartaglia, il en tira la "règle de Cardan" en découvrant que l'équation du 3ème degré pouvait admettre des solutions positives, des solutions négatives et même des solutions imaginaires.

Sortant de prison où ses dettes l'avaient conduit, Cardan se passionna pour les sciences occultes et trouva un poste d'astrologue : il prédit que sa mort devait survenir à 45 ans. A 46 ans il vivait toujours, ce qui le conduisit à remanier son horoscope pour apprendre qu'il ne vivrait pas au-delà de 75 ans. Mais passé ce délai, il s'entêtait encore à vivre et pour ne pas en avoir le démenti, il se laissa tout bonnement mourir de faim. Il reste de Jérôme Cardan, autre chose que sa vie de roman : sa fameuse formule.

> "Il ne pouvait prévoir, écrit P. Rousseau, la merveilleuse fortune d'une théorie aussi abstraite, qui sert pourtant aujourd'hui à des calculs éminemment pratiques comme ceux des ingénieurs".

Avec Copernic, le monde de la Renaissance possède un personnage plus présentable aux enfants des écoles : Mais, si la vie du chanoine polonais fut irréprochable, il n'en est pas moins un révolutionnaire. Mais sa révolte est toute intellectuelle et l'on retrouve ce contraste permanent chez Copernic entre l'homme et le penseur. Après avoir vécu quelques années en Italie où il enseigna les mathématiques et reçut le grade de docteur en droit canon,

Copernic revint en Pologne, son pays, pour y entrer dans les ordres. Un de ses oncles qui était évêque le fait alors nommer chanoine de Franenburg où, désormais, il passera sa vie : rien de marquant dans l'existence de cet homme paisible dont le seul but était de pouvoir mener en paix ses recherches. Découvre-t-il quelque chose qui lui semble devoir entraîner des discussions passionnées ? Il ne le révèle qu'à ses rares intimes et élèves, n'en acceptant la publication que sur la fin de sa vie.

Copernic s'était fait élever une sorte d'observatoire rudimentaire à Franenburg et son existence se passa dans cette tour, entre les livres des anciens qu'il va soumettre à une critique efficace et son instrument parallactique grâce auquel il interroge le mouvement apparent des étoiles et des planètes.

Dès l'année 1507, Copernic semble avoir fixé dans son esprit les bases de son système : il se rallie à l'hypothèse de Philolaüs et d'Aristarque et affirme la rotation de la terre sur elle-même en 24 heures et sa rotation autour du soleil en un an. Les étoiles deviennent des points fixes autour desquelles gravitent les planètes, à l'instar de la terre.

C'était modifier profondément la vision cosmique des chrétiens pour qui, au Moyen Age, la terre était ce grand disque plat surmonté de la voûte céleste d'où le Bon Dieu, la Vierge, les Saints et les Anges contemplent d'un œil critique les faits et gestes des hommes. Cessant d'être le centre du monde, notre terre n'était plus qu'un point minuscule perdu dans l'immensité. Après Galilée, puis Newton, Voltaire pourra imaginer dans ses contes, la pluralité des mondes habités. L'homme va bientôt cesser d'être la mesure du monde. Déjà Christophe Colomb avait, en découvrant le Nouveau-Monde, démontré la rotondité de la terre et fait éclater le cadre étroit de l'Europe chrétienne .....

Copernic avait bien pressenti le caractère révolutionnaire de sa pensée mais, écrit Joseph Bertrand :

> "Son zèle pour la vérité, tempéré par l'amour de la paix, n'alla jamais jusqu'à compromettre son repos".

Il garda pour lui ses idées pendant quarante ans : de 1512 à 1530 il écrivit son livre "De revolutionibus orbium coelestium libri VI". Mais celui-ci ne sera publié qu'en 1543, année de sa mort.

Il écrit avec une franchise un peu candide, les raisons de sa discrétion dans la préface adressée au pape Paul III :

> "Je suis porté à croire qu'aussitôt que l'on connaîtra ce que j'ai écrit en cet ouvrage sur le mouvement de la terre, ce ne seront que cris de haro ! Aussi bien ne suis-je pas épris de mes idées au point de dédaigner toute pensée étrangère : et bien que les conceptions d'un philosophe s'écartent des idées admises par le populaire, (le philosophe ne poursuivant que la vérité dans la mesure où Dieu l'a permis à la raison humaine) je ne veux pas croire qu'il faille rejeter de parti pris les opinions qui tendent à s'en éloigner. Voilà pourquoi et par crainte aussi de devenir un objet de risée, par la nouveauté et l'absurdité apparente de mon système, j'en étais venu à préférer ne pas mettre au jour mon oeuvre ; quand des amis, notamment le cardinal Nicolas de Schomberg, archevêque de Capoue et Tiedemann Giese, évêque de Kulm, parvinrent à dominer ma répugnance. Monseigneur Giese surtout insista fortement pour que je publiasse ce livre, gardé par moi en chantier, non pas neuf mais trente six ans".

Copernic avait alors plus de soixante dix ans et sentait sa fin prochaine. Convaincu qu'on ne peut condamner un mort, il n'hésite pas à donner au pape, le fond de sa pensée et le texte qui suit, étrange, sous la plume du doux Copernic, condense en quelques lignes la révolte du savant qui sent mourir l'homme :

> "Si par hasard il se trouve des hommes légers qui, sans aucunes connaissances mathématiques, voudront faire intervenir à tous moments l'Ecriture Sainte, et qu'ils osent avec elle poursuivre et calomnier mon oeuvre, je déclare que je ne me soucie nullement d'eux et que je considère leur jugement comme de la poussière ..... Seuls les mathématiciens peuvent discuter sur les vérités mathématiques".

Contrairement à ce que pensait Copernic, la parution de son livre, n'entraîna aucune indignation du clergé catholique : la qualité d'ecclésiastique de ce savant à la réputation intacte, les autres protections dont il était couvert jusqu'au Vatican, aidèrent à museler la Sainte Inquisition. Ce tribunal avait d'ailleurs fort à faire avec les hérétiques de la religion réformée. De plus le monde des intellectuels mit plus longtemps à saisir l'importance de l'ouvrage que le chanoine de Franenburg n'en passa à le concevoir et à le composer. Seuls les maîtres à penser de la religion réformée, Luther et Melanchton, lancèrent de violentes diatribes contre ces théories nouvelles et dangereuses qui contredisaient la Bible .....

Ce n'est qu'en 1610, après que Galilée eut démontré l'exactitude de la conception copernicienne, grâce à l'observation du mouvement du lustre suspendu au dôme de Pise et à l'aide des données recueillies par l'étude du mouvement apparent des étoiles avec son télescope, que les autorités responsables de l'orthodoxie chrétienne s'émurent. Galilée, convoqué au Vatican, s'entendit interdire l'enseignement de l'astronomie selon Copernic, responsable de doctrines "absurdes et formellement hérétiques parce que contraire aux Ecritures". Rien ne rend mieux, que ce jugement lapidaire, l'attitude de l'autorité religieuse en face de la science positive. Le système de Copernic fut proclamé "l'hérésie Copernicienne" : Mais l'Eglise sait reconnaître ses torts ..... Deux ans après le premier vol spatial, le concile du Vatican se rendant à l'évidence, avec trois siècles et demi de retard, va réhabiliter Galilée et Copernic.

oOo

Le XVIème siècle fut, au sens où l'entend Auguste Comte, un siècle "critique" par opposition à la longue succession de siècles "organiques" du Moyen Age. La Renaissance, le retour à la pensée antique et plus spécialement grecque, se fonde sur la destruction des idoles médiévales : l'autorité d'Aristote est bafouée par les humanistes, qui ne lui pardonnent pas la dictature qu'il a exercée depuis St. Thomas d'Aquin. Passant outre, les pères de l'Eglise, Luther, Melanchton et Calvin, s'efforcent de puiser le

savoir théologique aux sources mêmes de la parole divine. Les conceptions de Ptolémée sont transformées en fumée par Copernic, qui revient à Philolaüs et Aristarque. Et l'on va voir Michel Servet, Harvey et Vésale, porter de rudes coups à Galien. Toutes ces violentes réactions contre des théories, des formes de pensée, jusque là indiscutées, "c'était, écrit P. Rousseau, toute la tradition qui s'écroulait et avec elle, toute la discipline religieuse morale et sociale".

Il existe entre ces hommes, Erasme, Ficin, Pétrarque et les humanistes ; François Ier, les Borgia, Machiavel et la plupart des souverains et penseurs politiques ; Copernic, Tartaglia, Cardan, et tous les esprits scientifiques ; et les médecins tels que Vésale, Servet, Ambroise Paré, Harvey, une parenté intellectuelle profonde qui est faite de révolte.

oOo

L'ESPRIT MEDICAL DE LA RENAISSANCE

"Les lacets de mes chaussures sont plus savants que Galien et Avicenne"

affirmait Paracelse ; et pour que nul n'ignore son opinion, il fait un geste symbolique qui revêt une grande valeur. Nommé professeur de médecine à l'Université de Bâle, après de longues années de pérégrinations dans toute l'Europe, il prononce un discours inaugural fracassant. Bien plus, il livre solennellement aux flammes, les ouvrages de Galien et Avicenne et, penché au-dessus du feu, lance une malédiction mélodramatique :

"Que Rhazès avec toute sa lignée en soit enragé ; que Galien devienne vrai fiel ; qu'Avicenne en ait mal aux dents .....".

Derrière cette véhémence théâtrale, bien particulière au caractère de Paracelse, se trouve tout l'esprit des médecins de la Renaissance. Le

retour aux Grecs, à l'Esprit Grec, que l'on a vu en art et dans le domaine de la pensée politique, philosophique, scientifique, se manifeste chez les médecins par la critique de l'orthodoxie galénique.

oOo

LA CONQUETE DE L'ANATOMIE

Avec Vésale, pour la première fois en anatomie depuis de longs siècles, on voit l'observation directe vaincre le texte vénérable.

André Vésale naquit en 1514. Il commenca ses études médicales à 18 ans, d'abord à Montpellier, puis à la faculté de Paris où son maître Sylvius lui enseigna une anatomie résolument galénique. La guerre ayant éclaté entre les Maisons de France et d'Autriche, Vésale, sujet de l'empereur romain germanique, dut quitter Paris et se rendit à Louvain. Bientôt écoeuré par les méthodes d'enseignement classiques, il sollicita et obtint en 1537, un poste à l'université de Padoue. Les premières notions précises d'anatomie vont sortir de ses travaux.

Les préjugés concernant la dissection du corps humain persistaient : en l'an 1300, le pape Boniface VII fit paraître une bulle décrétant que, quiconque découperait le corps humain, serait excommunié. "Faire une anatomie" était exceptionnel et l'autorisation des autorités religieuses accordée avec parcimonie, devait être sollicitée pour chaque nouveau sujet. Les corps utilisés étaient ceux de criminels qui, avant leur mort, recevaient un certain nombre d'indulgences destinées à les dédommager des sévices qu'ils devaient subir après la mort. Le condamné, une fois étranglé (méthode de mise à mort qui conservait le corps intact) était livré à l'Université qui le marquait de son sceau. La dissection était précédée d'oraisons diverses et suivie de fêtes avec banquets et représentations théâtrales. Le corps était ouvert par un valet et le docteur de longue robe, en bonnet carré, désignait à l'aide d'une baguette, les organes cités dans le texte de Galien, qu'il

lisait en présence des étudiants et des notables de l'Université. Cette sorte de kermesse mi-religieuse, mi-profane, n'apportait rien aux auditeurs si ce n'est l'occasion d'entendre encore une fois Galien.

André Vésale, esprit curieux de la Renaissance, ne pouvait se contenter de ces rites archaïques. Il voulut voir lui-même et pour cela, fut contraint de voler le corps d'un pendu pourrissant sur un gibet : ainsi étudia-t-il le squelette humain .....

Lorsqu'enfin, le Sénat de Venise lui eut accordé la chaire d'anatomie de Padoue, il put travailler selon ses goûts : les Italiens toléraient la dissection du corps humain et pendant six ans, de ses mains, Vésale étudia les très nombreux cadavres que lui fournissait le bourreau.

En 1543, Vésale avait vingt-neuf ans, il publia son grand et unique traité : "De corporis humani fabrica" : en même temps, paraissait le livre, unique lui aussi, de Copernic.

L'apparition de cet ouvrage dans le monde médical, fut un coup de tonnerre dans le ciel paisible de la scolastique : l'auteur y décrivait le corps humain tel qu'il l'avait vu et non tel que le pensait Galien et y tournait en ridicule, le maître de Pergame.

Exposer l'oeuvre anatomique de Vésale serait faire un résumé d'un traité d'anatomie. Il faut pourtant citer une partie de ses découvertes qui ne doivent rien qu'à l'observation directe : il étudia le thorax de l'homme avec esprit de système ; les poumons, le médiastin, le coeur et les gros vaisseaux de la base du coeur. Il est peu probable qu'il ait eu l'occasion de lire l'ouvrage de Servet où se trouve décrite la petite circulation : cependant, il n'osa pas s'écarter trop de la théorie galénique, de la communication interventriculaire.

> "Je ne vois absolument pas, écrit-il, comment la plus petite partie de sang pourrait passer du ventricule droit vers le ventricule gauche, à travers le septum".

Une telle affirmation sentait le bûcher ; aussi Vésale s'empresse-t-il de l'atténuer en écrivant :

"On ne peut qu'admirer le travail accompli par le créateur en faisant suinter le sang du ventricule droit dans le ventricule gauche, par des passages qui échappent à la vue de l'homme".

Il est permis de croire à l'ironie d'André Vésale et de penser qu'il fut plus discret qu'ignorant, en interprétant ainsi les faits anatomiques constatés par lui en observateur rigoureux et positif. Parlant de la vivisection animale il démontre la possibilité d'intervenir à thorax ouvert, à condition que l'animal subisse une assistance respiratoire : de l'anatomie, on débouche ainsi sur la chirurgie la plus moderne.

Son étude de l'abdomen lui donne encore l'occasion de combattre l'anatomie galénique : il redresse en effet, de nombreuses erreurs de Galien perpétuées par les tenants de la scolastique. Certes, il persiste des erreurs : le foie donne naissance à la veine cave inférieure. L'utérus possède un septum médian (mais n'a-t-il pas observé ce que nous savons, aujourd'hui, être une anomalie ?) Il n'en reste pas moins la description cohérente du mésentère, du foie, des voies biliaires, du pylore et des organes génitaux de la femme : utérus, appareil suspenseur des organes pelviens, ovaires (où il est le premier à remarquer les corps jaunes). Rien n'échappe à son exploration et combien de vérités définitives a-t-il énoncées ? .....

Son livre, somptueusement illustré par Stefano Calcar, élève du Titien, déclencha de violentes réactions ; son maître, Sylvius, affirma que Vésale était "un fou impie qui empoisonne de ses vapeurs, l'air de l'Europe entière".

Si l'on ajoute que la jalousie devait irriter désagréablement les professeurs en place, ridiculisés en même temps que leur idole, on conçoit que Vésale ait été contraint d'abandonner sa chaire. Dans un moment de colère, il brûle ses notes et quitte Padoue pour n'y plus revenir.

Mais sa réputation était telle que Charles Quint, puis Philippe II d'Espagne, le nommèrent leur médecin personnel. Pourvu de cette grasse prébende, l'anatomiste aurait pu couler des jours paisibles. Mais la curiosité scientifique ne s'étouffe pas aisément. Un jour, on amena à Vésale, un

gentilhomme blessé à mort. Vésale ouvrit le thorax de ce cadavre frais et fut surpris "faisant une anatomie". L'Inquisition fit condamner Vésale à la peine capitale, sur l'accusation de vivisection humaine. Philippe II ayant commué sa peine en pélerinage à Jérusalem, Vésale s'en alla mourir misérablement, sur les côtes de Zante où la tempête avait fait échouer son navire : il avait cinquante ans.

Vésale pouvait mourir. Il avait, de son vivant, donné à la connaissance anatomique, une impulsion nouvelle. Les médecins de son temps surent que Galien n'était pas infaillible : ils osèrent chercher, comme l'avait fait Vésale, et comme lui, trouvèrent. L'histoire de cette époque fourmille de noms célèbres qui se retrouvent dans les traités d'anatomie les plus modernes :

Fallope prit la suite de Vésale à Padoue et, suivant le chemin résolument tracé par son illustre prédécesseur, s'écarta de Galien plus encore que lui. Il étudia avec une attention particulière, les organes génitaux et observa le premier, chez la femme, ces conduits "en forme de trompettes s'épanouissant en un pavillon dentelé" qu'il nomma "tubae uteri". Ses oeuvres furent publiées à Venise en 1561 en un recueil intitulé "observationes anatomicae". Un an plus tard, Fallope mourait, bientôt remplacé par son élève favori, Fabrice d'Acquapendente : ce dernier prenait sa chaire à 31 ans. Il devait la garder cinquante ans.

Fabrice d'Acquapendente exerça une influence considérable, du fait de sa longévité et parce qu'il se trouvait à la charnière d'une des plus grandes découvertes physiologiques de son temps : la circulation sanguine. Ce successeur de Vésale, contemporain de Servet, montra l'existence des valvules des veines qui contraignent le sang à ne couler que dans un sens ; il ruinait ainsi la théorie galénique selon laquelle le sang effectue dans les vaisseaux un mouvement de va et vient. Il fut le maître de William Harvey et l'on peut lui reconnaître une certaine part dans la découverte de son illustre élève.

oOo

LA PHYSIOLOGIE REVIENT A L'EXPERIENCE

Pendant toute l'époque médiévale, la physiologie n'avait été qu'un fatras inextricable où se trouvaient mêlées la métaphysique d'Aristote, les rites et superstitions les plus étranges, les rares données exposées et autorisées par les Pères de l'Eglise, et enfin la physiologie de Galien, authentique science expérimentale : mais les connaissances importantes acquises par le maître de Pergame, qui auraient dû être considérées comme une étape dans la découverte du corps humain, furent tenues pendant les siècles gothiques, comme vérités définitives : Galien avait affirmé qu'il avait écrit ses oeuvres complètes et il fut cru jusqu'au XVI° siècle. C'est alors que vinrent Michel Servet, qui décrivit correctement la petite circulation et William Harvey, qui compléta expérimentalement la théorie de la circulation.

oOo

Michel Servet est plus théologien que médecin et c'est par le biais de la métaphysique qu'il vient à l'étude de la physiologie : la Bible affirme que l'âme est dans le sang. Pour connaître l'âme, il faut étudier le sang ...

Né en 1511 dans le royaume de Navarre, d'un père notaire, il étudie d'abord le Grec, le Latin et l'Hébreu. Puis, à l'université de Saragosse, à partir de l'âge de 14 ans, il se consacre aux mathématiques, à l'astronomie, et à la géographie ; à Toulouse, où on le retrouve en 1528, il suit les cours de droit de l'université. Devenu secrétaire du confesseur de Charles Quint, le franciscain Jean de Quintance, il le suit en Allemagne : on l'y retrouve en 1529 et au contact des pays représentant le berceau de la religion réformée, il abandonna peu à peu la foi catholique, se sépare de Quintance et commence à correspondre avec Calvin.

Sa vocation médicale date de 1535 : elle éclot au contact d'un de ces esprits universels de la Renaissance, versé dans toutes les disciplines, Symphorien Champier, dont il se déclare le disciple. Bientôt enthousiasmé pour la médecine, Michel Servet s'inscrit à la faculté de Paris et assiste, peut-être aux côtés de Vésale, aux cours de Fernel de Sylvius et de Guinter d'Andernach, auprès duquel il remplace Vésale en qualité de prosecteur, lorsque ce dernier partit pour Louvain.

Cet homme de 27 ans s'est déjà signalé par son agressivité envers les gens en place, qui distillent une pensée conventionnelle et périmée : il avait déjà écrit un pamphlet violent contre Léonard Fuchs professeur à Tubingen, qui avait osé attaquer son maître Champier ..... En 1538, à Paris, il rédige un nouveau pamphlet : "Michaelis Villanova in quendam medicum apologetica disceptatio pro astrologia" : il y attaque avec vigueur les professeurs de la Faculté, qu'il traite d'ânes et de peste et y donne des leçons d'astrologie judiciaire, tout en préconisant la divination. Le ton déplaît ... On le retrouve aux prises avec le Parlement de Paris, qui le contraint à renier ses écrits. Un peu refroidi, Servet quitte Paris pour Lyon où il a la chance de rencontrer un ancien condisciple de faculté, l'archevêque de Vienne. Protégé par cette haute puissance, il devient médecin-juré de Vienne en 1542. Il vit au palais archiépiscopal, reçoit le titre de bourgeois de Vienne et coule des jours paisibles.

Mais la quiétude n'est pas le fort de Michel Servet : il entreprend, revenant à ses premières préoccupations, de rédiger un ouvrage important qu'il achève vers 1552. C'est le "Christianismi restitutio" qui, après bien des difficultés, est enfin édité à compte d'auteur. Mais sur la dénonciation d'un libraire dépositaire de l'ouvrage, une information judiciaire est ouverte : Michel Servet est considéré comme hérétique. On le retient prisonnier dans le palais du gouverneur du Dauphiné et son procès s'instruit rapidement. Sa captivité est assez peu sévère et il peut s'évader. Le procès n'en continue pas moins et Michel Servet est brûlé en effigie avec tous les exemplaires saisis de son livre. Il erre quelques temps jusqu'au jour où Calvin, à Genève, se saisit de sa personne : Michel Servet de Villeneuve est déclaré hérétique.

"Tous et chacun les livres composés par le dit Villeneuve, outre ceux qui ont été déjà livrés aux flammes, partout où l'on pourra en découvrir" seront détruits. Calvin ordonne que l'on attache à la ceinture du condamné, le manuscrit du "Christianismi restitutio" et le 27 Octobre 1553, Michel Servet l'hérétique est "brûlé tout vif" vers deux heures de l'après-midi.

Que contient "La restitution du christianisme" ? Cet ouvrage de théologie s'intéressait au sang comme siège de l'âme, donc à la circulation du sang. Servet le théologien fait appel pour sa démonstration à Servet le médecin et, ce faisant, pense juste et offre la première description cohérente de la petite circulation. Qu'on en juge par cet extrait du "Christianismi restitutio", traduit du latin par Théodore Vetter :

"On prétend qu'il y a en nous un triple esprit : le naturel, le vital et l'animal, formé de trois éléments supérieurs ..... En fait il existe non pas trois mais deux esprits distincts. L'esprit vital est celui qui est communiqué au moyen d'anastomoses des artères aux veines ; à ce moment-là il prend le nom d'esprit naturel. Le premier est donc le sang contenu dans le foie et dans les veines du corps. Le second est l'esprit vital ayant son siège dans le coeur et dans les artères du corps. Le troisième est l'esprit animal, semblable aux rayons de lumière, siégeant dans le cerveau et dans les nerfs du corps.....
.....
On dit que l'âme se trouve dans le sang et que l'âme elle-même est du sang ou un esprit sanguin. L'on ne dit pas que l'âme se trouve principalement dans les parois du coeur ou dans la substance même du cerveau ou encore du foie, mais qu'elle a son siège dans le sang, comme Dieu lui-même nous l'enseigne (genèse 9, Levit. 17 et Dent. 12)".

"Pour la compréhension de ces données, il importe d'abord de connaître la provenance de la substance de cet esprit vital lui-même, qui trouve ses éléments et sa nourriture dans l'air inspiré et dans le sang subtil. L'esprit vital a son origine dans le ventricule gauche du coeur, aidé en cela au maximum par les poumons. C'est un esprit

subtil, engendré par la puissance de la chaleur, coloré en jaune, ayant la force du feu, pour qu'il soit une sorte de vapeur lucide du sang purifié, renfermant les éléments de l'eau, de l'air et du feu. Il est produit instantanément dans les poumons par un mélange d'air inspiré et de sang subtil, élaboré, communiqué par le ventricule droit du coeur au gauche. Cette communication ne se produit pas à travers la cloison médiane du coeur comme on le voit habituellement. Mais le sang subtil est acheminé à partir du ventricule droit d'une manière ingénieuse en suivant un long circuit à travers les poumons, qui lui font subir une transformation pour qu'il en ressorte coloré en jaune : La veine artérielle (artère pulmonaire) le transporte dans l'artère veineuse (veine pulmonaire). Dès lors il se mélange dans cette même artère veineuse, à l'air inspiré, pour être repurifié des fuliginosités au cours de l'expiration. Ainsi la totalité du mélange est enfin attirée par le ventricule gauche du coeur au cours de la diastole, pour servir de base à l'esprit vital".

"Plusieurs faits prouvent la réalité de cette communication à travers les poumons, en même temps que la jonction de la veine artérielle avec l'artère veineuse au niveau des poumons. Une confirmation est apportée par l'énorme largeur de la veine artérielle. Elle ne serait ni ainsi faite, ni aussi large et elle n'enverrait pas du coeur même aux poumons, un jet aussi puissant du sang le plus pur, pour leur seule nutrition ; le coeur ne se mettrait pas de cette manière au service des poumons .....
Ainsi, cet esprit vital est acheminé depuis le ventricule gauche vers les artères de tout le corps, de sorte que les éléments plus tenus parviennent aux parties supérieures. A cet endroit, l'esprit vital est perfectionné, surtout au niveau du plexus rétiforme situé à la base du cerveau. Là se produit la transformation de l'esprit vital en esprit animal qui se dirige vers le siège véritable de l'âme raisonnable. Ensuite, il devient encore plus subtil sous l'influence d'une force ardente de l'esprit ; il est transformé et perfectionné dans des vaisseaux d'une finesse extrême, semblable à des artères capillaires, situés au niveau des plexus choroïdes et renfermant la quintescence de l'esprit".

Enfin, Servet résume ainsi sa conception de la circulation pulmonaire :

> "Pour la plus grande partie, l'air inspiré est amené à travers la trachée-artère aux poumons, pour passer dans l'artère veineuse après avoir été transformé par eux. Dans l'artère veineuse, il est mélangé au sang jaune et subtil et mieux élaboré. Alors, la totalité du mélange est attirée par le ventricule gauche du coeur au moment de la diastole ; dans le ventricule gauche, par la force du feu très intense et vivifiant qui s'y trouve, le mélange prend sa forme parfaite ; débarrassé, durant cette élaboration, d'une grande quantité de déchets fuligineux expirés, il devient esprit vital. Le tout est, pour ainsi dire, la substance de l'âme".

Derrière tout le fatras de la pensée métaphysique, où l'on retrouve d'ailleurs la théorie des esprits de l'Antiquité, ce long extrait permet de retrouver une nouveauté : l'existence de la circulation pulmonaire, inconnue jusqu'à ce jour et notamment inconnue de Galien. La presque totalité du "Christianismi restitutio" a été détruite en même temps que l'auteur était brûlé : on peut donc avancer avec une grande certitude, que les successeurs de Servet ignoraient son oeuvre. Or, en 1559, parut l'ouvrage d'un élève de Vésale à Padoue, Realdo Colombo de Cremone. Dans "De re anatomica libri IV" Colombo décrit à son tour, et très clairement, la petite circulation en se fondant, lui aussi sur l'imperméabilité du septum :

> "La veine artérielle amène le sang au poumon et il y est rendu plus fin ; mélangé à l'air, il est conduit ensuite par l'artère veineuse au ventricule gauche du coeur .....".

Mais la vérité est lente à s'affirmer : l'élève de Colombo, André Cesalpin, philosophe plus que médecin, revient à une attitude mitigée de galénisme. Dans le "peripateticarum questionem libri V", on peut lire cette description précise :

> "Ainsi le poumon, puisant le sang échauffé du ventricule droit du coeur par une veine semblable aux artères, et le restituant par des anastomoses à l'artère veineuse qui s'abouche au ventricule

gauche, l'air froid ayant été amené pendant ce temps par les canaux de la trachée-artère, juxtaposés à l'artère veineuse sans communiquer avec elle, comme le croyait Galien, le rafraîchit par le seul contact. Cette circulation du sang allant du ventricule droit du coeur, en passant par le poumon, jusqu'au ventricule gauche est pleinement confirmée par l'enseignement de la dissection .....".

Mais, quelques lignes plus tard, l'auteur reprend pourtant la vieille erreur de Galien :

"Le passage du sang du ventricule droit au gauche se fait, en partie, à travers la cloison médiane, en partie, à travers les poumons ...".

Voilà où en est la connaissance anatomique et physiologique du système circulatoire au moment où Harvey entreprend ses études médicales.

oOo

William Harvey est né en 1578. Après avoir fini ses études générales, il s'orienta vers la médecine. A 19 ans, il se rend à l'université de Padoue où enseigne un professeur de grande renommée, Fabrice d'Acquapendente, le successeur de Vésale et de Fallope : cet anatomiste, on l'a vu, s'est penché sur la description des vaisseaux sanguins et a décrit des valvules intravasculaires assurant le passage du sang dans un sens seulement. Cette découverte devait avoir une influence considérable sur les travaux de William Harvey : ce dernier demeura à Padoue de 1600 à 1603, devint docteur de l'université italienne et revint en Angleterre où il reçut le grade de licencié de Cambridge. Dès lors sa carrière se déroule de façon brillante : il devient médecin des rois d'Angleterre, Jacques 1er et Charles 1er et atteint les plus hautes dignités du Collège Royal de médecine où successivement, censeur, membre des jurys d'examen, trésorier ; il est enfin élu recteur du Merton College. Auparavant, il a accompli de nombreux voyages en Europe et sa curiosité se repaît de tout, botanique, géologie, géographie, science

médicale ..... Il meurt en 1657 après une vieillesse heureuse que n'a guère troublé la révolution anglaise.

Harvey avait ce qu'il convient d'appeler une vigoureuse personnalité et son portrait physique et moral, donné par un de ses contemporains Aubry, nous le dépeint de façon très vivante :

> "..... Harvey était extrêmement colérique : dans ses jeunes années il portait un poignard au côté selon la mode de l'époque ..... Mais le docteur Harvey avait l'habitude de dégainer à la moindre occasion. Il n'était pas grand mais plutôt trapu et ramassé sur lui-même. Très basané, ses cheveux noirs comme des ailes de corbeau, blanchirent complètement vingt ans avant sa mort. Il était d'un naturel fort emporté".

L'ouvrage qui fit la renommée de William Harvey s'intitule : "De motu cordis et sanguinis in animalibus". En 1950, le Professeur Laubry en a publié une traduction complète.

L'auteur, dans son livre, fait un bref rappel des théories jusque là admises en ce qui concerne la circulation, théories qui reprennent exactement les conclusions de Galien : il en fait la critique avec un esprit neuf, c'est à dire en raisonnant comme un physicien, ou si l'on veut, un physiologiste moderne.

Il étudie d'abord le phénomène de la pulsation artérielle et établit, par le raisonnement logique qu'il s'agit d'une distension passive : l'impulsion est donnée par le muscle cardiaque qui projette le sang dans le système artériel, à la fois dans la grande et la petite circulation. Les deux ventricules sont indépendants et le septum est étanche. Le sang est chassé du ventricule droit vers les poumons "par le vaisseau qu'on appelle la veine artérieuse mais qui, en réalité, de par sa fonction et sa structure, est une artère". Il en vient enfin au point décisif :

> "Maintenant qu'il me reste à traiter de la quantité de sang circulant, de sa provenance, toutes choses des plus dignes de notre attention, ce que je vais dire paraîtra tellement nouveau et inédit

que j'ai peur non seulement d'encourir la jalousie méchante de quelques-uns mais encore l'inimitié de tous les hommes. Tellement l'habitude, l'imprégnation d'un dogme profondément enraciné prend chez tous la valeur d'une seconde nature et tellement le sentiment de vénération envers l'Antiquité entraîne la plupart à considérer une nouveauté comme inexistante. Quoi qu'il en soit le sort en est jeté et je place mon espoir dans l'amour de la vérité et dans la sincérité des doctes esprits".

Ce long préambule, destiné à introduire la démonstration expérimentale d'une vérité physiologique donne la mesure de l'objectivité scientifique du temps .....

William Harvey est frappé de l'énorme quantité de sang que les ventricules chassent dans les vaisseaux. Il se pose alors la question : d'où vient ce sang et où va-t-il ?

"J'ai remarqué qu'il était impossible aux sucs des aliments ingérés de suffire à cette abondance. Enfin, nous aurions d'une part des veines vidées et totalement épuisées, d'autre part des artères rompues par ce trop grand afflux de sang, si ce sang derechef et par quelques artifices ne retournait aux veines et ne revenait au ventricule droit du coeur. J'ai commencé dès lors à évoquer une sorte de mouvement circulaire .....
Toutes ces données ont été confirmées par le raisonnement et à la lumière de démonstrations expérimentales : le sang circule à travers les poumons et le coeur sous l'impulsion des ventricules ; il est lancé et dirigé vers le corps tout entier ; il pénètre alors dans les veines et dans les porosités des tissus ; par ces mêmes veines, il revient de la périphérie vers le centre, depuis les veines de faible calibre jusqu'à celles plus importantes ; de là il se dirige vers la veine cave et enfin vers l'oreillette en quantité si importante, avec un tel flux et reflux, projeté en avant dans les artères, en arrière dans les veines que la nourriture ingérée ne saurait pourvoir à son remplacement. Il est dès lors indispensable de conclure que, chez les animaux, le sang circule animé d'un

mouvement circulaire. Ce mouvement est incessant ; ceci est dû à l'action, ou mieux à la fonction du coeur que celui-ci exerce par sa pulsation. Pour tout dire, mouvement et pulsation du coeur en sont la cause unique".

Cette description, la première qui soit cohérente, repose sur une expérimentation simple à base de vivisection animale et plus simplement d'observation du comportement des veines après pose d'un garrot. Cette expérimentation, dont le protocole est entièrement donné par Harvey était facile à reproduire. Ses contemporains ne se donnèrent pas cette peine et il y eut de nombreux détracteurs : parmi eux figurent l'anatomiste Riolan et le Doyen de la faculté de médecine, Gui Patin, qui écrivait froidement :

"Malo errare cum Galeno, quam circulare cum Harveio".

Et pourtant avec le physiologiste anglais, l'histoire de la physiologie avait franchi une étape capitale : la connaissance médicale va, désormais, s'appuyer non seulement sur l'anatomie, mais aussi sur l'observation minutieuse et objective des grandes fonctions vitales.

LA CHIRURGIE DE MAITRE PARE

Il n'est guère de nom plus célèbre dans l'histoire de la médecine, que celui d'Ambroise Paré : cette renommée se conçoit si l'on songe qu'il représente un véritable renouveau de l'art chirurgical et qu'il est le premier des chirurgiens et accoucheurs modernes.

Ambroise Paré naquit en 1510 d'une famille où la profession de barbier était fréquente : son père, ébéniste, était aussi valet de chambre et barbier du seigneur de Laval ; son frère ainé est maître chirurgien barbier à Vitré. Son oncle exerçait la même profession à Paris.

Il fut placé chez le curé de Laval qui, en échange de menues besognes, s'était engagé à parfaire son éducation et à lui apprendre le latin :

promesse qui ne fut pas tenue et lorsque Paré quitta le chapelain il était versé dans l'art de bêcher le jardin, panser la mule ou ramasser le bois, mais absolument ignorant de la langue de Cicéron.

Il devient apprenti barbier à Angers et se familiarise avec l'art de la saignée : ce faisant, il s'instruit seul malgré le très lourd handicap que représente son ignorance du latin. Enfin, dévoré de l'ambition de connaître l'anatomie et l'art opératoire, il vient à Paris et se place comme apprenti-barbier : il peut alors suivre les cours de chirurgie et d'anatomie et se consacre bientôt exclusivement à ces études.

Il est reçu compagnon chirurgien à l'Hôtel-Dieu, et ne pouvant lire Galien ni en Grec ni en Latin, étudie avec passion le livre de Guy de Chauliac, publié en 1478 par Guillaume Le Roy, à Lyon dans une traduction intitulée : "Le guidon de la pratique en chirurgie".

Cet obstacle que constituait pour Paré l'ignorance du latin devait se révéler un avantage : n'ayant pu se référer à Galien, il n'eut pas à vaincre la tentation de l'orthodoxie.

> "Au lieu de s'instruire dans les manuels, écrit Kenneth Walker, il fut obligé d'étudier la nature, comme l'avait fait avant lui Hippocrate".

Les efforts d'Ambroise Paré, associant études studieuses des livres et pratique quotidienne portent bientôt leurs fruits : il est maître-chirurgien-barbier, installé à Paris, ayant pignon sur rue. Mais, en 1536, il part pour la guerre "certain, écrit J.L. Vaudoyer, d'y trouver à foison de belles et fraîches blessures à panser, des membres à couper".

Cette campagne lui donna l'occasion de faire sa première découverte chirurgicale dans le traitement des plaies par armes à feu :

> "Je n'avais encore vu traiter les plaies faites par arquebuses. Il est vrai que j'avais lu Jean de Vigo, que les plaies faites par bastons à feu participent de la vénénosité à cause de la poudre et pour leur curation commande les cautériser avec l'huile de Sambuc toute bouillante, en laquelle soit mêlée un peu de thériaque.

Je pris la hardiesse de faire comme les autres chirurgiens. Enfin mon huile me manqua et fus contraint d'appliquer en son lieu un digestif fait de jaune d'oeuf, huile rosat et térébenthine. La nuit je ne pus bien dormir à mon aise par faute d'avoir cautérisé, de trouver les blessés où je n'avais mis ladite huile, morts empoisonnés ; ce qui me fit lever de grand matin, où outre mon espérance, trouvais ceux auxquels j'avais mis le médicament digestif sentir peu de douleur et leurs plaies sans inflammation".

Ce n'est que six ans plus tard qu'Ambroise Paré se décide, sur les instances de Sylvius, à publier un livre entièrement neuf, fait d'observations personnelles, intitulé :

"La méthode de traiter les plaies faites par les harquebuts et autres bastons à feu ; et celles qui sont faites par la poudre à canon".

Et, courageusement, il publie ce livre en Français :

"Pourquoi semblablement ne me sera-t-il permis d'écrire en langue française, laquelle est autant noble que nulle autre estrangère".

On croirait lire une profession de foi d'un membre du groupe de la Pléïade .....

Pas de référence à Galien, ni à Avicenne, un livre écrit en Français, voilà qui suffisait à désigner Ambroise Paré comme un dangereux révolutionnaire et à lui attirer l'animosité des docteurs de longue robe en bonnet carré.

Ambroise Paré dont la renommée grandit de jour en jour, repart pour la guerre en 1545 accompagnant Rohan qui va rejoindre le roi à Boulogne : il a l'occasion de traiter le duc de Guise et de le guérir de la plaie qui fera de lui "le balafré" :

"Terrible coup de lance qui, au-dessus de l'oeil dextre, déclinant vers le nez, entra et passa outre de l'autre part entre nuque et oreille".

C'est au cours de cette campagne qu'il donne la mesure de sa science en guérissant un gentilhomme laissé pour mort :

"Je le pansai jusqu'à la fin de la cure. Dieu le guérit".

Il trouve l'occasion d'appliquer ses découvertes les plus récentes : ayant à traiter un gentilhomme amputé par un boulet de couleuvrine, il s'abstient de "cautériser la plaie à l'huile bouillante". Bien plus, "sans l'avoir vu faire à aucun, oui dire, ni lu", il applique aux amputations pour mettre fin à l'hémorragie, la ligature artérielle au lieu des fers rouges.

Il recueille enfin les fruits de ses mérites : Sa renommée est venue jusqu'à la Cour de France. Bien qu'il soit Huguenot, Henri II en fait son chirurgien. Il devient ensuite chirurgien et conseiller du roy, successivement François II, Charles IX et Henri III. C'est avec Charles IX qu'il aura un jour ce dialogue, devenu légendaire, qui exprime au mieux l'esprit dans lequel Ambroise Paré exerce son art :

"J'espère bien que tu vas mieux soigner le roi que les pauvres".
"Non sire, c'est impossible"
"Et pourquoi ?"
"Parce que je les soigne comme des rois".

Fort de la faveur royale, Ambroise Paré, le Huguenot, traverse sans coup férir, les dangers d'une époque déchirée par les guerres de religion : il échappera à la Saint-Barthélémy, grâce à Catherine la reine-mère. En outre, le premier chirurgien du roi rougit de n'être que maître-barbier et veut la consécration de la longue robe et du bonnet carré : grâce à la mansuétude d'un jury, plus impressionné par la faveur des grands que convaincu par la valeur professionnelle de l'impétrant, Ambroise Paré est reçu au Collège des Chirurgiens de Paris et devient chirurgien-juré.

Dès lors, son existence va se dérouler sans heurts : certes il sera poursuivi par la calomnie et on l'accusera d'avoir empoisonné les rois. On le taxera d'immoralité parce qu'il traite, dans ses ouvrages, des organes génitaux de la femme. Mais une telle réussite professionnelle ne va pas sans

susciter les haines féroces des envieux, des lâches et des ratés. Ambroise Paré n'en a cure : il travaille.

Partagé entre ses expéditions militaires, sa clientèle, qui était l'une des plus belles du temps et ses écrits, il vieillit sans relâcher son attention d'observateur infatigable : son oeuvre et ses découvertes sont là pour en témoigner.

Veux-t-on juger de sa hardiesse de chirurgien ? Un fait suffit : un de ses malades souffrait d'un épanchement intra-articulaire du genou, qui le rendait impotent. Ambroise Paré ouvre l'articulation, évacue l'hydarthrose et retire "une pierre de la grosseur d'une amande, fort blanche, dure et polie" ; et, remarque H. Mondor "trois siècles passeront avant que cette opération ne devienne intervention courante".

Son activité professionnelle le conduit à aborder tous les secteurs de la chirurgie : il pratique la taille, opère les cataractes, réduit et contient les fractures et les luxations, panse les plaies, accouche les femmes, s'entend traiter les dystocies et retrouve la version par manoeuvres internes de Soranos d'Ephèse, manoeuvre obstétricale qui permettra à son gendre et élève favori, Guillemeau, de sauver sa fille.

Son oeuvre est immense et pleine de vues justes, parfois d'anticipations géniales. Il a pressenti, deux siècles avant Semmelweiss la nécessité de l'aseptie. Il a amélioré, pour trois siècles, l'arsenal des instruments chirurgicaux légués par l'Ecole d'Alexandrie, en inventant un trépan, des daviers, des pinces à traction et à hémostase, des bandages ingénieux. Il a vulgarisé une invention capitale des chirurgiens de l'Antiquité : la ligature des vaisseaux et lui a donné une application heureuse. Il a tenté d'obtenir l'anesthésie des membres à amputer par la compression nerveuse. Il a combattu certaines coutumes barbares : en particulier celle qui traitait les hernies par le fer rouge ou la castration. Il a repris, avec un esprit neuf, toute l'orthopédie .....

Cet aperçu trop bref des travaux d'Ambroise Paré donne cependant une idée de l'ampleur de ses entreprises. L'oeuvre de Paré se veut person-

nelle et, mise à part certains passages de compilation ennuyeuse, elle est neuve, presque de bout en bout. Jamais il ne s'est laissé aveuglé, dans son jugement, par l'opinion d'un de ses prédécesseurs et il entend dépasser l'héritage des anciens :

> "Ceux qui viendraient après nous auraient grande raison de nous blâmer ou d'ignorance ou de paresse, ou d'envie ou de tous les trois ensemble, vu que de jour à autre, comme la corruption des hommes va croissant, les maladies aussi se diversifient et se renouvellent de sorte que les médecins, qui ne sauraient que ce que les anciens ont écrit demeureraient auprès des patients sans leur donner autre remède que de patience".

En 1590, au terme d'une longue vie remarquablement bien remplie, Ambroise Paré meurt, chargé d'ans, comblé d'honneurs. L'histoire n'allait pas tarder à reconnaître en lui le père de la chirurgie et de l'obstétrique moderne. Ce chirurgien en révolte constante contre les pédants aux connaissances livresques, contre la scolastique médicale, fut bien au même titre que Paracelse, Cardan, Vésale, Copernic, Servet et tant d'autres, un homme de la Renaissance, un humaniste à l'esprit indépendant.

cOo

L'époque renaissante représente le début de la science moderne et l'impulsion donnée par quelques personnalités puissantes a été une révolte de tous les instants contre les autorités religieuses qui voulaient maintenir intacte l'orthodoxie des Ecritures. La science revient ainsi à la pensée grecque : dégagée de toute entrave religieuse, la pensée va redevenir productive après quinze siècles de silence. Mais la lutte n'est pas finie : dans chacun des siècles suivants, on retrouvera cette progression par le combat de la pensée rationnelle sur l'esprit religieux. Un seul exemple suffira à exprimer la pérennité de cette lutte de la science contre la métaphysique.

Au XIXème siècle la vaccination Jonnerienne était connue et son efficacité prouvée depuis de longues années. Mais, encore à cette époque, les épidémies sont considérées par les autorités religieuses comme des châtiments divins et il est tenu comme hérétique de tenter de s'y soustraire.

Léon XII (1823-1829) publie une bulle où il affirme en parlant de la vaccination Jennerienne :

> "Quiconque procède à cette vaccination cesse d'être le fils de Dieu ..... La variole est un jugement de Dieu ..... La vaccination est un défi à l'adresse du ciel ...."

En partie responsable des effroyables hécatombes que firent les épidémies de variole au XIXème siècle, Léon XII apparaît comme l'un des plus grands criminels de son temps : pendant la première moitié du siècle les curés de villages ont, surtout dans l'Ouest, interdit aux habitants de faire vacciner leurs enfants.

Cette longue lutte de l'esprit scientifique contre la métaphysique n'est probablement pas close : elle se terminera par la victoire définitive de l'homme et de la raison sur Dieu et le mysticisme.

ooOoo

CONCLUSIONS

Le but de ce travail est de rechercher le retentissement de la pensée philosophique et métaphysique sur le développement de la connaissance médicale.

Si, comme J.P. SARTRE, on définit l'humanisme comme "une théorie qui prend l'homme comme fin et valeur supérieure", il est possible de retrouver cet humanisme dans la haute antiquité grecque et jusqu'à PLATON exclusivement et d'en observer la résurgence à l'époque de la Renaissance, c'est à dire au moment où tout penseur de quelque importance entre en réaction contre les siècles du Moyen Age. De SOCRATE aux humanistes renaissants, que s'est-il passé ? Il est apparu avec PLATON, et les néo-platoniciens, une forme de pensée qui cesse de prendre l'homme comme fin et valeur supérieure. Avec l'élève de SOCRATE s'introduit une forme de mysticisme qui considère l'homme et la vie terrestre comme un court passage sans importance. La notion de divinité toute puissante ayant créé l'homme et le jugeant après sa mort, date de PLATON : elle est au centre même de la théologie chrétienne. Ce mysticisme, cette croyance en un au-delà, conduisent à une indifférence complète envers l'homme vivant. La notion de vie supra-terrestre, étrangère à THALES, DEMOCRITE, HIPPOCRATE et même SOCRATE est incompatible avec un humanisme : or l'activité scientifique, tournée vers le bien être de l'homme, et l'art médical en particulier sont des humanismes.

oOo

Il importait avant tout de définir "l'esprit grec" ; c'est le triomphe du LOGOS, c'est à dire de la pensée, des différents moyens d'aboutir à la connaissance avec son mode d'expression : la parole. L'esprit grec, c'est la connaissance orientée vers l'interrogation de la nature. Mais c'est aussi la recherche du bien-être de l'homme à partir de la connaissance qui permet de se servir de la nature. Curiosité scientifique et humanisme : voilà l'esprit grec.

Quatre grandes périodes ont été envisagées où l'on a tenté de replacer l'esprit médical du temps dans son cadre politique et culturel.

1 - "Le monde des cités" correspond à la période pré-socratique de l'histoire grecque. La démocratie, instituée par SOLON, règne dans les lois sinon toujours dans les faits. La science est représentée par des penseurs que ne limite aucune tradition religieuse : la liberté d'expression est totale et le délit d'opinion n'existe pas pour DEMOCRITE ou THALES. (Le premier à en souffrir fut SOCRATE).

A cette période correspond la médecine de l'Ecole de COS et les auteurs Hippocratiques. Ces médecins, qui furent essentiellement des cliniciens et n'accomplirent aucun effort de nosologie, ont défriché la médecine pour en faire un art objectif, fondé sur l'observation, sinon l'expérience. Et l'auteur du traité de la "Maladie Sacrée" réagit avec véhémence contre les superstitions des charlatans et la médecine magique des sanctuaires.

2 - Le chapitre "de la Cité à l'Empire" esquisse l'évolution profonde des structures politiques et des habitudes de pensée. PLATON a donné une nouvelle orientation à la pensée philosophique en énonçant des principes "chrétiens avant la lettre", selon NIETZSCHE. Politiquement, c'est l'avènement d'un régime nouveau : l'Empire institué par ALEXANDRE. Les successeurs d'Alexandre le Grand, et notamment les LAGIDES d'Egypte sont des princes tout-puissants que rien ne limite. La science, de ce fait, cesse d'être une entreprise individuelle et les premiers PTOLEMEES créent une véritable université à la Bibliothèque d'ALEXANDRIE.

Cette période est cependant riche en savants considérables : la médecine peut s'énorgueillir de très grands noms parmi lesquels émergent HEROPHILE, l'anatomiste qui put disséquer le corps humain grâce à l'autorisation des PTOLEMEES, ERASISTRATE, le physiologiste visionnaire, et GALIEN, qui créa la physiologie expérimentale et dont les écrits sont imprégnés d'un finalisme entièrement platonicien.

3 - "Le monde des cathédrales", c'est le Moyen-Age qui débute à l'effondrement de l'Empire Romain.

Le fait essentiel, en Europe, est l'existence d'une collusion entre le pouvoir spirituel représenté par le pape, et le pouvoir temporel de l'empereur ou du souverain de droit divin.

La seule forme de pensée admise est la théologie chrétienne et toute opinion contraire à l'orthodoxie religieuse est poursuivie, interdite, étouffée. La science meurt et avec elle la connaissance médicale : d'ailleurs la vie humaine étant méprisable, et les maladies étant admises comme des châtiments divins, nombreux sont ceux qui pensent que le médecin est inutile, ou même sacrilège.

Seul le monde musulman autorise la recherche scientifique et c'est grâce aux savants philosophes de culture arabe que l'on connaît une partie des trésors de l'antiquité grecque : les grandes Ecoles médicales du Moyen-Age, SALERNE et MONTPELLIER en particulier, ont largement bénéficié de cette culture venue du Moyen-Orient. La pensée arabe réalise le pont entre l'Esprit humaniste grec et l'esprit humaniste de la Renaissance, pont jeté sur le vide des berceaux romans et des croisées d'ogive.

4 - La "Renaissance de l'Esprit" évoque la résurgence de l'esprit grec après quinze siècles de silence, résurgence qui se fait par la réaction, souvent violente, contre les traditions et croyances médiévales. En politique c'est l'esprit de MACHIAVEL qui anime aussi bien ALEXANDRE VI et CESAR BORGIA que FRANCOIS Ier.

Le monde religieux est secoué par la Réforme de LUTHER. L'art revient au nu antique et profane. COPERNIC fait tourner la terre autour du

soleil et lui fait perdre sa position de centre du monde telle que la concevaient les Ecritures. TARTAGLIA et Jérome CARDAN reprennent les traditions d'ARCHIMEDE. En médecine PARACELSE vomit des flots d'injures contre GALIEN, coupable d'avoir représenté la seule tradition médicale admise par l'Eglise. Michel SERVET et William HARVEY, décrivant la circulation sanguine, marchent sur les traces d'ERASISTRATE et de GALIEN tout en contredisant ce dernier. VESALE reprend l'oeuvre d'HEROPHILE où il l'avait laissé et construit la première anatomie cohérente. Ambroise PARE crée la chirurgie des blessures et l'orthopédie ; en perfectionnant l'obstétrique à qui il donne la version par manoeuvres internes, il marcha sur les traces d'HEROPHILE et de SORANOS d'EPHESE.

Cette période "critique" de l'histoire, en réaction contre les siècles organiques médiévaux dominés par les théologiens, marque le début de la science moderne en même temps que le renouveau de l'humanisme grec.

ooOoo

Vu, le Président de Thèse :
Professeur R. WORMS

Vu, le Doyen de la Faculté :
Professeur G. BROUET

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris :

J. ROCHE

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie est extrêmement sommaire : elle ne comporte pas les oeuvres littéraires auxquelles il est fait allusion ni les multiples ouvrages d'histoire qui ont été utilisés.

Anne ARGELA

Paracelse - P. 75 à 99.

G. BACHELARD

Le nouvel esprit scientifique - 179 P.
P.U.F. Paris 1963.

M. BARIETY et Ch. COURY

Histoire de la médecine - 1208 P.
Fayard éditeur - 1963.

Sabine et Jean BAUDET

Le trépied d'or de la chirurgie -
Génie médical - Supplément au n° 202
Juin-Juillet 1964.

André BONNARD

Civilisation Grecque :

" De l'Iliade au parthénon " 307 P.
" D'Antigone à Socrate " 306 P.
" D'Euripide à Alexandrie " 308 P.
Union générale d'éditions - Collection 10-18
Paris 1954.

J. CAIMETTE

Les grands ducs de Bourgogne - 391 -
Albin Michel Editeur - Paris 1959.

A. CASTIGLIONI

Histoire de la médecine -
Traduit par J. Bertrand et F. Gidon
Paris 1931.

CELSE

Le discours vrai contre les chrétiens - 162 P.
J.J. Pauvert Editeur - Paris 1965.

E.J. CHEVALIER et R. BADY

L'âme Grecque - 356 P.
Jean Margnerat Editeur - Lausanne 1941 -

H. CORBIN

Histoire de la Philosophie Islamique -
Tome I - 383 -
Gallimard - Collection Idées - Paris 1964.

André CRESSON

Aristote - 134 P.
P.U.F. Paris 1963.

André CRESSON

Platon - 135 P.
P.U.F. Paris 1962.

André CRESSON

Saint-Augustin - 150 P.
P.U.F. Paris 1957.

André CRESSON

St. Thomas d'Aquin - 132 P.
P.U.F. Paris 1957.

L. DIAMANT - BERGER

Ambroise Paré - P. 99 à 119.
Le livre contemporain 1959 - Paris -

ERASME

Eloge de la Folie - 182 P.
N.O.E. - Paris 1963.

Frantz FUNCK-BRENTANO

La Renaissance - 411 P.
Club des libraires de France - Paris 1961.

René A. GUTMANN

Dante, la médecine et la philosophie de son temps -
84 P. - Editions Doin - Paris 1965.

Howard W. HAGGARD

Démons, Drogues et Docteurs - 402 P.
Plon Editeur - Paris 1961.

Docteur A. HAHN et Paule DUMAITRE

Histoire de la médecine et du livre médical - 430 P.
Olivier Perrin Editeur - Paris 1962.

Robert JOLY

Hippocrate, médecine grecque - 250 P. -
Gallimard - Collection Idées - Paris 1964.

R. LAENNEC

Propositions sur la doctrine d'Hippocrate relativement à la médecine pratique -
Thèse Paris 22 Prairial an XII -
Didot Jame Editeur.

LAIGNEL-LAVASTINE

Histoire générale de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et de l'art vétérinaire -
Paris 1936-1949 - 3 tomes.

Jacques LE GOFF

La civilisation de l'Occident médiéval -
Arthaud - 692 P. - Paris 1964.

F. LEQUENNE

Le drame Cathare ou l'hérésie nécessaire - 293 P.
Julliard Editeur - Paris 1954.

Docteur Marcel MARTINY

Hippocrate et la médecine - 262 P.
Arthème Fayard Editeur - Paris 1964.

H. MONDOR

Grands médecins presque tous - 411 P.
Editions Corréa - Paris 1946.

Paul NIZAN

Les matérialistes de l'Antiquité - 144 P.
François Maspero Editeur - Paris 1965.

P. ROUSSEAU

Histoire de la Science - 823 P.
Arthème Fayard - Paris 1947.

B. RUSSELL

Pourquoi je ne suis pas chrétien ? - 170 P.
J.J. Pauvert Editeur - Paris 1965.

B. RUSSELL

L'aventure de la Pensée Occidentale - 319 P.
Hachette - Paris 1961.

H. SEROUYA

La Pensée Arabe - 126 P.
P.U.F. Que sais-je ? - Paris 1962.

A. SOUQUES

Connaissances neurologiques d'Hippocrate -
Revue Neurologique - Tome I - n°1 - Janvier 1934.

A. SOUQUES

Connaissances neurologiques d'Hippocrate -
Revue Neurologique - Tome I - n°2 - Février 1934.

A. SOUQUES

Connaissances neurologiques d'Hérophile et Erasistrate - (Essai historique) -
Revue Neurologique - Tome 63 - n°2 - Février 1935.

A. SOUQUES

Connaissances neurologiques de Galien - (Aperçu critique) -
Revue de Neurologie - Tome I - n°3 - Mars 1933.

A. SOUQUES

Nature diphtérique des paralysies post-angineuses attribuées par les auteurs hippocratiques à la luxation spontanée des vertèbres cervicales et description de la diphtérie par ces mêmes auteurs.

Bulletin de la Société d'histoire de la Médecine -
Mars-Avril 1933.

Jean VOILQUIN

Les Penseurs Grecs avant Socrate ; de Thalès de Milet à Prodicos - 247 P.
Garnier - Flammarion - Paris 1964.

Kenneth WALKER

Histoire de la Médecine - 378 P.
Marabout-Université - Verviers 1962.

EDITIONS A.G.E.M.P.
8 RUE DANTE
- PARIS V° -
ODÉ 58-90